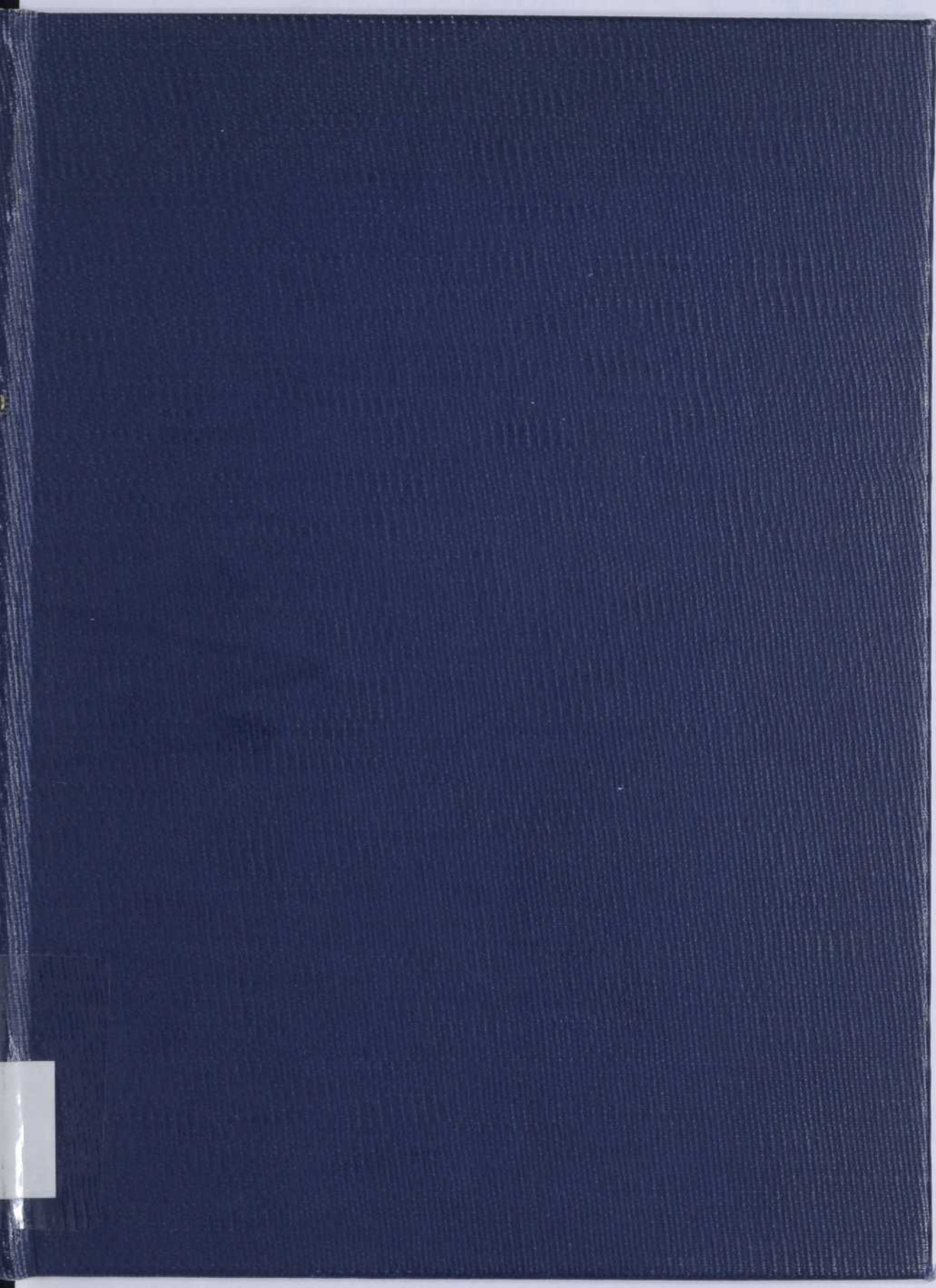
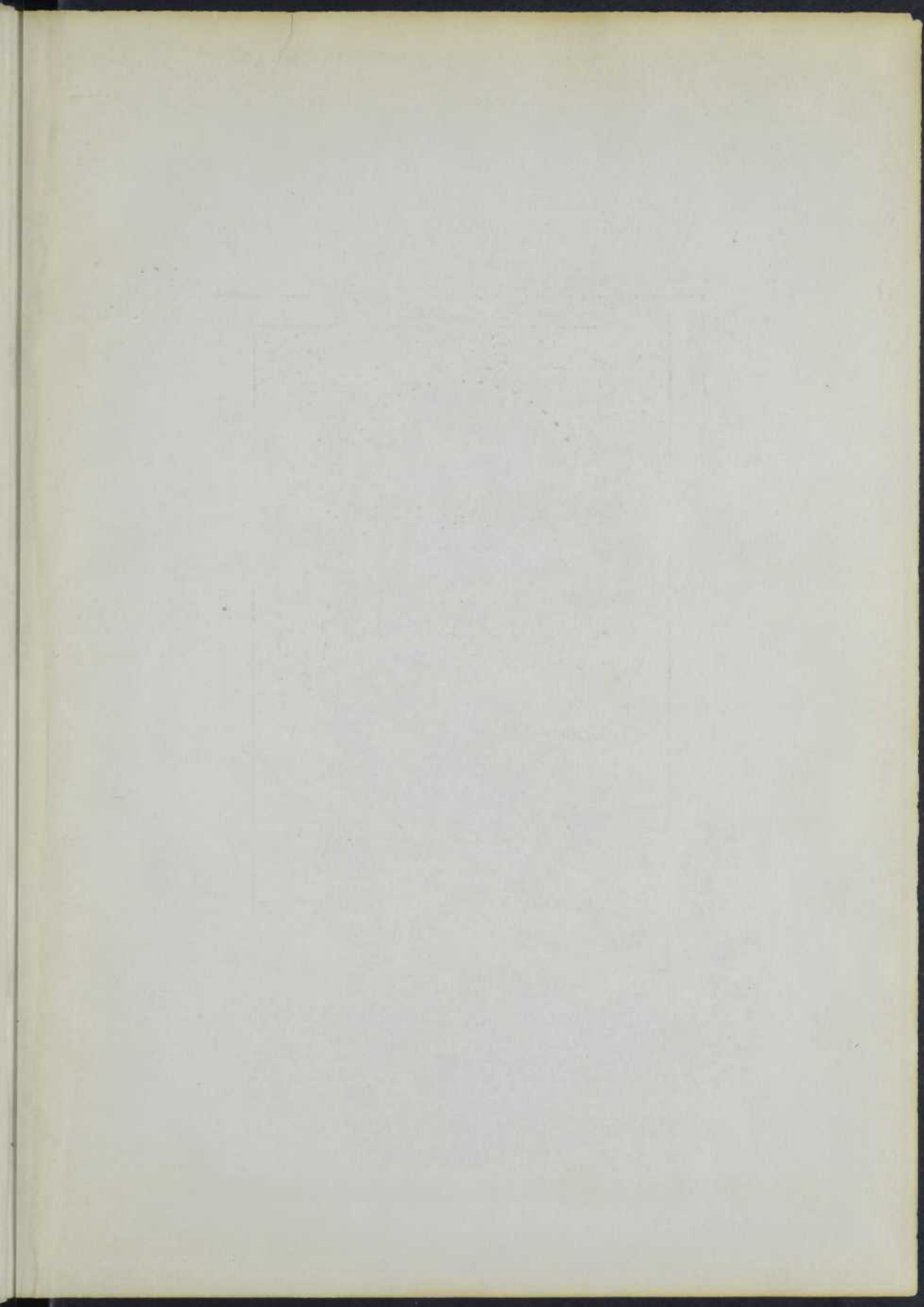
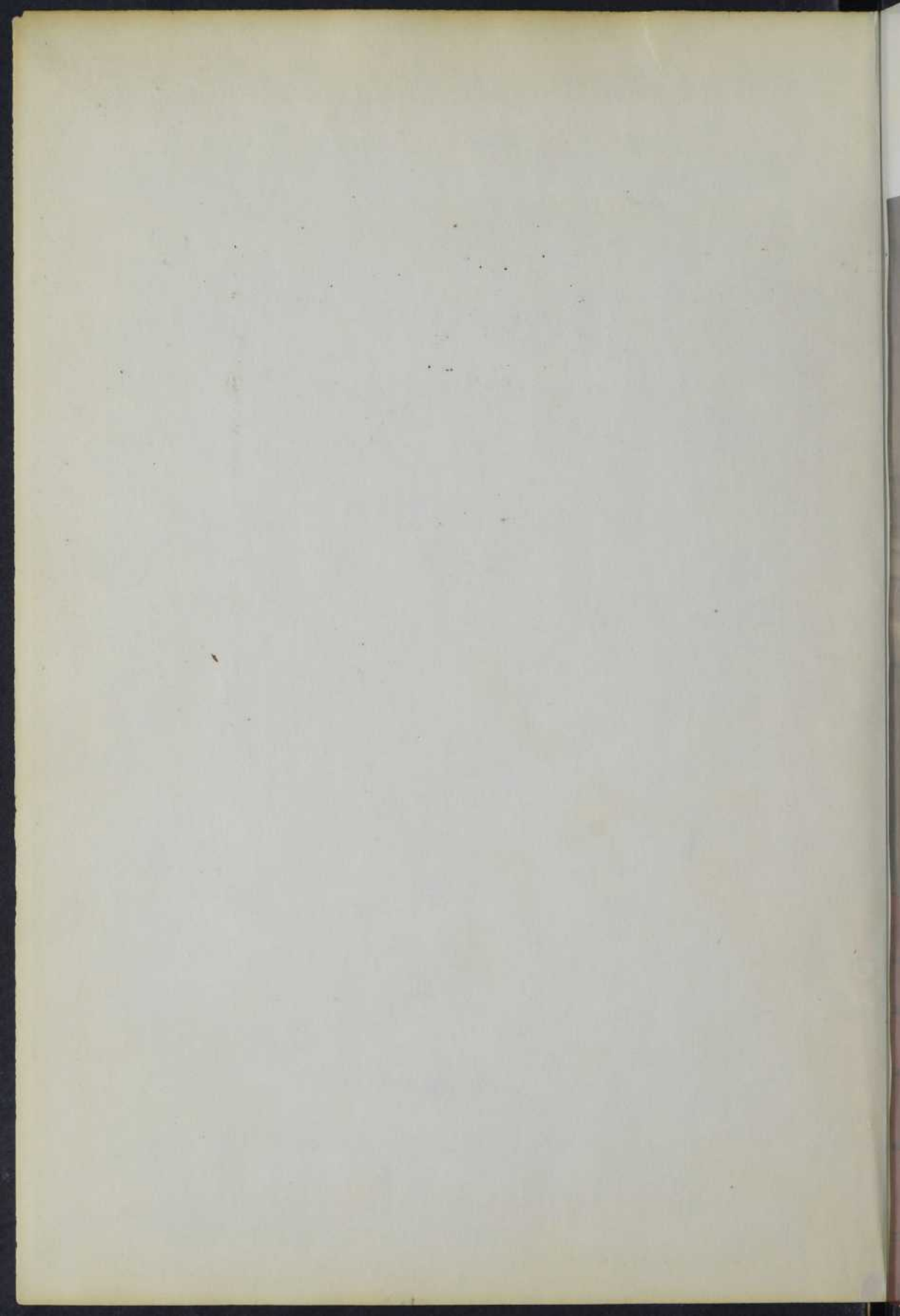






La Reliure
Mauricie
C. Carignan
Trois-Rivières





EUGÈNE ACHARD

ÉLISABETH II

REINE DU CANADA





DANS LA MÊME SÉRIE

Les vacances de Geneviève

Le royaume du Saguenay

Sous les plis du drapeau blanc

Les Northmans en Amérique

L'espion du Nord

Sous le signe du destin

Elisabeth II, reine du Canada

Eugène ACHARD

ELISABETH II, REINE DU CANADA

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE



ÉDITIONS EUGÈNE ACHARD
LA LIBRAIRIE GÉNÉRALE CANADIENNE
5608, ave Stirling
Montréal 26

3003101000
3019112-1111A2

DA
590
A2

[S]

Droits réservés
Ottawa, 1955.

B. Q. R.
NO. 565

LE CANADA, PAYS SOUVERAIN

I

Le royaume du Canada

Lorsque Jacques Cartier remonta le Saint-Laurent, en 1534, les deux Indiens qui l'accompagnaient lui faisaient connaître le pays.

Arrivés à l'embouchure d'une grande rivière, ils lui apprirent qu'elle conduisait au royaume du Saguenay ; quant au fleuve lui-même, ajoutèrent-ils, il menait au royaume de Canada. La capitale du royaume de Canada était Stadaconé que nous appelons aujourd'hui Québec.

Toutefois, le nom de royaume, appliqué au Canada par Jacques Cartier, n' a pas été conservé. Ce fut d'abord une colonie. Le roi de France envoyait à Québec un gouverneur pour l'administrer sous la surveillance des autorités de Paris.

Après la conquête, le Canada demeura encore une colonie soumise à l'Angleterre. Celle-ci envoya à Québec un gouverneur qui l'administrait un peu à sa guise, sous la surveillance lointaine des autorités de Londres.

En 1791, le roi Georges III accorda au Canada une Constitution, c'est-à-dire un gouvernement autonome. Nous étions encore une colonie, nous avions un gouverneur nommé par l'Angleterre, mais nous avions une Chambre de Députés élus par le peuple.

Malheureusement, les gouverneurs envoyés par l'Angleterre ne comprirent pas toujours leur rôle ; ils se croyaient des vice-

rois tout puissants ; lorsque les députés votaient des lois qui ne leur plaisaient pas, ils refusaient de les approuver et dissolvaient la Chambre. Le peuple réélisait les mêmes députés, mais le gouverneur les renvoyait de nouveau. Ce sont ces procédés qui amenèrent la révolte de 1837.

A la suite de ce soulèvement, des centaines de Canadiens furent emprisonnés et douze d'entre eux montèrent sur l'échafaud, mais le gouvernement d'Angleterre comprit la gravité de la situation ; il ordonna à ses gouverneurs de se montrer plus respectueux de la Constitution.

En 1842, les deux provinces de Québec et d'Ontario ¹ s'unirent dans un même gouvernement et, en 1867, d'autres provinces s'ajoutèrent à cette union pour former la Confédération Canadienne.²

Dans cette nouvelle forme, chaque province possède son gouvernement pour les affaires qui la concernent en particulier, tandis que le gouvernement fédéral s'occupe des choses qui regardent le pays tout entier.

Il n'y eut d'abord que quatre provinces dans la Confédération canadienne ; les autres sont venues peu à peu ou ont été formées à même les territoires non encore organisés.

La Province de Terre-Neuve a été la dernière à se joindre à la Confédération ; elle est la dixième et le Canada comprend aujourd'hui tout le territoire qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique. C'est pourquoi on lui a donné comme devise, cette parole tirée de la Bible : *Ad Mari usque ad Mare* : d'un Océan à l'autre.

1. On disait alors *Bas-Canada* et *Haut-Canada*, parce que le territoire de la province de Québec occupant l'embouchure du Saint-Laurent était à une altitude moins élevée que celui de l'Ontario qui occupait la source du même fleuve, dans la région des Grands Lacs.

2. L'Acte de la Confédération ou *Acte de l'Amérique Britannique du Nord* fut sanctionné à Londres, par la reine Victoria, le 20 mai 1867, pour prendre effet le 1^{er} juillet suivant. C'est pourquoi cet anniversaire a été choisi comme fête nationale dans tout le Canada.

Pourtant, le Canada demeurait encore une colonie anglaise. Pour adoucir le terme de colonie on lui avait donné le terme de *Dominion*, c'est-à-dire de *Puissance du Canada*.¹ Et il est vrai que, tout en demeurant une colonie anglaise, le Canada possédait une large autonomie. Mais son idéal était de devenir complètement indépendant, tout en conservant des liens d'étroite amitié avec l'Angleterre.

Cet idéal a été atteint par le *Statut ou Décret de Westminster* qui complète l'*Acte de l'Amérique Britannique du Nord*. Le Canada est déclaré autonome et indépendant et le roi d'Angleterre devient le roi du Canada. Le roi Georges VI a été le premier à être couronné comme roi d'Angleterre et roi du Canada.²

Nous sommes donc des Canadiens et notre roi est le roi ou la reine d'Angleterre, non pas parce que l'Angleterre nous l'impose, mais parce que nous l'avons nous-mêmes choisi. Il est entendu qu'aucun souverain ne peut être couronné comme roi d'Angleterre et du Canada, sans que notre gouvernement ait donné son assentiment.

En 1939, lorsque Georges VI nous visita, ce fut à titre de roi du Canada et c'est à ce titre qu'il parut au Parlement d'Ottawa et donna la sanction, par sa signature, aux lois qui venaient d'être votées par les deux Chambres.

En réalité, Georges VI aurait dû porter, au Canada, le nom de Georges I^{er}, puisqu'il était le premier à être spécifiquement roi du Canada. C'est ainsi que le fils de Marie Stuart, Jacques VI, d'Ecosse, étant devenu roi d'Angleterre, prit le nom de Jacques I^{er}, sans cesser, pour cela, d'être Jacques VI, en Ecosse, car les

1. C'était la traduction anglaise du verset de la Bible dont nous avons donné les derniers mots ci-dessus : *And he shall have dominion from the sea to the sea* (Sa puissance s'étendra d'un océan à l'autre).

2. Georges V, par exemple, avait été simplement couronné roi d'Angleterre et empereur des Indes.

deux pays avaient alors chacun leur parlement. Lorsqu'il s'agissait d'un document se rapportant à l'Angleterre, le roi signait Jacques I^{er} et il signait Jacques VI, les document se rapportant à l'Ecosse. De même, la reine Elisabeth devrait être, au Canada, Elisabeth I^{ère}, tandis qu'elle demeurerait Elisabeth II en Angleterre. Mais si cela pouvait se faire aisément autrefois, aujourd'hui, avec la facilité des communications et le rapprochement des peuples, ces deux titres, pour une même personne, seraient une source d'ennui et de confusions. C'est pourquoi il a été décidé qu'elle porterait le même titre au Canada et en Angleterre.

Mais au couronnement de la reine Elisabeth, le premier ministre du Canada était aux côtés du premier ministre d'Angleterre, chacun d'eux représentant son propre pays et servant de témoin au serment qu'allait prêter leur souveraine.

II

Origine du Parlement canadien

Le Parlement est l'autorité suprême du Canada. Il peut adopter toutes les lois qu'il désire et ces lois, une fois qu'elles sont adoptées, personne ne peut refuser de s'y soumettre.

Le Parlement qui a voté une loi peut aussi la modifier quand il le désire et même l'abroger entièrement.

Le Parlement canadien a été formé sur le modèle du Parlement de l'Angleterre, et celui-ci retrace son origine à la *Grande Charte* imposée à Jean sans Terre par ses barons révoltés.

La Grande Charte est donc, en définitive, la base de la Constitution canadienne et, à ce titre, il sera intéressant de savoir comment elle a été obtenue.

Il sera intéressant aussi de savoir comment le gouvernement issu de la Grande Charte a évolué au cours des âges pour devenir ce qu'il est aujourd'hui.

Pour cela, reportons-nous au temps de la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant.

III

Guillaume le Conquérant

Guillaume, duc de Normandie, l'une des provinces de France, se croyait des droits au trône d'Angleterre. Il était le petit neveu d'Edouard le Confesseur et celui-ci, qui n'avait pas d'enfants, lui avait promis qu'il serait son successeur.¹

Edouard étant mort, les grands du royaume passèrent outre au désir du roi défunt et élurent Harold pour lui succéder, ne voulant pas, disaient-ils, d'un étranger pour gouverner l'Angleterre. Guillaume, l'ayant appris, entra dans une violente colère et il jura d'emporter par les armes ce qu'on lui refusait par voie d'élection.

Il réunit donc une armée et une flotte nombreuse, passa la Manche et, pour bien prouver sa résolution de vaincre ou de mourir, il brûla ses vaisseaux dès qu'il eut atteint le rivage.

Harold, le roi national, avait réuni une armée à la hâte ; la rencontre eut lieu à Hastings, le 14 octobre 1066, Guillaume tua Harold de sa propre main et s'assura la victoire.

S'étant fait couronner à Londres, il fut le premier roi d'une nouvelle dynastie à laquelle appartiennent tous les rois qui ont

1. De plus, Harold, autre neveu du roi Edouard, ayant été fait prisonnier, avait été délivré par Guillaume et, en retour, il lui avait abandonné sa part des droits à la couronne d'Angleterre.

gouverné l'Angleterre jusqu'à nos jours. Les Anglais font proprement commencer leur histoire et la liste de leurs rois à Guillaume le Conquérant.

Guillaume introduisit, dans son nouveau royaume, les lois et les coutumes en usage dans sa province française de Normandie.

Or, en Normandie, les ducs, gouverneurs de la province, avaient coutume de réunir, à époques régulières, les barons et les évêques, pour prendre leur avis. Ces réunions avaient lieu trois fois par année : à Noël, à Pâques et à la Pentecôte. Au cours de ces assemblées, chacun avait le droit de parler pour émettre ses idées et quand tout le monde avait donné son avis, le duc décidait. Ces assemblées ne tardèrent pas à prendre le nom de Parlement, parce que tous les envoyés pouvaient y parler à leur tour. Aussi les lois et ordonnances étaient-elles proclamées ainsi : *Le duc en son parlement décide...*

Cependant, Guillaume, tout occupé d'organiser sa conquête, ne songea guère à réunir son Parlement.

D'ailleurs, la noblesse d'Angleterre était en pleine formation. Aux généraux et aux officiers de son armée, le vainqueur avait distribué des fiefs : ils étaient devenus comtes ou barons selon leur importance ; mais il leur fallait imposer leur autorité au peuple qui ne les connaissait pas et les regardait même comme des étrangers et des ennemis ; ils avaient donc beaucoup à faire, chacun chez soi.

De même, des abbayes et des évêchés furent fondés, à la tête desquels on plaça les membres du clergé qui avaient suivi Guillaume à titre de chapelains de son armée.

Ainsi, l'Angleterre était devenue française et le français était la langue officielle du pays.¹

1. On parlait le français à la cour du roi et dans les châteaux, mais le peuple des campagnes continuait à employer le saxon, n'ayant pris au français que les quelques mots qui lui permettaient de communiquer avec ses maîtres. Ainsi, un bœuf, quand il était aux champs était un *ox*, mais quand, après



Statue de Guillaume le Conquérant, à Falaise, sa ville natale.

Guillaume le Roux, fils et successeur de Guillaume le Conquérant, voulut lui aussi, gouverner à sa guise, et, pas plus que son père, il ne songea à réunir son *Parlement*.

Mais le peuple commençait à exprimer son mécontentement et les barons de même, car les décisions du roi étaient arbitraires et souvent injustes ; Guillaume le Roux devint fort impopulaire et un jour, on trouva son corps percé d'une flèche dans un sentier de la forêt où il était allé à la chasse ; on ne put jamais savoir qui avait tiré la flèche, mais on était sûr qu'il avait été tué par vengeance.

IV

La première Charte

Guillaume le Roux eut pour successeur son frère, Henri I^{er}.² Celui-ci fut beaucoup plus habile. Comprenant qu'il ne pourrait pas gouverner sans l'aide des comtes et des barons ainsi que des

avoir été tué et débité, il était porté au château, c'était du *beef* ; de même, *sheep* devenait *mutton*, *calf*, *veal*, et ainsi de suite. C'est de ce mélange du français avec le saxon qu'est né l'anglais moderne. D'ailleurs, la langue française parlée à cette époque était bien différente de celle qui est parlée aujourd'hui ; la *Chanson de Roland* et autres poèmes du moyen âge ont besoin d'être traduits pour être compris du lecteur moderne. Il n'en est pas moins vrai qu'on parla français durant plus de quatre siècles à la cour d'Angleterre. Les devises du blason royal anglais sont encore en français : *Dieu et mon droit* — *Honni soit qui mal y pense*. Quant à la Grande Charte dont nous avons parlé ci-dessus, elle fut rédigée en latin, qui était, à cette époque, la langue des clercs et des savants. Son nom véritable est *magna Charta*. Les Anglais disent couramment : *The Magna Charta* lorsqu'ils font allusions à ce document.

2. Habile politique, Henri avait épousé la dernière descendante des anciens rois du pays, réconciliant ainsi les aspirations des deux races royales. C'est grâce à ce mariage que la dynastie actuellement régnante en Angleterre peut faire remonter ses ancêtres jusqu'aux plus anciens rois saxons : Alfred le Grand et Edouard le Confesseur. Henri I^{er} était fort instruit pour son temps ; il aimait les lettres et cultivait même la poésie ; on l'avait surnommé *Beauclerc* ; clerc, à cette époque, était synonyme d'homme instruit.

évêques, il établit le Parlement tel qu'il existait déjà en Normandie. Et comme il était instruit, il rédigea lui-même, en latin, une suite de règlements à cet effet qui prit le nom de *Charte*.¹ L'un de ces règlements spécifiait, par exemple, que chaque député pourrait se lever et parler aussi longtemps qu'il le voudrait, mais qu'il ne pourrait parler qu'une seule fois sur le sujet en discussion.²

Cependant, les successeurs de Henri I^{er} revinrent au gouvernement personnel qu'ils trouvaient plus commode. Ainsi fit Richard Cœur de Lion, le fameux roi-chevalier dont il est tant parlé dans les chroniques du moyen-âge et qui a été immortalisé par Walter Scott dans son roman *Ivanhoe*.

Richard Cœur de Lion étant mort sans enfants, la couronne revenait au fils de son frère cadet, Arthur de Bretagne, mais Jean Sans Terre, deuxième frère de Richard, réussit à s'emparer du jeune prince, le poignarda de sa propre main et ainsi s'assura la couronne.

Or, Guillaume le Conquérant, en devenant roi d'Angleterre, n'avait pas cessé d'être duc de Normandie et ses successeurs de même. A ce titre, ils devaient foi et hommage au roi de France, leur suzerain.

Philippe-Auguste régnait alors sur la France. Apprenant le crime que venait de commettre son vassal, il le cita à comparaître devant son tribunal. Jean sans Terre refusa ; ce que voyant,

1. Du latin *charta* (papier, parchemin). A cette époque, tous les documents officiels étaient écrits en latin. Cette coutume fut abandonnée peu à peu, mais il en demeure encore des traces ; c'est ainsi que l'inscription des monnaies est toujours en latin. L'inscription des monnaies canadiennes est ainsi conçue : *Elisabeth secunda* (ou, en chiffres romains, II), *Dei gratia Regina*. C'est en latin aussi qu'à son arrivée à l'abbaye de Westminster, pour le couronnement, la nouvelle reine fut saluée : *Vivat Elisabeth secunda regina, vivat, vivat !*

2. Ce règlement est encore en vigueur de nos jours, mais à cause du grand nombre de députés, on a spécifié une limite de temps ; chaque député ne doit pas parler plus de quarante-cinq minutes.

Philippe-Auguste le déclara félon et déchu de son titre ; ainsi son duché fut réuni à la couronne.

Furieux, à cette nouvelle, Jean sans Terre fit alliance avec l'empereur d'Allemagne et avec son aide, envahit la Normandie pour la replacer sous son autorité. Mais Philippe-Auguste marcha aussitôt contre ses adversaires, les rencontra à Bouvines et les tailla en pièces. La Normandie était pour toujours réunie à la couronne de France.

V

La Magna Charta

Jean Sans Terre rentra en Angleterre la rage au cœur. Il voulait recommencer la guerre, mais il n'avait plus ni argent, ni soldats, tout le monde l'abandonnait. Un moment vint, raconte la chronique, où il ne trouva plus derrière lui que sept chevaliers prêts à le suivre et à le défendre.

Il s'était retiré en un lieu solitaire appelé Runnymède, sur le bord de la Tamise. C'est là que ses barons vinrent le trouver ; certes, ils étaient disposés à le reconnaître encore comme roi, mais à certaines conditions.

Or ces conditions avaient été préparées et écrites sur parchemin : c'est ce parchemin que l'on a nommé la *Grande Charte*.

Cette grande charte, dont l'original est encore conservé de nos jours, est devenue la base de la constitution de l'Angleterre. Elle a été interprétée mais n'a jamais été changée. Toute loi qui ne serait pas conforme à l'esprit de la Charte serait déclarée nulle.¹

C'est au fond la même charte que celle édictée par Henri I^{er}, mais précisée et complétée ; c'est pourquoi elle a reçu le nom de

1. C'est ce que l'on exprime en disant d'une loi qu'elle est *ultra vires*, c'est-à-dire qu'elle dépasse les pouvoirs du législateur.

MAGNA CARTA

Regis Johannis.

[The text of the Magna Carta is written in a dense, medieval Gothic script. It begins with 'Rex Johannis' and continues with the famous opening 'No free man shall be seized or imprisoned...'. The text is arranged in a single block, with some lines indented. The script is highly decorative and difficult to read without specialized knowledge of the language and script.]

[This block contains a smaller section of text, likely a continuation or a specific clause from the Magna Carta, written in the same Gothic script. It is positioned below the main body of text.]

[A line of text, possibly a marginal note or a reference, located below the main body of text.]



Fragment de la grande Charte dont l'original est conservé à Londres.
Au bas, le sceau de Jean sans Terre.

grande charte, tandis que celle d'Henri I^{er} demeure la petite ou *ancienne charte*.

Elle renferme quarante-sept articles dont voici les trois principaux :

1) Aucun impôt ne sera perçu, aucune taxe ne sera levée par le roi sans le consentement du Parlement.

2) Quand il s'agira de fixer les sommes nécessaires aux dépenses du roi, on devra convoquer le Parlement et ses membres fixeront eux-mêmes le montant de l'impôt à lever.¹

3) Personne ne sera mis à mort ni même emprisonné plus de vingt-quatre heures sans le jugement de ses pairs.²

Jean Sans Terre se savait à la merci de ses barons ; il signa la rage au cœur et avec la ferme résolution de violer ses engagements aussitôt qu'il le pourrait.

Dans ce but, il se mit à recruter un peu partout et même dans les provinces de France, une armée de mercenaires pour combattre ses barons et leur imposer, à son tour, ses propres conditions. Mais en l'apprenant, ceux-ci se réunirent de nouveau, prononcèrent la déchéance de Jean sans Terre et firent appel au roi de France, Philippe-Auguste, qui envoya en Angleterre son fils, Louis le Lion, à la tête d'une troupe.

Ce que voyant, les mercenaires qui avaient été recrutés en France, refusèrent de servir contre le fils de leur roi.

1. C'est sur cet article de la Grande Charte que se basaient les colonies américaines pour refuser l'impôt dont on voulait les charger. « *No taxation without representation* » disaient-elles, prétendant que pour étre obligées de payer ces taxes, il aurait fallu qu'elles soient représentées au Parlement. Or les colonies américaines n'avaient aucun député au Parlement d'Angleterre.

2. Cet article avait pour but de faire cesser un abus ; il arrivait qu'on gardât un suspect en prison des semaines, des mois et même des années sans songer à lui faire subir un procès au cours duquel il aurait l'occasion de se défendre. Désormais on ne pourrait le garder plus de vingt-quatre heures (d'un coucher de soleil à l'autre) sans lui faire un procès. L'expression de *ses pairs* signifie de *ses semblables* ; c'est-à-dire qu'un accusé a le droit d'être jugé par des gens de sa condition, choisis à cet effet ; leur ensemble forme le *jury* parce que chacun d'eux a juré de juger selon la vérité.

Jean Sans Terre, abandonné une deuxième fois, dut s'enfuir. Il mourut misérablement.

Alors les barons proclamèrent roi son fils qui prit le nom d'Henri III. Celui-ci jura d'observer la Charte et Louis le Lion regagna la France où il devait bientôt succéder à son père et régner sous le nom de Louis VIII.

Plus tard, Henri III, ayant voulu se dégager de son serment, les barons se liguèrent de nouveau, plaçant à leur tête le duc Simon de Montfort. Le roi, vaincu, dut se soumettre et jurer de nouveau qu'il observerait la Charte et convoquerait le Parlement pour voir aux dépenses du royaume.

On en profita pour spécifier quels seraient les membres du Parlement. Aux comtes, aux barons et aux évêques qui en faisaient déjà partie, on ajouta quatre chevaliers pour représenter chaque comté et deux bourgeois pour chaque ville importante.

Jusqu'ici, seuls les nobles et les évêques formaient le Parlement du roi ; désormais le peuple serait lui aussi représenté, car c'était le peuple, en définitive, qui payait les impôts votés.

Les nobles étaient membres du Parlement par droit de naissance, les évêques ou pairs de l'Eglise l'étaient de par leur fonction ; quant aux chevaliers et bourgeois, ils étaient élus chaque fois par les comtés et les villes qu'ils étaient chargés de représenter.

VI

Le Parlement

Le premier Parlement anglais vraiment digne de ce nom fut réuni en 1295.

Comme les chevaliers et bourgeois étaient généralement sans grande fortune, qu'il leur fallait faire un voyage long et dispendieux pour se rendre au lieu de la réunion, il fut convenu que chacun d'eux recevrait une indemnité de quatre shelings par jour, cette somme devant être prise sur le trésor royal.

Tous les députés arrivèrent au jour fixé ; l'assemblée se trouva si nombreuse qu'il ne se trouva aucune salle assez vaste pour contenir tout le monde, bien qu'à cette époque on siègeât debout ; plusieurs députés furent obligés de se tenir dehors et ils se plaignirent qu'ils ne pouvaient suivre les délibérations.

On décida alors que l'Assemblée serait divisée en deux sections, chacune siégeant dans une salle séparée. Mais tous les projets seraient présentés aux deux Chambres et même iraient de l'une à l'autre jusqu'à ce que tout le monde se fût mis d'accord pour les accepter ou les rejeter.

Comtes, barons et pairs de l'Eglise demeurèrent tout naturellement ensemble et siégèrent dans la même salle, tandis que bourgeois et chevaliers se réunissaient dans une autre. On trouva même cette division commode, car ainsi chaque groupe de représentants était plus à l'aise pour discuter entre eux.

C'est là l'origine des deux Chambres du Parlement Britannique. Les comtes, barons et pairs de l'Eglise formèrent la Chambre des Lords, tandis que bourgeois et chevaliers formèrent la Chambre des Communes.

Ainsi divisées, les deux Chambres étaient différentes : les comtes, barons ou pairs de l'Eglise étaient membres de droit, tandis que bourgeois et chevaliers étaient élus chaque fois qu'un nouveau Parlement était convoqué.

Ainsi en est-il encore aujourd'hui.

A mesure que le pays se peuplait, de nouvelles villes se fondaient et quand elles étaient devenues assez importantes, elles demandaient à avoir leurs représentants à la Chambre des Communes. En contre-partie, le roi créait, de temps à autres, de nouveaux Lords. Aujourd'hui la Chambre des Communes compte 867 membres et la Chambre des Lords 625.

Le Parlement ne pouvait pas siéger en permanence ; lorsque les sommes dont le roi avait besoin avaient été votées, le Parlement était prorogé et les députés pouvaient s'en retourner chacun chez soi pour vaquer à ses propres affaires.

Cependant, le roi en gardait quelques-uns pour lui aider à administrer les affaires du royaume. Chacun était chargé d'une branche spéciale de l'administration ; il y avait le ministre des finances, le ministre de l'agriculture, etc. L'ensemble de ces ministres formait le *Conseil privé du roi* ; c'est ce que nous appelons aujourd'hui le Conseil des Ministres.

Il arriva que l'un de ces conseillers ou ministres montrât des qualités plus grandes, gagnant ainsi la confiance et l'amitié du roi ; il avait alors préséance sur les autres et le roi se reposait sur lui de l'administration générale du royaume : c'était et c'est encore le *Premier Ministre*.

Le Parlement ne se réunissait qu'à de longs intervalles. Parfois même, le roi se faisait voter une somme annuelle pour administrer le royaume et tant que cette somme demeurerait suffisante, il n'y avait pas besoin de faire appel au Parlement. On passait ainsi plusieurs années sans le réunir et si les choses allaient bien, tout le monde était content.

Mais, en 1083, lorsque Guillaume d'Orange¹ fut proclamé roi d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III, le Parlement, qui le détestait et le craignait, ne voulut voter des subsides que pour une année, ce qui rendait indispensable la convocation du Parlement, au moins une fois par année. La coutume s'est maintenue depuis.

En France, le Président de la République préside toutes les

1. Guillaume d'Orange était stathouder (roi) de Hollande ; il n'avait aucun droit au trône d'Angleterre qui appartenait à sa femme, Marie, fille de Jacques II ; il aurait donc dû jouer simplement le rôle actuel du duc d'Edimbourg auprès de la reine Elisabeth ; mais quand on le lui proposa, il répondit qu'il préférerait retourner en Hollande plutôt que de devenir le premier Chambellan de sa femme. D'un autre côté, Marie déclara qu'elle n'accepterait pas de régner sans son époux. On décida donc que tous les deux régneraient conjointement sous le titre de Guillaume et Marie. En fait, ce fut Guillaume seul qui régna. Mais les Anglais lui gardèrent toujours rancune pour son intransigeance et sa qualité d'étranger ; et c'est pour cette raison que le Parlement voulut être appelé chaque année, afin d'être à même de mieux surveiller ses actes.

réunions de ses Ministres et elles ont lieu pour cela au palais présidentiel ; il en était de même autrefois en Angleterre, mais depuis 1714, cette coutume a cessé, les ministres siègent seuls.

Voici pourquoi.

La reine Anne étant morte sans enfants, le trône revenait à son plus proche parent, Georges de Hanovre, arrière petit-fils de Jacques II. Il fut donc couronné sous le nom de Georges I^{er}. Mais il ne savait pas l'anglais et ne voulut jamais l'apprendre. Il ne pouvait converser avec ses ministres qu'en latin que ni les uns ni les autres ne connaissaient suffisamment pour soutenir une conversation suivie. Il cessa donc d'assister aux réunions de ses ministres et depuis cette coutume a été maintenue.

Avec ce dernier changement, le gouvernement anglais venait d'atteindre sa forme actuelle et se concrétiser en une sorte de trinité :

1) LE ROI OU LA REINE qui gouverne par l'intermédiaire de ses conseillers ou ministres.

Comme nous l'avons dit, le roi n'assiste pas aux réunions de ses ministres ni aux séances du Parlement ; la Charte lui défend même de pénétrer dans l'enceinte de l'Assemblée quand les députés ou les Lords sont en séance et cela afin d'assurer aux débats toute la liberté nécessaire.

Une fois seulement, à l'ouverture du Parlement, le roi s'y rend en grand apparât et lit un discours appelé *discours du trône* parce que le roi le lit assis sur son trône. Primitivement, ce discours était simplement l'énuméré des sommes dont le roi avait besoin et qu'il demandait de voter.

Aujourd'hui, ce discours est préparé par les Ministres ; il énumère les lois qui seront présentées au cours de la session, ainsi que le montant des subsides nécessaires à la bonne administration du pays.



Une séance du Parlement sous la reine Elisabeth. — La reine lit le discours du trône. D'un côté, les Lords, de l'autre, les députés, au centre les ministres, derrière eux, penchés sur leurs tables, les secrétaires, puis les Lords ecclésiastiques, au fond un groupe de visiteurs.

Cela fait, le roi se retire ; les deux Chambres se séparent¹ et les discussions commencent.

Lorsque tout le travail législatif est terminé, le roi se rend de nouveau au Parlement, remercie les membres du travail qui a été fait ainsi que des sommes votées pour l'administration et annonce que le Parlement est prorogé. Il est simplement prorogé si les mêmes députés doivent revenir pour une nouvelle session quand elle sera convoquée ; au contraire, il est dissout s'il y a lieu de tenir des élections pour élire une nouvelle Chambre.

2) LE CONSEIL DES MINISTRES. Le roi choisit lui-même son premier ministre ; celui-ci choisit ensuite ses collègues et les présente au roi qui les accepte.

En principe, tout est censé appartenir au roi ; on dit : le chemin du roi, les terres de la couronne, la poste royale, etc. Tout est censé se faire au nom du roi et les ministres parlent en son nom. Quoique absent de la Chambre, il est représenté par son sceptre ou la masse d'armes qui est portée en cérémonie au commencement de chaque séance et déposée sur un coussin, bien en vue ; les députés la saluent lorsqu'ils passent devant.²

Les ministres sont chargés d'exposer la politique du gouvernement et de faire voter les lois. Si la politique des ministres n'est pas approuvée par la Chambre, on dit alors qu'ils ont mal conseillé le roi et que, pour cela, ils ont perdu la confiance du Parlement. Ils doivent alors démissionner afin qu'on puisse choisir une nouvelle équipe.

Comme on le voit, c'est au fond le Parlement qui choisit les ministres puisqu'il peut les renvoyer quand ils ne lui plaisent pas.

1. L'inauguration du Parlement de même que sa prorogation se font à la Chambre des Lords où se rendent aussi les membres de la Chambre des Communes. Au Canada, c'est dans la salle du Sénat qu'elle a lieu ; à Québec, dans la salle du Conseil Législatif.

2. La masse d'armes est une combinaison du sceptre et de la couronne.



La reine Elisabeth II, accompagnée du duc d'Edimbourg, se rend à la chambre des Lords pour l'ouverture du Parlement. De chaque côté, les visiteurs admis pour la circonstance.

3) LE PARLEMENT est formé, comme nous l'avons dit, de deux Chambres qui examinent et votent les lois ainsi que le budget annuel.¹

Afin d'éviter qu'une loi soit adoptée à la hâte, il a été décidé qu'on l'examinerait trois fois de suite, dans chaque Chambre, avant qu'elle soit définitivement adoptée ; c'est ce que l'on appelle 1^{ère}, 2^e et 3^e lecture, car le texte de la loi est sensé être lu chaque fois et chaque fois les députés sont invités à présenter leurs remarques.

Une fois votée par le Parlement, la loi doit être acceptée par le roi et revêtue de sa signature pour devenir exécutoire.

En effet, le roi pourrait refuser de signer une loi qui ne lui plairait pas et dans ce cas, elle serait renvoyée au Parlement pour un nouvel examen et un nouveau vote.

Après ce nouvel examen, le roi pourrait encore refuser de signer la loi votée ; mais dans ce cas, le Parlement, à son tour, refuserait de voter le budget ; il n'y aurait plus d'argent pour assurer l'administration du pays, tout serait paralysé et le roi devrait finalement céder.

Comme on le voit, le Parlement est l'autorité suprême du pays, ce que l'on exprime par cette phrase : *le roi règne, mais ne gouverne pas*.

Afin d'éviter que les querelles s'enveniment, les députés ne doivent jamais s'adresser la parole entre eux, au cours des débats ; ils s'adressent toujours au président de la Chambre. Celui-ci règle les débats, donne ou retire la parole à un député, rappelle à l'ordre ceux qui manquent aux règles établies ; il avertit

1. Budget vient de *bougette*, vieux mot français qui désignait la bourse que portaient les nobles à leur ceinture et dans laquelle ils puisaient selon le besoin. Ce mot passa en Angleterre avec Guillaume le Conquérant. Le Parlement votait la *bougette* du roi, c'est-à-dire la somme nécessaire pour administrer le royaume pendant un an. Avec le temps, la prononciation et l'orthographe se sont un peu déformées pour devenir *budget* que l'on prononce *baw-dgette*. Sous sa nouvelle forme, le mot a repassé en France où il est prononcé *bud-geais*.

également un député qui parle trop longtemps que son temps est terminé. En anglais, on l'appelle *Mr. Speaker* (M. l'Orateur) mais il semble que M. le Président est le titre qui lui convient.

La première séance du jour commence toujours par une courte prière récitée par le Président.

VII

Le gouvernement du Canada

Tel est le gouvernement de l'Angleterre. Tel est aussi le gouvernement du Canada.

1) Nous avons un ROI ou une REINE selon le cas.

Lorsque la Confédération fut établie, en 1867, on aurait pu choisir comme roi du Canada, l'un des membres de la famille royale d'Angleterre ou même tel autre personnage en vue, mais il fut décidé que le souverain du Canada serait le roi d'Angleterre.

C'est parce qu'elle est reine d'Angleterre qu'Elisabeth II est reine du Canada. C'est un fait établi par la Constitution que nul ne peut aspirer à la couronne du Canada, s'il n'est d'abord roi ou reine d'Angleterre.

C'est un fait accepté aussi par le Parlement anglais que le titre de roi ou reine d'Angleterre ne peut être conféré sans l'assentiment du Canada.

Le titre officiel de la reine Elisabeth II est : Elisabeth II, par la grâce de Dieu, reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et reine du Canada.¹

Lorsque le roi Edouard VIII abdiqua la couronne d'Angle-

1. Elisabeth II est également reine d'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Afrique du Sud et de Ceylan. Tous ces titres sont mentionnés au moment où elle est couronnée.

terre, il cessa par le fait même d'être roi du Canada, mais il fallut l'assentiment du Canada pour que Georges VI soit proclamé.

Non seulement Elisabeth II est reine du Canada, mais nous pouvons ajouter qu'elle est Canadienne française.

En effet, qu'est-ce qu'un Canadien français ? C'est un Canadien qui est d'origine française, qui habite le Canada et parle le français.

Or, Elisabeth II a pour ancêtre Guillaume le Conquérant, ancien duc de Normandie ; elle parle le français et si ses fonctions ne lui permettent pas d'habiter continuellement le Canada, elle y est représentée par son vice-roi, le Gouverneur Général.¹

En effet, comme ses fonctions la retiennent en Angleterre, il a été décidé qu'elle serait représentée au Canada par un gouverneur général qui agirait en son nom et qui aurait tous les pouvoirs qu'elle aurait elle-même si elle était au Canada.

C'est donc le gouverneur général qui inaugure et proroge le Parlement ; c'est lui qui accepte et signe les lois votées par le Parlement ; comme la reine, il pourrait refuser de signer une loi qui lui déplairait et les Chambres seraient obligées de l'examiner de nouveau, mais cela n'est encore jamais arrivé.

Le gouverneur-général est choisi par la reine ; mais nous avons vu que la reine doit toujours suivre le conseil de ses ministres ; c'est donc en définitive le gouvernement du Canada qui choisit le gouverneur général dont le mandat dure cinq ans.

Pendant longtemps, le gouverneur général du Canada fut choisi parmi les nobles d'Angleterre, mais en 1951, pour la première fois, un Canadien a été choisi dans la personne de l'Honorable Vincent Massey, nommé le 24 janvier 1952.

1. Parmi les compagnons de Guillaume le Conquérant se trouvait un certain Lemoyne, originaire de Longueuil, près de Dieppe. La conquête terminée, il préféra revenir dans sa Normandie. L'un de ses descendants devait, par la suite, émigrer au Canada, c'était Charles Lemoyne de Longueuil, chef de la célèbre famille des Lemoyne qui a fourni au Canada plusieurs de ses héros dont le plus célèbre est Pierre Lemoyne d'Iberville.

2) LE CONSEIL PRIVÉ DE LA REINE ou Conseil des Ministres. Le Premier Ministre est choisi par le gouverneur général ; il choisit ensuite lui-même ses collègues et les fait agréer par le gouverneur général.¹

Comme nous l'avons vu, pour demeurer au pouvoir et administrer le pays, le Conseil des Ministres doit avoir la confiance du Parlement.

3) LE PARLEMENT, toujours comme en Angleterre, se compose de deux Chambres :

La Chambre Haute porte le nom de *Sénat* et comme il n'y a pas de noblesse reconnue comme telle au Canada, tous ses membres sont nommés à vie par le Gouvernement. Le Sénat compte actuellement 102 membres ou sénateurs.

La Chambre des Communes se compose des membres élus par les diverses circonscriptions électorales. Elle compte actuellement 262 membres ou députés.

Le Conseil des Ministres forme le *pouvoir exécutif* tandis que le *Parlement* est le *pouvoir législatif*, c'est-à-dire que les ministres sont chargés de faire exécuter les lois que le Parlement a votées.

Ainsi que nous l'avons dit au commencement, le Canada est une *Confédération* formée de dix Etats souverains auxquels on donne le nom de Provinces.

Chaque province administre ses propres affaires et possède un gouvernement semblable au gouvernement fédéral.

Dans chaque province, la reine est représentée par un lieutenant-gouverneur, appelé ainsi non parce qu'il dépend du gouverneur général, mais parce que son autorité s'étend sur une

1. Pour honorer certains de ses sujets très versés dans l'étude de la loi, la reine leur accorde le titre de conseiller ; ceci est un honneur et ne confère aucun pouvoir particulier, mais celui qui l'a reçu peut faire suivre son nom des initiales C.R. (conseiller du roi) ou en anglais K.C. (King Councillor).

province seulement, tandis que l'autorité du gouverneur général s'étend à tout le Canada.

Dans sa province, le lieutenant-gouverneur représente directement la reine et, comme au fédéral, il gouverne par l'intermédiaire de son *Conseil privé* ou *Conseil des Ministres*. Il ouvre et proroge le Parlement et sanctionne les lois par sa signature.

Dans la Province de Québec, le Parlement est formé de deux Chambres : le *Conseil législatif* (Chambre Haute) dont les membres sont nommés par le gouvernement et l'*Assemblée législative* (Chambre des Communes) formée de députés élus.

Québec est seul à posséder deux Chambres ; les autres provinces n'en ont qu'une : l'Assemblée législative.

Tel est notre gouvernement, formé, ainsi que vous l'avez vu, sur le modèle de celui de l'Angleterre, mais complètement indépendant. Et à la tête de ce gouvernement se trouve Sa Très Gracieuse Majesté, Elisabeth II, reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et reine du Canada.

CHAPITRE DEUXIÈME

ELISABETH II

Par une froide journée de décembre 1936, une nouvelle courut soudain sur les fils télégraphiques et bouleversa le monde entier : Edouard VIII, roi depuis quelques mois à peine, venait d'abdiquer.

Selon l'ordre de succession dynastique, la couronne revenait à son frère cadet, le prince Albert, duc d'York.

Aussi, après avoir obtenu l'assentiment du Canada, une proclamation était-elle lue par des hérauts d'armes, aux quatre coins de la ville de Londres, annonçant l'accession du nouveau souverain, sous le nom de Georges VI.¹

Le lendemain, une proclamation semblable était lue à Ottawa, en face du Parlement. Le soir même, sur les ondes de la radio nationale, l'Honorable Mackenzie King en donnait la version anglaise, tandis que l'Honorable Ernest Lapointe la faisait suivre de sa version française.

Un nouveau règne commençait, celui de Georges VI, 38^e successeur de Guillaume le Conquérant.

Dès le lendemain de ce jour mémorable, l'Honorable Mac-

1. Au moment de monter sur le trône, le nouveau souverain fait connaître le nom sous lequel il a choisi de régner. Ce nom n'est pas toujours celui qu'il a porté jusque là. Le prince Albert avait voulu s'appeler Georges en souvenir de son père Georges V auquel il désirait ressembler. Edouard VIII, dont le nom était David, professait une grande admiration pour son grand-père Edouard VII et en avait pris le nom. Elisabeth II a gardé le nom qu'elle portait auparavant.

kenzie King adressait à notre nouveau souverain un message de félicitations ainsi conçu :

En ce jour qui marque l'accession de Votre Majesté au trône du Canada, je désire transmettre respectueusement à Votre Majesté et à Sa Majesté la reine, l'expression de sincère loyauté et de profond respect du gouvernement et du peuple canadien. Nos pensées vont aussi à leurs altesses royales, la princesse Elisabeth et la princesse Margaret qui occupent déjà une grande place dans nos cœurs.

Pourquoi le rappel de ces deux enfants dans cet acte officiel d'allégeance du peuple canadien ? C'est que la jeune princesse Elisabeth franchissait elle-même un pas sur le chemin du trône : elle devenait héritière présomptive.¹

Elisabeth-Alexandra-Marie est née le 21 avril 1926. Les trois noms qui lui furent donnés au baptême rappelaient : sa mère, la reine Elisabeth, son arrière-grand-mère la reine Alexandra, épouse d'Edouard VII, et enfin sa grand'mère, la reine Marie, épouse de Georges V.

A ce moment, personne n'imaginait que cette enfant serait un jour la reine d'Angleterre, puisque son père, le prince Albert, duc d'York, n'était que le cadet des fils du souverain régnant.

Aussi connut-elle une enfance d'une remarquable simplicité. Elisabeth était simplement *Lilibeth* dans l'intimité, ce qui d'ailleurs s'accordait très bien avec sa nature.

Le visiteur qui aurait parcouru les vertes pelouses du Royal Lodge, à Windsor, aurait pu l'apercevoir ainsi que sa sœur, arrosant avec précaution un parterre de fleurs, transportant quelques pots dans une brouette, arrachant les mauvaises herbes et

1. On se demandera pourquoi ce mot *présomptive*. Cela signifie qu'Elisabeth succédera au souverain régnant si rien ne vient changer le cours des événements. Par exemple, si un frère venait à lui naître, il prendrait sa place et serait l'héritier présomptif du trône, les garçons ayant priorité sur les filles, quel que soit l'ordre de leur naissance. Par contre, si Elisabeth venait à mourir, la princesse Margaret prendrait sa place et deviendrait l'héritière présomptive du trône.



*La jeune Elisabeth et sa sœur Margaret
faisant du jardinage au château de Windsor.*

contemplant, non sans un légitime orgueil, le résultat de ses travaux.

Songe-t-elle qu'un siècle auparavant, sur ces mêmes parterres, jouait une autre petite fille joyeuse, primesautière et insouciant qui devait être, par la suite, la reine Victoria ?

Non, Elisabeth, aussi bien que sa sœur, joue, insouciant du passé autant que de l'avenir, ne s'occupant que du jour présent.

Pour son sixième anniversaire, elle a reçu un merveilleux cottage-miniature, assez grand cependant pour qu'elle puisse y vivre avec sa sœur, des heures incomparables ; sa *maison* n'a-t-elle pas l'eau courante, l'électricité, le téléphone et tous les accessoires d'un petit ménage.

N'allons pas croire cependant que ces jeux occupent toute la longue journée. L'emploi du temps est soigneusement réglé pour former à la fois le corps et l'esprit.

D'ailleurs Elisabeth aime passionnément les livres ; elle a déjà lu plusieurs fois *Alice au pays des merveilles*, *les Histoires tirées de l'Odyssée*, *Le Vent dans les Saules*, etc.

Et puis, il y a les heures de classe, et un programme soigneusement tracé : géométrie, géographie, histoire, littérature, français, dessin, mythologie, latin, grammaire, etc.

Trois matières surtout eurent la préférence d'Elisabeth : la grammaire, le latin et la mythologie ; elle y fit de rapides progrès. Plus tard, lorsqu'elle fut devenue héritière présomptive de la couronne, elle y ajouta l'étude approfondie de la Constitution britannique qu'un professeur émérite, Sir Henry Marton, venait lui expliquer chaque semaine.

Les sports attiraient également les deux jeunes filles ; elles excellaient à la nage aussi bien qu'à l'équitation ; une médaille fut même décernée à Elisabeth par le *Bathing Club de Londres*, en souvenir d'une joute de nage.

Pareillement douées pour la musique, Elisabeth et Margaret se révélèrent bonnes pianistes. Margaret néanmoins surpassa sa sœur et montra une précocité fort rare.

Nous avons parlé tout à l'heure de l'emploi du temps ; il était assez rigide. Le lever était fixé à sept heures et demie, ce qui, leur toilette terminée, leur permettait un court exercice en plein air avant le petit déjeuner, toujours servi à neuf heures.

Elles venaient ensuite souhaiter le bonjour à leurs parents et causer avec eux ; pas longtemps, car les cours commençaient à neuf heures et demie et se poursuivaient jusqu'à midi et demi, interrompus seulement par une légère collation vers onze heures.

A une heure et demie, c'était le déjeuner, un moment agréable pour les deux petites filles, car elles le prenaient en compagnie de leurs parents.

L'après-midi se déroulait en plein air, soit dans le parc, soit dans les environs pour une promenade en voiture.

A cinq heures était servi le thé ; on le prenait dans le salon de la reine, au milieu d'une charmante intimité qui se prolongeait jusqu'à l'heure du dîner, auquel les enfants pouvaient prendre part quand il n'y avait pas d'invité officiel, ce qui arrivait assez rarement.

Rythme paisible de jours lumineux que venait parfois interrompre quelque événement agréable ou douloureux.

La mort de Georges V, en particulier, endeuilla le cœur de ses petites-filles ; Elisabeth surtout adorait son grand-père qu'elle appelait *Grand Papa England*. La cérémonie funèbre dans la chapelle de Windsor fut un déchirement pour le cœur sensible de la petite fille qui connut, ce jour-là, sa première grande douleur. Plusieurs mois après, elle n'en parlait pas encore sans que ses yeux se remplissent de larmes.

Mais toutes les fêtes n'étaient pas des deuils ; bien des événements heureux marquaient leurs jours d'une pierre blanche et inscrivaient dans leurs mémoires d'agréables souvenirs.

A l'occasion de son propre anniversaire, la princesse avait reçu un énorme gâteau qu'elle voulut découper et distribuer elle-même.

Or il arriva que l'un des invités refusa, par distraction, le

morceau qui lui était présenté. Une telle stupéfaction douloureuse assombrit le visage de la princesse que le visiteur s'en aperçut, se rendit compte de l'erreur qu'il avait faite et courut aussitôt vers elle pour s'excuser, expliquant qu'il n'avait pas remarqué tout d'abord qu'il s'agissait d'un gâteau d'anniversaire.

Aussitôt le visage de la jeune hôtesse s'éclaira d'un sourire :

— Je savais bien que vous en voudriez, dit-elle, c'est à moi de m'excuser, j'aurais dû vous dire tout de suite que c'était mon gâteau de fête.

Déjà se manifestait, dans la future reine, cet esprit de bonté et de compréhension qui devait, par la suite, lui gagner tous les cœurs.

Dès l'âge de douze ans, Elisabeth, devenue héritière présumptive, eut nettement conscience de ses devoirs publics ; son maintien fut dès lors souple et digne ; elle assistait aux cérémonies officielles sans ennui apparent, observait strictement les indications qui lui avaient été données et, dans ses paroles aussi bien que dans ses gestes, témoignait d'une distinction remarquable, mais sans apprêts ; déjà elle s'exerçait à son métier de reine.

Et puis vint la guerre. Les deux princesses furent envoyées au château de Windsor, en raison des dangers que présentait le palais de Buckingham, facilement repérable du haut des airs et déjà bombardé à quatre reprises mais où les souverains voulurent demeurer quand même, estimant que leur place était au milieu de leurs sujets dont ils voulaient partager les dangers.

Mais il en coûtait, à la jeune princesse, de demeurer inactive, alors que tout le monde travaillait d'une manière ou d'une autre, à la délivrance du pays, aussi, ayant atteint ses dix-huit ans, elle demanda et obtint de s'engager, non pas pour la forme, mais pour prendre réellement sa part de travail et des dangers.

Elle endossa donc l'uniforme d'auxiliaire de la milice, semblable à celui que portaient des milliers de femmes anglaises.

Douée d'un talent remarquable pour la mécanique,¹ elle devint chauffeur-mécanicien.

Comme les autres, elle suivit les cours de formation professionnelle et par la suite, refusa systématiquement l'aide des mécaniciens, lorsque son moteur était en panne, se jugeant capable de voir elle-même à la réparation ; sans crainte, elle plongeait dans l'huile noire de cambouis des mains que les rois et les princes baisaient avec respect aux cérémonies officielles.

Ce fut d'ailleurs pour la princesse une magnifique expérience, car elle put ainsi faire connaissance directe et sans aucun protocole, avec de nombreuses jeunes filles de toutes conditions, riches héritières ou simples filles de ferme.

Dès 1942, elle était initiée à un rôle qui serait un jour le sien, en recevant le colonel Prescott des *Grenadiers Guards*, venu lui offrir, à l'occasion de son dix-neuvième anniversaire, une broche en diamants, cadeau des officiers et des soldats.

En effet, de par son titre d'héritière présomptive de la couronne, elle était de droit colonelle honoraire de ce régiment réputé le meilleur d'Angleterre. Aussi, après avoir remercié pour le cadeau, elle monta en selle et passa en revue son régiment avec tant de grâce et de dignité qu'elle fut longuement ovationnée.

Par la suite, elle participera à de nombreuses visites officielles.

En effet, Georges VI, se sentant gravement atteint, avait résolu d'initier Elisabeth aux devoirs et aux responsabilités qui allaient lui incomber dans un avenir prochain. Par une ordonnance royale du 4 juin 1943, elle est admise au Conseil d'Etat, ce qui lui permettra d'assister aux discussions privées sur les affaires du royaume.

En de nombreuses occasions aussi, elle remplace le roi son

1. Elle tenait cette disposition de son père, Georges VI, mécanicien fort habile et dont le passe-temps favori était de démonter et remonter de vieilles machines.

père, s'initiant aux cérémonies et à la parole en public. Déjà, on remarque son air réfléchi et la profonde conviction des responsabilités de sa charge. Tous ceux qui l'approchent de près sont fermement convaincus qu'elle saura faire son métier de reine.¹

Le jour de ses vingt et un ans, elle est en famille, mais dans un autre hémisphère, en Afrique du Sud où, avec sa sœur Margaret, elle a accompagné ses parents en tournée officielle.

Par permission spéciale, elle adresse ce jour-là, aux peuples du Commonwealth britannique des cinq continents, un message inoubliable.

— *Il y a dans ma famille, dit-elle, une devise qui a servi de règle de conduite à plusieurs de mes ancêtres : SERVIR. Cette devise s'exprime en un seul mot, mais combien elle est lourde de sens. Servir sera aussi ma devise et j'en prends l'engagement aujourd'hui, devant vous ; toute ma vie, qu'elle soit longue ou courte, sera consacrée au service et au bien des peuples qui composent le grand Commonwealth britannique.*

Ceux qui connaissent la princesse depuis son enfance savent que les paroles qu'elle vient de prononcer viennent d'elle-même. Sans doute son texte a été approuvé par le gouvernement, comme l'exige la constitution, mais c'était réellement sa pensée réfléchie et mûrie dans le fond de son cœur.

Le voyage s'était fait à bord du *Vanguard*.

Curieuse coïncidence : le *Vanguard* était ce navire sur lequel, le 12 décembre 1944, elle avait prononcé les paroles rituelles du lancement :

— *Je te nomme Vanguard ! Que Dieu te bénisse, ainsi que ceux qui navigueront à ton bord.*

Le *Vanguard* avait glorieusement traversé la tourmente et voici que la bénédiction prononcée en 1944 revenait sur elle et sur les siens.

1. Louis XIV, roi de France, travaillait douze heures par jour et quand on le lui faisait remarquer, il répondait : « Il faut bien que je fasse mon métier de roi ».



*La jeune Elisabeth devenue auxiliaire de la milice,
en train de changer elle-même un pneu à son camion.*

En 1948, la princesse est à Paris où elle s'est rendue pour inaugurer, au nom du roi, son père, une exposition intitulée : *Huit siècles de vie britannique à Paris*. La guerre a laissé bien des rancœurs et il est bon de resserrer les liens de l'*entente cordiale*. Nul n'y réussira mieux que la sympathique princesse dont les paroles délicates charment tous les Français.

— Il y a longtemps que je désirais venir en France, proclame-t-elle. Le souvenir que conservent mes parents de leurs fréquents séjours dans votre pays n'a fait qu'accroître mon impatience d'être à Paris. Je ne puis vous dire toute la joie que j'éprouve aujourd'hui à me trouver parmi vous.

Plus favorisé que moi, mon mari connaissait déjà votre admirable capitale : il n'en est que plus content d'y revenir, et ce voyage est pour nous deux un événement à la fois important et agréable, rendu plus agréable encore par la chaleur de votre accueil.

Ma visite à Paris est la première que je fasse dans un pays étranger. C'est la première fois, en effet, que je quitte le sol britannique ; je suis particulièrement heureuse que ce soit pour venir en France.

Durant des siècles, la France et l'Angleterre ont été en lutte pour des causes qui, à l'époque, semblaient avoir la plus grande importance. Il est utile et salutaire que ce fait soit rappelé dans les manuels d'histoire. Le contraste de nos anciennes rivalités avec la confiance qui règne maintenant entre nos deux pays, démontre de façon frappante que, parmi les nations, comme parmi les individus, le plus âpre antagonisme peut faire place à l'amitié la plus sincère...

Même au temps où la France et l'Angleterre se faisaient la guerre, les hommes de lettres continuaient à échanger leurs idées d'une rive à l'autre de la Manche.

Cette liberté, cette largeur d'esprit ont été pour nos deux pays une source d'enrichissement...

Aujourd'hui, si nous voulons échapper à la destruction, nous devons travailler à écarter les préjugés nés d'un nationalisme étroit.

Pour les hommes qui ont le souci de sauvegarder les principes qu'à deux reprises nous avons, côte à côte, défendus au prix de notre sang, le moment est venu d'étendre leur horizon bien au delà de leurs propres foyers. Que ce soit moralement ou économiquement, aucune nation ne peut se suffire à elle-même. Il faut que nous puissions mettre en commun les dons et les vertus, qui sont notre héritage le plus cher.

La France et la Grande-Bretagne se doivent de prendre la direction de ce mouvement, car leur richesse est incomparable, dès lors qu'elle se mesure en idées, en sagesse et en expérience.

Le monde entier a voulu, dans sa manière de vivre, s'inspirer du goût français et s'éclairer de la culture française ; si les mœurs et les coutumes françaises sont inséparables de la civilisation occidentale, je crois pouvoir dire que l'influence de la littérature et de la pensée politique anglaises s'est fait sentir sur toute la surface du globe.

Ces deux forces continuent de s'exercer pour le bien commun.

Tous les hommes, et les Anglais comme les autres, ont beaucoup à apprendre des Français ; je souhaite que nous soyons en mesure de vous offrir quelque chose en échange. »

Edouard VII, Georges V ou Georges VI ne se seraient pas exprimés autrement, mais peut-être auraient-ils mis moins de chaleur et de spontanéité dans leur voix, peut-être aurait-on moins senti que le cœur était en harmonie avec les mots.

Dans le cours de son allocution, la princesse venait de faire allusion à son mari ; en effet, une année auparavant, le 9 juillet 1947, Georges VI annonçait en ces termes, le prochain mariage de sa fille Elisabeth.

— *C'est avec le plus grand plaisir que le roi et la reine an-*

noncent les fiançailles de leur fille, la princesse Elisabeth, avec le lieutenant Philippe Mountbatten, fils du défunt prince André de Grèce et de la princesse Alice de Battenberg. A cette union le roi a donné son consentement avec beaucoup de joie.

Un frais roman d'amour venait d'illuminer l'austère palais de Buckingham.

C'est dans cet esprit que la nouvelle fut reçue par tous les peuples du Commonwealth.¹ Certains avaient pu craindre qu'en notre époque troublée, un mariage politique serait combiné comme il arrive trop souvent, pour raffermir le prestige du trône.² Au lieu de cela, tous eurent le plaisir d'apprendre que leur future reine allait épouser l'homme de son choix.

Au physique comme au moral, jamais couple royal ne sembla mieux assorti, jamais mariage ne se déroula au milieu d'une atmosphère de si complète approbation.

Un fastueux cortège, préparatoire à celui du couronnement, parcourut les rues de Londres à l'aller et au retour de la cérémonie. Vingt mille fenêtres étaient garnies de spectateurs enthousiastes qui ne ménagèrent pas leurs applaudissements. Longtemps avant le jour du mariage, une simple chaise, le long du parcours, se vendait \$200.00.

Comme cadeau de mariage, Georges VI avait créé son gendre, duc d'Edimbourg. Ainsi donc, jusqu'au jour où elle serait couronnée reine, la princesse devenait officiellement duchesse d'Edimbourg. Pour le duc, ce n'était pas là un simple titre honorifique, il lui donnait droit de siéger à la Chambre des Lords, ce qu'il fit, en effet, en plusieurs occasions.

Une parfaite communauté de goûts et d'aspirations règne

1. Une loi organique a établi que la reine ou future reine doit faire approuver son mariage par le gouvernement avant de le contracter. Le gouvernement du Canada avait donc été consulté avant les fiançailles et avait donné son consentement.

2. C'est ainsi, par exemple, que Louis XIV, qui aimait follement Marie Mancini, nièce de son ministre, le cardinal Mazarin, épousa quand même l'infante Marie-Thérèse pour assurer la paix de la France avec l'Espagne.



Elisabeth remplace son père pour une inspection de troupes.

entre la princesse et son époux. Tous deux aiment la vie au grand air, les voyages et les déplacements. Tous deux excellent aux sports et notamment à l'équitation. Tous deux lisent non seulement pour se distraire, mais encore pour se renseigner.

A part leur visite au Canada dont nous parlerons dans un autre chapitre, les voyages de la princesse et de son époux furent nombreux. En 1950, ils se rendaient à Chypre pour un long périple qui devait les amener en Syrie, au Liban et en Jordanie où le roi Abdallah organisa, en leur honneur, un de ces spectacles colorés comme seuls savent en donner les monarques orientaux héritiers des mille et une nuits.

Cette même année, ils se rendirent à Venise et à Rome où la princesse fut reçue par le pape, Sa Sainteté Pie XII.

En 1952, enfin, ils portaient pour une longue randonnée qui, de l'Afrique, les aurait conduits jusqu'en Australie, lorsqu'une fatale nouvelle les ramena à Londres. Georges VI venait de mourir.¹ Elisabeth devenait reine d'Angleterre.

Et maintenant, revenons un peu en arrière. Le 15 novembre 1948, par un brumeuse matinée, comme il y en a tant à Londres, au cours de l'automne, une foule dense assiégeait les kiosques de journaux installés devant la grille de *Hyde Park Corner*. Avec une surprenante rapidité, l'édition du *London Gazette* s'enlevait ; malgré des arrivages répétés, on n'arrivait pas à contenter tous les lecteurs dont quelques-uns offraient le double du prix habituel. Dans les maisons, radios ouverts, on était aux écoutes.

Une nouvelle impatiemment attendue motivait cet empressement ; elle s'étalait d'ailleurs en manchettes imposantes sur la première page.

« Hier soir, lisait-on, à neuf heures et quatorze minutes, Son

1. Toutefois, le voyage n'était pas abandonné. Devenue reine, ce fut un des premiers soucis d'Elisabeth, de répondre au désir de ses sujets australiens. En 1954, enfin, le voyage put être entrepris et souleva partout d'émouvantes manifestations d'allégeance et de fidélité.



Elisabeth et ses deux enfants, le prince Charles et la princesse Anne.

Altesse Royale la princesse Elisabeth, duchesse d'Edimbourg, a donné le jour à un prince, au palais de Buckingham.

Sa Majesté le roi et Sa Majesté la Reine, ainsi que son Altesse Royale, le duc d'Edimbourg, étaient présents.

Son Altesse Royale et l'enfant sont tous deux bien.

Salves d'artillerie, défilé de troupes, grand pavois de la marine, réjouissances et festivités populaires marquèrent ce jour qui assurait l'avenir du trône.

Les fontaines de *Trafalgar Square* laissèrent couler une eau bleue ; elle aurait été rose si l'enfant nouveau-né avait été du sexe féminin.

Le baptême eut lieu dans la chapelle du palais de Buckingham. Charles-Philippe-Arthur-Georges avait été revêtu, pour la circonstance, d'une splendide robe ornée de dentelles d'Honiton sur fond de satin. Robe historique faite pour les enfants de la reine Victoria et offerte par cette dernière à la reine Marie, épouse de Georges V, en 1894.

De même, les fonts baptismaux d'argent, en forme de lis épanoui, avaient servi à tous les enfants de la reine Victoria.

Les quatre noms donnés au petit prince rappelaient ceux qui entouraient les fonts baptismaux : Charles, en souvenir du roi de Norvège, son parrain ;¹ Philippe, duc d'Edimbourg, son père ; Arthur, le quatrième nom que portait Georges VI, avant son accession au trône ; Georges enfin, pour symboliser toute la nation puisque saint Georges est le patron de l'Angleterre.

Deux ans plus tard, le 15 août, naissait, à Clarence House, la petite princesse Anne.

Ainsi, la succession au trône était largement assurée et l'Angleterre, après l'émotion qui l'avait secouée, lors de l'abdication d'Edouard VIII, pouvait de nouveau considérer l'avenir avec sérénité.

1. Avant son couronnement, Haakon, roi de Norvège, se nommait Charles de Danemark ; il avait épousé la princesse Marie, sœur de Georges V ; il était donc, par cette alliance, grand oncle du nouveau-né.

CHAPITRE TROISIÈME

LE VOYAGE DE LA PRINCESSE ELISABETH ET DU DUC D'EDIMBOURG AU CANADA

I

Dorval

Le 9 octobre 1951, dans un ciel blafard d'automne que des milliers d'yeux scrutent attentivement, se détache soudain un grand oiseau d'argent. Le vrombissement sourd des moteurs se rapproche ; on distingue maintenant les formes du quadrimoteur géant ; c'est le *Canopus*, l'avion officiel, parti de Londres la nuit dernière et qui porte à son bord la princesse Elisabeth d'Angleterre et son époux, le duc d'Edimbourg.

La foule silencieuse se masse derrière la grille. Il y a là cinq mille personnes, bien qu'on sache qu'il n'y aura aucune réception, la visite officielle des princes devant commencer à Québec, capitale de la province et berceau du Canada.

Le gigantesque oiseau d'argent est maintenant immobile, les ailes étendues ; sur la pointe avant flotte le drapeau personnel de la princesse. Mais soudain la flamme disparaît ; c'est qu'une autre, en tout point semblable, mais de plus grandes dimensions, vient d'être arborée au mât de l'aéroport.

Une échelle est dressée ; une porte s'ouvre et voici qu'au moment où un rayon de soleil perce les nuages, la princesse apparaît, suivie, à quelques pas, de son époux.

Elle s'attarde un instant sur la passerelle, souriant à la foule qui l'acclame follement tandis que retentissent, sur la montagne prochaine, les vingt et un coups de canon du salut royal.

Le gouverneur général est là ; il s'avance suivi du premier ministre, l'Hon. Saint-Laurent et tous deux souhaitent la bienvenue aux illustres visiteurs.

Au moment où la princesse va toucher le sol canadien, la tanfare du vingt et unième régiment fait retentir l'hymne royal que la foule chante dans les deux langues.

C'est tout, car ainsi que nous l'avons dit, il n'y a pas de cérémonie officielle ; un train spécial attend les illustres visiteurs et va les emporter vers la vieille capitale. Ce train, spécialement aménagé, sera leur demeure mobile tout au long du voyage ; déjà l'étendard est arboré sur la locomotive marquée au flanc de la couronne royale.

Le voyage en avion a été rapide ; douze heures ont suffi à traverser, sans escale, l'Atlantique et une portion du continent américain. Cependant un peu d'angoisse se lit sur les traits de la princesse ; elle a laissé là-bas un père gravement malade ; deux fois déjà, le voyage a été retardé à cause des inquiétudes que donnait la santé du roi ; et puis il y a ses deux enfants : une mère est toujours inquiète.

Mais tout a été prévu : une ligne spéciale, branchée d'un poteau, sur le long de la voie, pénètre à l'intérieur du wagon, jusqu'à l'appareil de téléphone placé sur une petite table.

La princesse entre vivement, saisit l'appareil ; quelques minutes suffisent et la voici en communication avec le roi son père puis avec sa mère et ses deux enfants ; tout va bien et la princesse rassurée se rend sur la plateforme du wagon pour un dernier salut à la foule qui l'acclame.

Le train part, un tournant le cache et la foule se disperse.

Tandis qu'il roule, mêlant ses cliquetis aux derniers bruits du jour, jetons un coup d'œil à l'intérieur.

Disons tout de suite que le train se compose de dix wagons dont un spécialement aménagé pour les deux visiteurs royaux ; rien n'y manque : chambre à coucher, salle de bain, salle à manger, salon de repos ; un autre wagon contiendra la cuisine et la salle à manger ; un wagon particulier est réservé au personnel de service et un autre aux journalistes.

Dans le salon, une immense carte occupe tout un pan ; chacun des arrêts y est soigneusement marqué avec la date et la durée.

Parti vers cinq heures de l'après-midi, le train n'arrivera à Québec que demain vers dix heures ; il arrêtera en cours de route, pour permettre à ses hôtes de passer une nuit reposante et tranquille.

Quel est l'endroit choisi pour cet arrêt ? Mystère ! Les rares responsables sont seuls à le savoir.

Mais voilà que vers dix heures du soir, quelques visiteurs s'étant risqués aux abords du pont de Québec, aperçoivent des lumières indistinctes dans le brouillard. Il y a une traînée lumineuse, bien que partout ce soit le silence ; la locomotive elle-même retient son souffle pour ne pas attirer l'attention.

Peine perdue ; on ne dissimule pas un convoi, surtout aux portes d'une ville, comme on pourrait le faire d'un outil ; sans compter que toute la population de Québec est en état d'alerte. La nouvelle se répand comme une traînée de poudre.

Par tous les chemins affluent les curieux ; mais tous se heurtent à un cordon de police : impossible de passer ; les automobilistes eux-mêmes sont dérivés vers des routes voisines. Découragés, mais contents d'avoir vu, les curieux s'en retournent peu à peu, et c'est le silence reposant de la nuit ; les hôtes royaux en ont besoin car une dure journée les attend.

II

Québec

Le jour se lève ; le train est toujours immobile, mais déjà des employés vont et viennent, s'occupant à de mystérieux préparatifs ; un hydrant déroule son long boyau de toile : il fournira toute l'eau nécessaire : cuisine, bains, douches, etc.

Voici que la locomotive elle-même s'éveille, la vapeur fuse ; le train démarre lentement, le voici qui traverse les quartiers populeux de la basse-ville, contourne la gare du Palais et s'engouffre dans le tunnel percé sous le cap Diamant. Il en émerge bientôt et vient se ranger le long du quai de la gare maritime.

L'Honorable Gaspard Fauteux, lieutenant-gouverneur, et l'Honorable Maurice Duplessis, premier ministre de la province de Québec, s'avancent aussitôt pour saluer leur reine future et son prince charmant.

La princesse apparaît la première, un peu éblouie, un peu étonnée aussi par cette haute falaise à pic, rocheuse, à peine piquée de buissons rabougris. Sans doute s'attendait-elle à voir la ville s'étaler devant elle au premier regard. Au lieu de cela, ce mur géant. Pourtant elle ne tarde pas à se reprendre.

C'est la première fois qu'elle vient en Amérique ; elle n'a jamais vu Québec, mais elle connaît l'histoire ; elle sait, que par une journée d'automne semblable à celle-ci, il y a presque deux cents ans, dans la grisaille du matin, une armée anglaise se hissa parmi les anfractuosités de ce rocher et vint présenter la bataille aux milices françaises rangées sur ces plaines d'Abraham qu'elle ne peut apercevoir d'ici, mais devine et qu'elle visitera tout à l'heure.

Comme cette époque est lointaine ! Aujourd'hui, il n'y a plus ni vainqueurs, ni vaincus. Parmi ces soldats qui présentent les armes, il en est probablement qui retracent leurs ancêtres jusqu'aux Highlanders de l'escalade, tandis que d'autres descen-



Le duc et la duchesse d'Edimbourg, visitant la citadelle de Québec, accompagnés de l'Hon. Hughes Lapointe, ministre des anciens combattants ; en arrière, le château Frontenac.

dent des miliciens français qui les combattirent. Maintenant, ils sont côte à côte, unis dans la même tâche de défendre la même patrie.

Le canon qui tonne là-haut ne sème plus la mort, c'est un salut de paix. C'est ainsi que fut salué, il y a quelques années, le roi son père, Georges VI, et avant lui, son oncle Edouard VIII, et son grand-père Georges V, et son arrière-grand-père, Edouard VII et son arrière-arrière-grand-père, le duc de Kent, celui justement qui faillit épouser une Canadienne et son arrière-grand oncle, le prince William-Henri qui fut Guillaume IV.

La princesse se rappelle tout cela et sourit. Un instant, elle peut s'imaginer qu'elle est, elle aussi, la reine d'Angleterre et qu'elle tend la main aux membres *de son gouvernement de Québec*, tandis que les acclamations d'une foule délirante essaient de dominer le canon qui, là-haut, sur les remparts, tonne toujours.

Bientôt, une file de voitures s'établit en cortège et se dirige vers le Parlement où aura lieu la première réception officielle, puis vers l'Hôtel de Ville, l'Université Laval et la Citadelle.

Pour cette première visite à Québec, la princesse a mis un unique bijou : une feuille d'érable en or ciselé, présentée à la reine sa mère, lors de sa visite en 1939.

A l'Hôtel de Ville, elle reçoit un autre bijou qui lui sera sans doute aussi cher, les armes de la ville de Québec, réalisées en miniature et constituées par des brillants, véritable petit chef-d'œuvre auquel un artiste a travaillé durant deux mois.

A l'Université, elle a le plaisir de lire la charte octroyée, en 1852, par son aïeule, la reine Victoria, donnant l'existence légale à la première université française en Amérique. Aussi bien insiste-t-elle pour parler exclusivement français, ayant un mot aimable pour chacun.

Sur le chemin de la Citadelle, la garde d'honneur est formée par le régiment de la Chaudière dont elle est colonelle hono-

raire. Se penchant vers le lieutenant-gouverneur, assis à ses côtés, elle dit en souriant qu'elle aimerait le passer en revue, comme en Angleterre, montée sur son cheval favori.

Après un rapide déjeuner à la résidence vice-royale du Bois de Coulonge, la visite reprend. On se dirige maintenant vers les plaines d'Abraham où quinze mille enfants ont été rassemblés.

Le décor est vraiment royal, préparé par la nature elle-même ; une légère vague de froid a paré les feuilles de pourpre et d'or.

C'est là que Français et Anglais se battirent en champ clos ; c'est là que se décida le sort de la Nouvelle-France. Une armée est encore rangée sur cette plaine, jeune, joyeuse, turbulente et pleine de bruyants vivants. Et voilà que deux bambines sortent des rangs, une gerbe de fleurs dans les mains ; l'une d'elle porte la jupe écossaise et l'autre est habillée de blanc ; c'est ainsi que la princesse reçoit l'hommage des deux races.

La journée se termine par un dîner d'Etat au Château Frontenac.

Le clou de la visite royale à Québec sera la conversation française que la princesse et le duc ont constamment employée au cours de toutes les réceptions qui leur ont été offertes.

C'est encore en français que la princesse va répondre au toast porté en son honneur.

— *En traversant votre ville magnifique, dit-elle, mon cœur s'emplissait de fierté et de joie devant la chaleur du premier accueil que le Canada nous a réservés, à mon mari et à moi. Du fond de mon cœur, je vous en remercie.*

Suit un court paragraphe, en anglais, à l'intention des invités de langue anglaise ; puis la princesse reprend en français.

— *Je vois dans l'accueil que j'ai reçu à Québec, aujourd'hui, l'assurance d'un voyage heureux à travers le beau pays du Canada. Et comme ce voyage doit nous ramener encore, sinon dans*

vosre ville, du moins dans vosre province, je ne vous dis pas adieu, mais avec une grande joie : au revoir.

III

Ottawa

Après Québec, berceau du Canada, Ottawa la capitale.

Une grande foule s'est amassée près de la ligne d'évitement dans la section résidentielle choisie pour l'arrêt du train, la gare Union ne se prêtant pas aux démonstrations nombreuses.

Reçus par le gouverneur général et le premier ministre du Canada, les visiteurs répondent aux acclamations de la foule enthousiaste et montent aussitôt en voiture pour se rendre au parc Lansdown où de nombreux écoliers se sont réunis pour saluer celle qui sera la reine, quand, eux, ils seront des hommes et des femmes.

Puis on se rend au Parlement.

Au moment de passer devant le monument du Souvenir, le cortège ralentit, la princesse ainsi que son époux descendent de voiture ; accompagnés de leur suite, ils viennent s'incliner et réciter une courte prière en mémoire des soldats canadiens morts au champ d'honneur, puis recueillis, ils écoutent la sonnerie traditionnelle du *Last Post*.

Leurs Altesses Royales ont fait à peu près tout ce que font les touristes qui viennent à Ottawa : ils ont visité le Parlement, sont montés dans la tour de la Paix ; ils sont allés aux archives publiques et ont goûté au charme d'une excursion à Hull ; ils ont même fait une promenade de repos sur la rivière Outaouais.

Aux archives, la princesse a eu la surprise de retrouver une photographie d'elle-même, prise en 1937, alors qu'elle n'avait que neuf ans et autographiée d'une main tout à fait juvénile.

— Oh ! cela date d'il y a très longtemps, s'est-elle écriée en

souriant, j'ai dû faire beaucoup de progrès depuis... du moins en écriture.

La photographie faisait partie d'une collection cédée aux Archives Nationales par feu l'Honorable Mackenzie-King.

Tandis qu'elle visitait la salle du Sénat, au Parlement, la princesse a pu admirer le trône où elle s'assoiera un jour, si elle devient reine du Canada et à l'occasion, au cours d'un voyage, de présider l'ouverture ou la prorogation des Chambres. Son père, le roi Georges VI, est jusqu'à présent, le seul souverain britannique à s'y être assis. Ce fut le 19 mai 1939, alors qu'il sanctionna, de sa signature, neuf bills que venait d'adopter le Parlement. En temps ordinaire, c'est le gouverneur général qui occupe le trône pour l'ouverture et la prorogation de chaque session.

À Ottawa même, la princesse Elisabeth a tenu à rendre hommage à la province de Québec, à l'occasion du dîner d'Etat qui lui a été offert au Château Laurier.

— *Je me compte heureuse, a-t-elle dit dans le plus pur français, d'avoir fait mon premier atterrissage dans la province de Québec, ce berceau d'un peuple industriel et loyal à qui nous devons l'exploration, la colonisation et la mise en œuvre du pays tout entier, d'un peuple qui, depuis trois siècles, est demeuré fidèle à sa langue, à sa culture, fidèle à sa foi, fidèle à la couronne du Canada.*

Tout le monde a remarqué que la princesse faisait allusion à la couronne du Canada et non à celle de l'Angleterre.

À l'occasion des visiteurs royaux, le gouverneur général du Canada, le vicomte Alexander, avait eu l'heureuse idée d'organiser, à Rideau Hall, une soirée de danses canadiennes. La princesse y prit beaucoup de plaisir, ayant revêtu, pour l'occasion, un costume typiquement canadien : blouse à carreaux et jupe bleu acier. Quant au duc, il portait un pantalon de coutil bleu et une chemise à carreaux, avec un mouchoir rouge autour du cou. C'est même en cette tenue que leurs altesses quittèrent

Rideau Hall, pour regagner leur train, vers onze heures, après une soirée vraiment réjouissante et qui les avait reposés de la tenue officielle.

IV

Toronto et l'Ouest du Canada

Tandis qu'ils dormaient encore, le train royal partait pour une troisième étape qui allait les conduire à Cornwall, Brockville, Kingston, Belleville et enfin Toronto où les attendait une réception toute empreinte de l'atmosphère anglaise.

Tout comme mille autres touristes et jeunes mariés, la princesse Elisabeth et le duc d'Edimbourg se sont rendus aux chutes Niagara.

Revêtus d'un couvre-tout en caoutchouc, ils ont passé sous le tunnel impressionnant que forme la célèbre chute dans son élan.

Les visiteurs royaux se rendent maintenant dans l'Ouest où le même accueil enthousiaste les attend. A Winnipeg, plus de 500,000 personnes se presseront dans les rues pour les voir et les acclamer ; à Régina, on leur présentera les principaux chefs des tribus ; à Calgary, ils assisteront au stampeed annuel si cher au cœur des *Westerners*.

A Winnipeg, on a remis à la princesse le micro plaqué d'or par le moyen duquel, son père Georges VI, lança son message au monde britannique, le 24 mai 1939, fête de la reine Victoria et fête de l'Empire. Elisabeth a parlé de nouveau dans le micro-souvenir et en a profité pour saluer toute la population laborieuse du Manitoba.

Tandis qu'on approchait des Rocheuses, la princesse s'est donné le plaisir de monter, pour la première fois de sa vie, dans la cabine du mécanicien et de conduire elle-même la locomotive.

— Ce n'est pas plus compliqué que de conduire un camion,



La princesse participant à une danse du folklore canadien à Ottawa.

s'est-elle écriée, au souvenir de la dernière guerre, lors qu'elle servait comme chauffeur, dans le corps auxiliaire britannique.

C'est le duc d'Edimbourg qui faisait fonction d'aide, enfournant avec allégresse les pelletées de charbon dans la fournaise.

— Mettez plus da vapeur, criait-il sans cesse, nous n'allons décidément pas assez vite.

On sait que le duc est un passionné de la vitesse. Mais la princesse attentive répondait simplement :

— Sûreté vaut mieux que vitesse.

Parole qu'elle répétera peut-être un jour à quelque ministre imprudent et trop pressé d'amener des réformes.

On raconte qu'au moment où le train allait franchir la limite qui sépare l'Alberta de la Colombie-Britannique, une mère ourse, ayant sans doute appris, par quelque moyen inconnu des humains, le passage des illustres visiteurs, s'est avancée avec son ourson, jusqu'au remblai qui domine la voie, dodelinant de la tête aux saluts qui lui venaient des portières. Le convoi passé, elle s'en est tranquillement retourné dans sa forêt.

V

Montréal

De retour à Montréal, pour leur visite officielle, la princesse et le duc allaient recevoir, comme ils l'ont déclaré eux-mêmes, *le plus impressionnant hommage depuis leur arrivée au Canada.*

Cette immense clameur de bienvenue, partie des bastions du vieux rocher de Québec, avait roulé ses ondes vers Ottawa et jusqu'au cœur du sévère Toronto, pour se répercuter tout au long des Prairies, franchir les Rocheuses et aller résonner jusqu'aux confins de la Colombie Britannique. Et voilà qu'elle revenait, grossie de toute la longueur du chemin, pour éclater comme un tonnerre dans la métropole du Canada.

Au moment de leur arrivée à l'hôtel Windsor où une suite de vingt-quatre pièces leur était réservée, une foule de 100,000 personnes se pressait pour les voir et les acclamer tandis que la salve traditionnelle des vingt et un coups de canon ébranlait les échos du Mont-Royal.

Tout au long de leur visite de deux jours, les acclamations ne ralentiront pas ; à l'Université McGill, au stade Molson où étaient rassemblés les écoliers de langue anglaise, au stade Delorimier où se trouvaient ceux de langue française, aux chantiers maritimes Vickers, au chalet de la Montagne où eut lieu le déjeuner, à l'Université de Montréal, à l'Hôtel de Ville, partout ce fut du délire.

A l'université, la princesse fut intriguée par le ban universitaire, si différent de celui des universités anglaises, et elle demanda qu'on voulut bien le répéter ; vous pensez si les étudiants se firent prier et s'ils y allèrent de bon cœur : les murs de la salle en tremblèrent.

Au stade Delorimier, on avait eu l'ingénieuse idée de former les deux initiales E P (Elisabeth, Philippe) ; de gracieuses fillettes, tout de blanc vêtues, dessinaient sur la masse de leurs condisciples une ligne souple, fraîche et gracieuse.

Il fallut quelques instants avant que la clameur se calme, même après que la princesse eut gravi les marches de l'estrade qui lui avait été élevée au milieu du stade. Souriante, comme jamais, elle jeta un regard sur l'enceinte, sur ces milliers de petits visages levés vers elle ; sans doute pensait-elle, en ce moment, jeune mère heureuse, aux deux enfants qui jouaient, là-bas, dans une des vastes salles du palais de Buckingham et qui, sans doute, s'ils avaient été ici, se seraient joints aux cris et aux trépignements qui montaient vers elle.

Aussi est-ce avec une émotion toute particulière qu'elle se pencha pour recevoir les gerbes de fleurs qui lui furent présentées par deux fillettes tandis que retentissaient les accents de l'hymne royal chanté en français et suivi de l'*O Canada*.

Ainsi en fut-il d'ailleurs tout le long du parcours de soixante-quinze milles à travers les rues de Montréal que le landau royal parcourut de dix heures du matin à six heures du soir, avec un court arrêt pour le déjeuner.

Au Chalet de la montagne, où ce déjeuner devait avoir lieu, on avait eu l'ingénieuse idée de reconstituer l'atmosphère d'une salle à manger de l'époque 1850, dans un manoir canadien.

Une immense cheminée ornait le mur du fond ; un feu clair y brûlait.

Ce déjeuner ne fut pourtant qu'un intermède, un repos d'une demi-heure à peine, et la parade continua.

Il n'était pas nécessaire d'apercevoir le couple princier pour deviner son approche, il suffisait de prêter l'oreille. C'était d'abord comme un souffle du vent qu'on entend dans les arbres ; il s'enflait soudain, c'était maintenant un grondement lointain, puis une clameur qui approchait, s'enflait, éclatait, et la voiture passait, légère, auréolée de la princesse souriante, distribuant, à gauche et à droite, des saluts ; tout avait disparu que la foule en délire criait encore.

A six heures, la princesse et le duc étaient de retour au Windsor, fatigués mais heureux. Il semblait que tout cet enthousiasme les avait grisés eux-mêmes et l'on raconte, car après tout, s'ils sont des princes, ils sont aussi des jeunes gens, envoyés ici en mission et cherchant à l'accomplir de leur mieux ; ils se sont pris par le bras et, toutes portes fermées, se sont mis à danser une ronde, étant contents de leur journée.

A huit heures avait lieu le dîner d'état, offert par la ville de Montréal. Huit cents couverts avaient été dressés, ce qui a véritablement étonné le duc qui a déclaré qu'il n'aurait jamais cru que, même en Amérique, on pouvait réunir un si grand nombre d'invités et, en même temps, assurer un service aussi parfait.¹

1. En Europe, en effet, les salles sont faites, en général, pour deux cents à deux cent cinquante couverts. Un banquet comme celui du Windsor ne pourrait avoir lieu là-bas.

Répondant en français à l'adresse du maire de Montréal, la princesse a eu des termes émus :

— Ai-je besoin de vous dire le plaisir que j'éprouve à me trouver ici, au milieu de vous ?

Je viens de parcourir quelques-unes de vos rues et tout naturellement, j'ai été amenée à penser à l'histoire de votre ville et à la place éminente qu'elle occupe aujourd'hui dans le monde, à ce que l'avenir lui réserve encore.

Lorsque Maisonneuve a fondé ici un établissement, il était chargé de jeter les bases d'une *colonie vouée à la gloire de Dieu et du Royaume de France*. Ainsi de Ville-Marie sont sortis plusieurs de ces hommes courageux et entreprenants qui devaient explorer le continent et y étendre la civilisation chrétienne.

L'esprit qui a présidé à l'essor de votre ville est encore bien vivant parmi vous et se reflète dans vos monuments.

Votre église Notre-Dame, la variété de vos temples religieux de toutes les confessions et vos illustres maisons d'enseignement en sont le vivant témoignage.

Je ne peux pas oublier, d'autre part, que nous nous trouvons ici à quelques pas des rives du Saint-Laurent et d'un port qui, tout en étant éloigné de plusieurs centaines de milles de l'Atlantique, est cependant l'un des plus importants du monde. Dans votre île de Montréal, l'initiative de vos citoyens, qu'ils soient d'ascendance française, anglo-saxonne ou autre, s'est exprimée non seulement dans la qualité exceptionnelle de votre culture, mais s'est manifestée aussi dans la fondation d'industries puissantes, de grandes banques et d'entreprises commerciales de réputation internationale.

Personne ne peut prévoir exactement à quel terme de grandeur votre avenir s'arrêtera, mais je suis sûre que, dans la marche du Canada vers son destin manifeste de nation de premier ordre, Montréal sera l'un des éléments actifs de cette grandeur.

Je voudrais exprimer encore toute ma gratitude pour l'accueil

que vous nous avez fait, à mon mari et à moi. C'est une expérience peu commune, en effet, que de pouvoir connaître une ville qui réunit à la fois des traditions éclatantes et un avenir aux possibilités illimitées. »

Ceux qui ont pu approcher d'un peu près les illustres visiteurs ont pu constater la simplicité de leur vie privée ; ils n'agissent pas autrement que tous les jeunes ménages canadiens lorsqu'ils sont en particulier. Il règne entre eux une parfaite coopération de cœur et d'esprit. Officiellement, c'est la princesse qui occupe le premier rang, et l'on a remarqué avec quel tact le duc sait se tenir à quelques pas en arrière, sachant que les applaudissements s'adressent avant tout à la future reine du Canada. Mais comme Elisabeth a une entière confiance en son jeune époux, souvent on la voit le consulter du regard avant d'agir ou de prendre une décision.

Quant au duc, il a constaté tout de suite l'un de nos travers, la manie que nous avons de donner des objets indiens à titre de souvenirs ; comme il en faisait la remarque à quelqu'un, celui-ci a répondu en souriant :

— C'est qu'ici, nous avons des Indiens et que vous autres, en Europe, vous n'en avez pas.

— Et c'est peut-être aussi parce que les Indiens sont en Amérique depuis très longtemps, répliqua ironiquement le duc.

Il ne manque pas d'esprit, en effet, et sait le montrer à l'occasion. Au moment d'entrer dans la cathédrale nationale des Etats-Unis, il s'est tourné vers le groupe de journalistes.

— Messieurs, leur dit-il gouailleur, je suis heureux de vous fournir l'occasion d'entrer dans une église, cela ne doit pas vous arriver tous les jours.

Le duc était alors à Washington.

En effet, après la visite de Montréal, le couple princier, pour répondre à une invitation du président Truman, s'était rendu aux Etats-Unis.



La princesse aux chutes Niagara.

Au retour, par un sentiment délicat, la princesse a voulu que sa dernière manifestation à Montréal fût réservée à ceux qui n'avaient pu encore se trouver sur son passage ; mille deux cents enfants infirmes, appartenant à plusieurs institutions, s'étaient réunis à l'aéroport. Aussitôt descendue d'avion, elle passa dans les rangs, distribuant sourires et caresses.

Après cet acte délicat et qui fait bien voir le cœur de notre future reine, les deux visiteurs gagnent leur auto qui doit les conduire dans les Laurentides pour quelques jours de repos.

Bien qu'ils eussent hâte d'arriver et qu'ils fussent en retard sur leur horaire, ils ne voulurent pas désappointer les milliers de villageois qui se pressaient le long de la route. Le duc était au volant ; il prit une allure très modérée, plusieurs fois même, il stoppa pour que la princesse puisse saluer un groupe particulièrement nombreux.

Jusqu'au bout, les lumières intérieures demeurèrent allumées ; cela gêne un peu la vue du paysage pour les occupants, mais se trouvait à l'avantage de ceux qui désiraient voir la princesse et qui ne l'auraient pas aperçue sans cela.

Tout de même, ce fut un séjour reposant. La princesse a déclaré que l'air pur des Laurentides lui avait fait un bien énorme. Quant au duc, il avait immédiatement adopté la vie du gentilhomme campagnard ; pelle en main, coiffé d'une casquette à carreaux et revêtu comme les gens d'*en haut*, il pelletait consciencieusement la neige pour permettre à l'auto d'arriver jusqu'auprès de la véranda.

Ce furent de belles mais courtes vacances, juste une *fin de semaine* et de nouveau le train les emportait sur le chemin du retour, avec de brefs arrêts à Saint-Hyacinthe, Drummondville et Lévis.

Dans ce dernier endroit, l'arrêt ne devait pas dépasser dix minutes, juste le temps, pour la locomotive, de faire son plein d'eau ; il se prolongea pourtant au delà d'une demi-heure.

La princesse et le duc se rappelaient, non sans émotion, que c'était à Québec, juste en face, sur l'autre rive du fleuve, qu'avait commencé leur mémorable voyage.

Et puis, il y avait là, sur les quais et sur la place adjoignante, plus de sept mille personnes accourues pour les acclamer. Il y avait là aussi, le premier ministre de la province, venu leur dire un dernier au revoir, tandis que l'Honorable Gaspard Fauteux leur faisait remettre un grand panier de raisins tout frais cueillis des serres du Bois de Coulange.

Le couple royal semblait heureux d'échanger, en français, de bons vœux ; le duc distribuait à tout venant de chaleureuses poignées de main.

Enfin, le train reprit sa course : Rivière-du-Loup et Mont-Joli furent les derniers arrêts dans la province de Québec ; avec Campbelton, ils entraient au Nouveau-Brunswick.

VI

Les Maritimes — Le départ

Malgré le froid et l'heure tardive, les princes parurent sur le balcon-observatoire de leur train afin de rencontrer la foule qui leur accorda une vibrante ovation. Le maire Louis Renaud se fit l'interprète de tous ses concitoyens pour leur souhaiter la bienvenue dans la province du Nouveau-Brunswick. La princesse émue répondit dans les deux langues.

C'est à Frédéricton, capitale de la province, que devait avoir lieu la réception officielle.

Saint-Jean, métropole du Nouveau-Brunswick, et fier de son titre de ville *loyaliste*,¹ tenait à offrir aux visiteurs royaux une

1. Nos lecteurs savent qu'on a donné le nom de *Loyalistes* aux colons américains qui, après le traité qui consacrait l'indépendance des États-Unis, émigrèrent au Canada pour demeurer fidèles et loyaux à la couronne britannique. Un grand nombre d'entre eux s'établirent au Nouveau-Brunswick.

démonstration à la fois élégante et réservée ; mais l'enthousiasme ne tarda pas à déborder et à briser les cadres.

La princesse ne put s'empêcher de rire aux éclats en écoutant l'histoire d'un certain goéland, que lui raconta l'Hon. Laurence McLean, lieutenant-gouverneur de la province.

Ce goéland, nommé Sébastien par les nombreux spectateurs qui avaient remarqué ses allées et venues, avait l'habitude d'aller se percher tous les matins sur le mât portant l'Union Jack, devant la maison de l'Hon. Marguerite Shaughnessy.

Le goéland restait ainsi sur le haut du mât jusqu'au moment où les gens de la maison lui portaient à manger sur la pelouse. Mais un jour, la maison eut la visite du gouverneur général du Canada, le vicomte Alexander. Par déférence, le drapeau personnel du vicomte fut hissé au mât. Ce que voyant, Sébastien s'abstint de visiter l'endroit tant que l'Union Jack n'eut pas repris sa place.

— Ce qui prouve, conclut le lieutenant gouverneur, qu'au Nouveau-Brunswick, même les goélands sont loyalistes.

Et ainsi se poursuivit la visite, en Nouvelle-Ecosse, à l'Ile du Prince-Edouard et à Terre-Neuve.

Venus par avion, les visiteurs royaux devaient s'en retourner par bateau.

A cet effet, une suite royale leur avait été réservée sur l'*Empress of Scotland*. Parti de Québec, le navire fit un crochet pour atteindre Conception Bay où eut lieu l'embarquement.

Du pont du navire, la princesse eut l'occasion d'adresser, par la radio, un message d'adieu et de remerciement dans les deux langues.

Ainsi se terminait un voyage qui avait permis aux Canadiens de mieux connaître celle qui est aujourd'hui la reine du Canada.

CHAPITRE QUATRIÈME

LE COURONNEMENT

I

Rites anciens dans un cadre antique

« Le couronnement, écrit l'archevêque Lang, est, par son essence, un acte religieux ; chacun de ses rites est le signe extérieur et visible d'une grâce intérieure ; on peut même dire que c'est un véritable sacrement et que le roi consacré devient le ministre de Dieu pour le gouvernement des peuples ».

Et quand il s'agit du couronnement d'un roi d'Angleterre, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la beauté ou de l'ancienneté des rites. Depuis douze siècles, à Londres, chaque fois qu'un roi est consacré, se refont les mêmes gestes, se répètent les mêmes paroles, se déroulent les mêmes cérémonies. La couronne que l'évêque consécrateur pose sur le front du souverain n'est autre que la couronne d'or envoyée par le pape saint Léon à Alfred le Grand, en 853 ; l'église où se déroule toute cette émouvante cérémonie est celle même où furent sacrés les rois saxons avant l'an mille.

Il est vrai, qu'en 1533, Henri VIII déshonora l'Angleterre par ses passions et la plongea dans le schisme ; mais depuis est revenu le calme qui a remis les choses en place et si l'Eglise anglicane refuse encore de reconnaître, comme chef, le successeur de saint Pierre, elle n'en demeure pas moins très proche du catholicisme.

Quiconque a visité une église anglicane a pu remarquer

combien ces temples se rapprochent de nos églises. Quiconque a assisté aux offices de Pâques ou de Noël à Westminster sait combien le rituel anglican est proche du rituel romain.

Un moment même, on put croire que l'union des deux Eglises allait s'accomplir. Au terme de la guerre de 1914-1918, de solennelles assises furent tenues à Malines, en présence du cardinal Mercier. Si l'accord ne s'est pas réalisé alors, il le sera peut-être demain, et en attendant, les travaux de la conférence ont mis en lumière la communauté d'une même spiritualité.

Et c'est pourquoi rien n'a été changé dans le cérémonial du couronnement ; il continue à plonger dans les sources les plus anciennes du Christianisme. Non seulement les rites n'ont pas changé, mais le cadre est demeuré le même, cette antique et magnifique abbaye de Westminster qui est, pour les Anglais, ce qu'est à la France, Notre-Dame de Paris.

Je l'ai vue décorée pour le sacre de Georges VI et aucun mot ne peut rendre la splendeur qui se dégage de ce temple millénaire, agrandi, embelli et enrichi au cours des générations, cœur de la vie monarchique et religieuse, foyer spirituel de l'empire aussi bien que nécropole auguste où dorment tant de rois et de grands hommes.

Sous la nef, en terre sainte, repose le soldat inconnu dont l'épithaphe, inscrite sur le sol, se termine ainsi : *Ils l'ont enterré parmi les rois, parce qu'il a bien agi envers Dieu et envers son pays.*

L'ensemble de l'édifice fut construit en 1216, pour abriter les reliques de saint Edouard le Confesseur,¹ mais il reprenait et agrandissait une église primitive édifiée en 610 par le roi saxon Sébert, récemment converti au christianisme. Si l'on en

1. Saint Edouard le Confesseur est proprement Edouard III, appartenant à la dynastie saxonne ; monté sur le trône en 1042, il régna 24 ans, laissant un tel renom de sainteté qu'il fut canonisé presque aussitôt après sa mort. Sa fête est fixée au 16 octobre. Il avait fait vœu de chasteté et n'eut pas d'enfants, ce qui permit à son petit neveu, Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, d'aspirer au trône d'Angleterre et de lui succéder.

croit la légende, saint Pierre lui-même aurait présidé à la consécration de ce premier temple chrétien, ayant apparu au moment même où l'on s'apprêtait à commencer la cérémonie.

Cette église fut d'abord confiée aux moines bénédictins qui l'agrandirent et la transformèrent en abbaye. C'est alors qu'elle prit le nom de West Minster¹ parce qu'elle occupait la partie ouest de Londres. Aujourd'hui, Westminster est au centre même de la capitale anglaise, mais le nom primitif lui est resté.

Saint Edouard fut couronné dans cette abbaye primitive, assis sur la même chaire en bois de chêne qu'occupera Elisabeth II au moment où, elle aussi, recevra la couronne.

C'est dans cette abbaye également que fut couronné Guillaume, duc de Normandie. Le jour de Noël 1066, l'archevêque d'York posait sur sa tête la couronne d'Edouard le Confesseur. Ainsi le Conquérant se présentait-il, non comme un usurpateur, mais comme le successeur du dernier roi légitime.²

II

Reliques du passé

Westminster conserve maintes reliques du passé : l'autel millénaire du couronnement, le sceptre de saint Edouard, la cuillère d'or servant à recevoir l'huile sainte pour l'onction, les éperons d'or, symboles de la chevalerie, la masse d'or et de pierres précieuses, emblème de l'autorité royale.

1. Monastère se disait alors Moutier d'où les Anglais ont fait *minster*. West Minster est donc le moutier ou monastère de l'ouest.

2. Pourtant, à partir de Guillaume le Conquérant, l'Angleterre recommence la liste de ses rois. Ainsi Edouard VIII était-il en réalité Edouard XI parce qu'il faudrait tenir compte des trois Edouard de la dynastie saxonne qui régnèrent avant Guillaume le Conquérant.

Nous avons parlé ci-dessus de la couronne de saint Edouard le Confesseur ; celle qui existe de nos jours n'est plus qu'une réplique reproduite de mémoire ; l'originale fut détruite par les partisans de Cromwell qui la brisèrent à coups de hache afin d'en récupérer l'or et les pierres précieuses. La révolution étant terminée et Charles II étant monté sur le trône, on en fit exécuter une copie aussi fidèle que possible et on y incrusta toutes les pierres précieuses qui purent être retrouvées, entre autres, le merveilleux saphir qui avait orné le front de saint Edouard au jour de son sacre.

Par la même occasion, Charles II fit aussi refaire la couronne de sainte Edith¹ qui sert au couronnement de la reine, quand il y en a une.

Par reine, ici, il faut entendre l'épouse du roi et non, comme c'est le cas pour Elisabeth II, celle qui est reine par elle-même, c'est-à-dire par droit de succession.

Cependant, la reine Victoria ne put ceindre la couronne dite de saint Edouard, trop large pour sa tête ; on ne fit que la poser un instant et on la remplaça aussitôt par une autre faite à sa mesure ; c'est cette deuxième couronne, dite *couronne impériale*, qu'elle porta tout au long de la cérémonie et sur le parcours du cortège qui la ramenait au palais de Buckingham.

Cette coutume s'est maintenue ; c'est ainsi qu'Elisabeth portera quelques instants l'antique couronne de saint Edouard pour recevoir ensuite la couronne impériale adaptée à la mesure de sa tête.

La couronne impériale est beaucoup plus légère parce que d'argent,¹ moins précieuse par le fait même ; mais on y voit briller d'un éclat incomparable un énorme diamant : l'Etoile

1. Sainte Edith, fille du roi saxon Edouard I^{er}, régna de 970 à 984. Sa fête est le 16 septembre.

1. La couronne d'or de saint Edouard pèse cinq livres.

d'Afrique, ainsi que le rubis du Prince Noir² et un saphir que la légende assure être vieux de mille ans. Elle porte en outre 2,783 diamants, 277 perles, 17 saphirs, 11 émeraudes et 15 rubis.

Au moment où Elisabeth recevra l'onction sainte, elle sera assise dans l'antique chaise de saint Edouard.

Ce trône, de grandes dimensions, est en chêne sculpté ; une planche épaisse également de chêne forme le siège. Sous cette planche, la soutenant, se trouve la grosse pierre brute du *Lia Fail* (Pierre des destinées) dite *Pierre de Scone*.

Une poétique légende veut que Jacob, fuyant la colère de son frère Esaü, ait reposé sa tête sur cette pierre. Impressionné par le songe mystérieux qu'il avait eu, durant son sommeil, il voulut consacrer, en autel au Seigneur, la pierre qui lui avait servi d'oreiller. Prenant donc un peu d'huile, il la versa sur la pierre et donna au lieu le nom de Béthel (Maison de Dieu).

A son retour, dans le pays de Chanaan, il aurait emporté la pierre avec lui et, pour ne pas s'en séparer, il l'aurait emportée également en Egypte, lorsqu'il alla terminer ses jours auprès de son fils Joseph, devenu premier ministre du Pharaon.

D'Egypte, elle aurait passé en Espagne et, de là, aurait été transportée en Irlande, au pied de la célèbre colline de *Tara* où les anciens rois d'Irlande tenaient leurs *plaids* (assemblées).

Elle arriva enfin, on ne sait par quelles circonstances, à *Scone*, en Ecosse, fut placée dans la cathédrale et c'est sur ce siège rustique que s'asseyaient les rois d'Ecosse au moment de leur sacre.

En 1298, Edouard I^{er}, après sa victoire sur Wallace, le héros national écossais, s'en empara et l'emporta comme un trophée. La pierre de Scone fut placée triomphalement dans la cathédrale de Westminster et incorporée à l'antique chaise de

2. Le Prince Noir, ainsi nommé à cause de la couleur de son armure, était le fils d'Edouard III, de la dynastie normande ; ce fut un vaillant guerrier, mais il n'eut pas la gloire de régner, étant mort avant son père.

saint Edouard qui devint dès lors la chaire du couronnement des rois anglais.

Au nombre des objets précieux servant à la cérémonie du sacre, il faudrait encore citer les quatre épées qui seront successivement présentées à la reine et qu'elle touchera de la main : épée de la miséricorde, à la pointe brisée, épée de la justice spirituelle, à la pointe émoussée, épée de la justice temporelle, aiguë et tranchante, enfin, épée d'Etat au pommeau enrichi de pierreries.

Cinq sceptres sont conservés dans le trésor royal, dont le plus beau, orné d'une croix, sera présenté à la reine qui le tiendra au cours du défilé ; il fut exécuté pour Charles II ; ses diamants, ses émeraudes, ses améthystes comptent parmi les plus riches bijoux. Avec la couronne, le sceptre est l'attribut essentiel de la royauté ; il rappelle le bâton qui servait au pasteur à conduire son troupeau ; le roi n'est-il pas le conducteur de son peuple ?

Enfin l'orbe royale, symbole de la souveraineté, est un globe d'or surmonté d'une grosse améthyste qui soutient la croix elle-même.¹

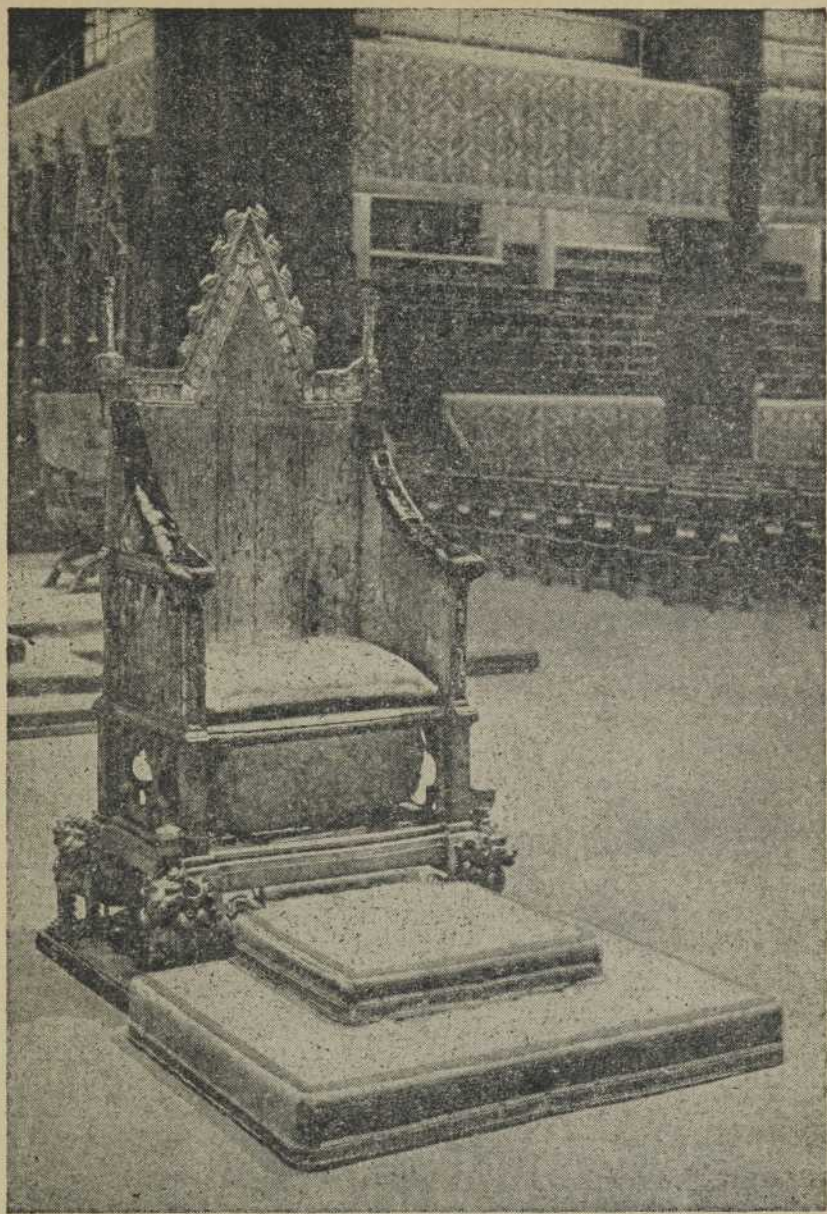
Comme on le voit, c'est tout le passé, toute l'histoire de l'Angleterre qui défile au cours de cette cérémonie. Les objets, les gestes, les paroles, tout rappelle les choses d'autrefois, tous les temps se trouvent représentés en un saisissant raccourci.

III

Une cérémonie catholique, préparatoire au couronnement

Les catholiques anglais ont voulu offrir, en hommage à leur

1. Tous ces bijoux, ainsi que la *Magna Charta* furent expédiés au Canada, en grand secret, au cours de la dernière guerre et placés dans une voûte de ciment renforcée d'armure d'acier au sous-sol de l'édifice de la Sun Life, à Montréal.



*L'antique chaire de saint Edouard, sur laquelle
tous les souverains anglais ont été couronnés.*

reine, une cérémonie religieuse qui serait comme le prélude de la cérémonie officielle du lendemain.

Une grand'messe solennelle a donc été célébrée, la veille au soir, dans la cathédrale catholique de Westminster, par le cardinal Griffin, primat de l'Eglise catholique d'Angleterre, en présence du délégué papal, Mgr Centro, ainsi que de hautes personnalités religieuses et civiles.

La reine a été particulièrement touchée de cette attention qu'elle a regardée comme une réponse à son appel lancé à la radio quelques jours auparavant.

Le 2 juin sera pour moi, avait-elle dit, un jour solennel, car ce sera le jour où, face à l'autel, je prendrai l'engagement et ferai le serment de me consacrer à votre service tous les jours de ma vie, jusqu'à ma mort. Je vous prie donc tous, quelle que soit la foi religieuse à laquelle vous appartenez, de prier pour moi, afin que Dieu me donne la force de porter avec honneur, la couronne qui me sera imposée.

Afin d'être en quelque sorte présente à cette cérémonie religieuse, elle avait voulu se faire représenter officiellement par le duc de Norfolk, pair catholique du royaume et ordonnateur général des fêtes du couronnement.

On notait aussi, parmi les invités d'honneur, l'Honorable Saint-Laurent, premier ministre du Canada, ainsi que d'autres ministres des nations du Commonwealth, les ambassadeurs de France, d'Italie, de Belgique, d'Autriche et d'Irlande ainsi que tous les membres catholiques des deux Chambres du Parlement.

Deux minutes avant l'arrivée du délégué papal, le duc de Norfolk, entouré de ses pages, remonta lentement l'allée centrale, tandis que toute l'assistance se tenait debout, par respect pour le représentant de la reine. Arrivé au chœur, il vint prendre sa place au fauteuil décoré des armes royales.

Quant au cardinal officiant, il était précédé de dix-huit chevaliers de Malte en longue robe noire et collet blanc bordé de rouge, avec, sur la poitrine, la célèbre croix à huit pointes.

C'était la première fois, depuis Henri VIII, que cet ordre apparaissait en public, dans une cérémonie officielle.

A la même heure, dans toutes les églises catholiques du royaume, une cérémonie semblable se déroulait, tandis qu'à Rome, sur le désir exprès du Saint-Père, une messe solennelle était chantée en présence de l'ambassadeur de Grande-Bretagne représentant la reine.

IV

Le cadeau de la France

Les gouvernements étrangers ont non seulement envoyé des représentants aux cérémonies du sacre, plusieurs ont tenu à offrir un cadeau comme don de joyeux avènement.

Celui de la France était une médaille d'or spécialement frappée pour la circonstance, à l'hôtel des monnaies. La médaille est à l'effigie de la reine, tandis que le revers représente le château de Windsor, surmonté d'une couronne avec la date : 2 juin 1953.

On sait que Windsor est le titre patronymique de la maison régnante en Angleterre.

Depuis la reine Victoria, le titre familial était Saxe-Cobourg-Gotha, titre du prince Albert, mari de la reine. Mais au cours de la guerre de 1914, le roi Georges V pensa que ce titre allemand ne pouvait plus convenir à la maison d'Angleterre et lui substitua par décret le titre de Windsor.¹ Le gouvernement français avait donc été bien inspiré en représentant, au revers de la médaille offerte, le château patronymique de la reine.

Une réplique en argent de la même médaille a été scellée, en souvenir du couronnement, dans la pierre angulaire de la nouvelle église française de Londres, Notre-Dame de France.

1. C'est à cause de cela que lors de son abdication, Edouard VIII reçut le titre de duc de Windsor.

Cette église existait déjà mais avait été entièrement détruite au cours des bombardements ; le gouvernement français avait pris la reconstruction à sa charge.

A remarquer que la pierre angulaire a été tirée de l'un des murs de l'antique cathédrale de Chartres, dont les premières assises remontent au temps des Gaulois.

V

La veille du grand jour

C'est le 2 juin 1953 qu'Elisabeth reçut l'onction royale. Depuis un an, la ville de Londres se préparait à ce grand jour.

Dès la veille, la foule commença à s'amasser le long des rues où devait passer le cortège. Le moindre balcon, la plus petite fenêtre se louait jusqu'à \$200.00. Sur les tribunes, là où il avait été possible d'en élever, pas une place ne restait disponible depuis plusieurs semaines.

Un demi million de *squatters* ont résolu de passer la nuit sur place afin de garder le petit bout de trottoir qu'ils ont conquis. Ils portent sous le bras de minces matelas ou quelque siège rudimentaire ; en quelques endroits, des familles entières se sont installées de petits réchauds pour pouvoir se faire du thé tout en mangeant leurs sandwiches.

Certains carrefours ont des tribunes réservées à quelque organisation, telle celle de Bulrode où doivent se masser 30,000 écoliers tirés au sort dans toutes les écoles d'Angleterre, d'Ecosse et de l'Irlande du Nord.

Bientôt il devient impossible de circuler dans les rues du parcours, sauf naturellement sur la piste où passeront les voitures et que délimitent de légères clôtures de fer.

Tous les moyens de transport ont été mobilisés pour la circonstance ; 650 trains amèneront, vague sur vague, des provinces

environnantes, un million et demi de curieux ; de nombreux navires accostent aux ports, les avions se succèdent, déchargeant leurs grappes humaines. On estime que quatre millions de curieux assisteront au défilé bien que l'on ait annoncé que la cérémonie étant télévisée, elle pourra être vue et entendue jusque dans les plus humbles foyers. Concurrément, des films seront pris et envoyés par les moyens les plus rapides ; au Canada, les arrangements ont été conclus pour passer ce film, dans les salles, le lendemain même du couronnement.

Toutes les nationalités, toutes les races sont représentées dans la foule qui déjà encombre les rues. Des détachements militaires sont venus de tous les pays du Commonwealth. Déjà dans Hyde Park, des Soudanais, aussi noirs que l'ébène, procèdent à une dernière répétition ; des Pakistanais, le visage barré d'énormes moustaches, montent solennellement la garde devant le palais de Buckingham où repose la reine.

Elisabeth s'est couchée tôt, car la journée de demain sera épuisante.

V

C'est le grand jour

La nuit s'achève. Le murmure immense de la foule n'a pas cessé. Les réverbères s'éteignent. Le jour paraît.

La reine s'est levée tôt. Son premier geste a été de s'agenouiller pour une courte prière.

Tandis qu'elle est encore en robe de chambre, elle prend un rapide déjeuner. Sur le plateau, à côté du thé et des rôties, un petit bouquet a été glissé auquel est épinglée une note :

Avec nos vœux pour aujourd'hui et pour toujours.

Ce sont ses deux caméristes qui ont eu cette idée affectueuse.

La reine en est touchée et les embrasse.

Aussitôt que le lever de la reine est annoncé, le cornemusier royal vient jouer une pièce de circonstance sous la fenêtre, ainsi que le veut une tradition remontant à Jacques I^{er}, le premier roi écossais de l'Angleterre.

La reine écoute, un sourire aux lèvres ; en ce moment passe, devant ses yeux, toute sa jeunesse heureuse ; celle qui ne reviendra plus.

Mais voici les habilleuses et les coiffeuses. La reine a cessé de s'appartenir ; elle n'aura pas même le loisir, ce matin, d'embrasser ses enfants.

Au dehors, une véritable mer de drapeaux, de bannières et d'oriflammes s'agitent sous la brise. Le temps est frais. Le vent porte le murmure grandissant des foules. Vingt mille policiers assurent le service d'ordre tout le long du parcours.

Ce parcours a été longuement étudié ; il se divise naturellement en deux parties ; d'abord celui qui va du palais de Buckingham à l'abbaye ; c'est la *voie du sacre* ; le second ramènera la souveraine couronnée de l'abbaye au palais : c'est la *voie triomphale*, de beaucoup la plus longue.

A sept heures et demie, les soldats, marins et aviateurs chargés de former la haie, commencent à prendre position. Vingt musiques militaires ont été réparties aux endroits stratégiques pour distraire la foule de sa longue attente ; elles se tairont pourtant au passage du carosse royal pour ne pas couvrir les applaudissements et les ovations de la foule.

Devant le palais de Buckingham, sur le rond-point que domine le monument de la reine Victoria, des tribunes d'honneur, décorées aux armes des pays du Commonwealth, reçoivent les invités de second rang qui n'auraient pu trouver place à l'abbaye. Des kiosques ont été également dressés pour la radio et la télévision.

Depuis sept heures, des voitures affluent vers le palais ; toutes sont ornées du fanion diplomatique ou parlementaire : ambas-

sadeurs, ministres, envoyés spéciaux des gouvernements étrangers, hauts dignitaires de l'Eglise. Chaque voiture est reconnue par un groupe de majordomes, la grille s'ouvre et se referme. Les dernières se hâtent ; il y a de la fièvre dans l'air ; le canon a commencé à tonner.

VI

Le défilé

A huit heures et demie, la grande grille du palais de Buckingham s'ouvre, laissant apercevoir un morceau de la cour d'honneur.

Une procession de limousines s'est formée ; elle en sort lentement et contourne le rond-point.

Ces premières voitures conduisent à l'abbaye les membres de la famille royale qui ne sont pas princes du sang.

Un quart d'heure s'écoule et un second groupe de voitures apparaît : ce sont des princes encore, non de la famille royale d'Angleterre mais des pays du Commonwealth. Voici d'abord la reine de Tonga, venue de son île lointaine du Pacifique, puis le sultan de Zanzibar, celui des Etats Malais et celui des Territoires britanniques de la Sonde, plusieurs autres souverains africains, faces bronzées, soies brillantes et turbans multicolores.

Un quart d'heure encore et voici le groupe de premiers ministres ; en tête, Winston Churchill que l'on prendrait pour un sultan sous son habit de gala moyenageux ; puis l'Honorable Saint-Laurent, premier ministre du Canada, en simple habit de gala, qui va si bien avec sa forte personnalité. Chaque voiture a son escorte formée de soldats venus des pays que le ministre représente.

Encore un quart d'heure d'attente et quatre landaux emmènent la reine mère, la princesse Margaret ainsi que les autres princes et princesses du sang dont la princesse Louise, qui a 80

ans et a déjà vu trois couronnements : son frère Edouard VII, son neveu Georges V et son petit-neveu Georges VI.¹

Il est maintenant dix heures et vingt-six minutes. Dans toute la Grande-Bretagne et dans tous les pays du Commonwealth, le premier d'une salve de vingt-huit coups de canon vient de retentir.

A la minute même, une immense acclamation s'élève de la foule, couvrant le bruit des fanfares et des trompettes. Précédé de *yeomen*² de la garde en costume tudor, traîné par huit chevaux richement harnachés et conduits à la main par des valets d'écurie au costume rutilant, le carrosse royal vient de franchir la grille.

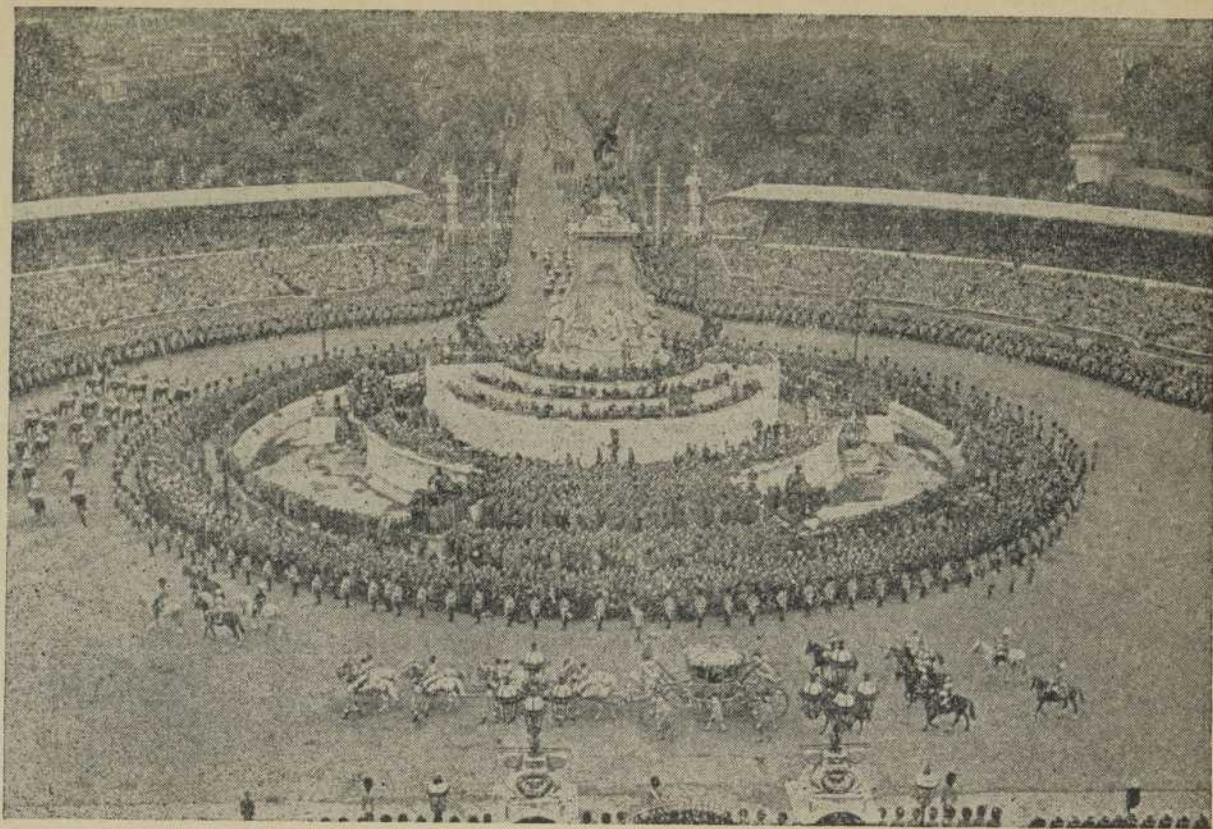
L'imposant carrosse n'a pas de cocher, mais chacun des huit chevaux est monté par un palefrenier, tandis que huit autres tiennent la bride ; des gardes marchent en face de chaque roue et un cinquième suit à quelques pas en arrière tandis que deux pages sont debout sur le strapontin arrière ; en tout vingt-trois personnes veillent sur la bonne marche du carrosse dont le rythme de vitesse a été soigneusement réglé.

Le carrosse lui-même est une merveille. Construit, il y a près de deux siècles, pour le couronnement de Georges III, c'est un chef-d'œuvre d'architecture d'un luxe inouï, véritable carrosse d'un conte des Mille et une nuits. Les portières sont très larges afin que ceux qui l'occupent puissent être aisément vus de la foule.

Aussitôt que la voiture commence à tourner le rond-point où se trouvent les estrades d'honneur, la fanfare des *Grenadiers* attaque le *God Save the Queen*, mais ses accents sont immédiatement couverts par les vivats et les acclamations. La reine, émue de cet accueil, se penche à la portière et fait ralentir afin que tous

1. On sait qu'Edouard VIII, aujourd'hui duc de Windsor, a abdiqué avant d'être couronné.

2. Les *Yeomen*, au nombre de cent, forment la garde à pied du roi ou de la reine ; en France, au temps de la royauté, on disait les *cent gardes*.



Le carosse royal vient de quitter le palais de Buckingham et contourne le monument Victoria où des tribunes d'honneur ont été érigées.

puissent la voir ; elle songe que beaucoup de ceux qui sont là sont venus de très loin pour ce seul instant.

A côté d'Elisabeth se tient le duc d'Edimbourg, droit, souriant, mais un peu nerveux.

Ainsi donc, le parcours triomphal commence ; à chaque tour de roue, il va soulever une nouvelle tempête d'acclamations, jusqu'au moment où il viendra se ranger en face de l'abbaye.

VII

L'arrivée à l'abbaye de Westminster

Le carrosse royal en est encore loin cependant, lorsque les premières voitures atteignent l'antique abbaye. La foule, qui les reconnaît, ne leur ménage pas ses acclamations ; d'un pas hâtif, cependant, ils disparaissent à l'intérieur et vont prendre leur place.

Voici le carrosse de la reine-mère ; elle descend lentement, accompagnée de la princesse Margaret. Peut-être songe-t-elle au jour où, il y a seize ans, elle accompagnait son mari, le roi Georges VI, pour recevoir elle-même la couronne de sainte Edith. Aujourd'hui, elle sera simple spectatrice ; mais c'est sa fille, sa chère *Lilibeth*, qui sera couronnée.

Une demi-heure s'écoule au cours de laquelle les voitures ne cessent d'arriver, chacune amenant des personnages que la foule nomme et reconnaît ; quelques-uns sont vivement applaudis, d'autres moins.

Soudain une vague d'acclamations arrive du lointain et s'enfle rapidement ; c'est le carrosse royal qui approche. Il est exactement onze heures lorsqu'il s'arrête en face de l'abbaye.

Ici, des dizaines de milliers de privilégiés sont sagement assis sur les gradins d'une immense tribune à huit étages, décorée d'écussons aux armes de tous les pays du Commonwealth.

Le carrosse passe lentement, la garde s'écarte, un page ouvre la portière, le duc d'Edimbourg en descend le premier et tend la main à la reine. Celle-ci apparaît frêle et gracieuse ; à sa vue, les applaudissements crépitent et s'enflent comme une vaste marée sonore ; c'est du délire.

Emue, la reine se retourne et salue en souriant.

Sur le tapis bleu qui mène à une entrée latérale de l'abbaye se tient le duc de Norfolk, premier pair du royaume et grand organisateur des fêtes du couronnement ;¹ il fait un geste de la main et tout aussitôt les acclamations s'apaisent. Alors retentit le *God save the Queen* joué par une fanfare tandis que la reine franchit la porte qui mène à un petit salon où elle pourra se reposer quelques instants et revêtir les atours royaux pour faire son entrée solennelle à l'abbaye.

Aussitôt et pour indiquer sa présence, l'étendard royal est dressé au pylone qui surmonte le vestibule ; au même instant, il est amené au grand mâât du palais de Buckingham.

A onze heures et quart, le drapeau du pylone est amené à son tour, mais il flotte maintenant au sommet de l'abbaye.

Une sonnerie de trompettes retentit sous les voûtes millénaires. L'émouvante cérémonie va commencer ; tout d'abord le salut traditionnel :

— *Vivat ! Vivat ! Elisabeth Regina secunda ! Vivat ! Vivat !*

Ce sont les quatre cents voix du Chœur de Westminster, massé dans les tribunes pour la circonstance, qui acclament leur souveraine d'un chant triomphal, comme l'ont été les trente-neuf souverains qui l'ont précédée sur le trône de Guillaume le Conquérant.

Le temps, maussade jusqu'ici, s'éclaire soudain, baignant d'une lumière dorée la fameuse abbaye où sont assemblés sept mille cinq cents invités parmi ce que la noblesse, la politique et la diplomatie comptent de meilleur.

1. Cette charge est héréditaire dans la famille des ducs de Norfolk.

L'abbaye a été complètement transformée au cours de six mois de travaux incessants. Des tribunes temporaires, tendues de damas bleu, ornées de la couronne royale et de rameaux de chêne en fil d'or, s'élèvent jusqu'aux deux tiers des ogives ; en arrière s'étagent encore d'autres rangées de sièges.

Derrière des panneaux vitrés, dissimulés par des rideaux de brocart, se tiennent les annonceurs de la radio, chargés de diffuser au monde les détails de la cérémonie ; on discerne aussi le gros œil des caméras de télévision ; ainsi peut-on dire que le monde entier est, en ce moment, penché sur l'Angleterre. Dans la plus humble des chaumières de Grande-Bretagne, les plus pauvres parmi les sujets de la reine pourront la voir, l'entendre et suivre ses moindres gestes.

Mais à part ces dispositifs ultra-modernes, le passé est ici le maître ; tous ceux qui jouent un rôle, si mince soit-il, dans la cérémonie, portent des costumes dont le dessin et les moindres détails remontent à plusieurs siècles.

Voici les nobles dans leur antique robe de velours cramoisi où les rangs d'hermine indiquent le degré qu'ils occupent dans la pairie.

En avant, trois fauteuils sont réservés aux princes du sang : le duc de Gloucester, oncle de la reine et le duc de Kent, son cousin germain ; au milieu, le fauteuil vide est réservé au duc d'Edimbourg, encore occupé aux côtés de sa royale épouse.

Lorsqu'il s'agit d'un roi, son épouse est couronnée avec lui ; l'archevêque consécrateur pose sur sa tête la couronne de sainte Edith, mais lorsqu'il s'agit d'une femme, son mari ne reçoit aucune distinction ; il est simplement le premier des assistants.

Le duc de Windsor, autre oncle de la reine, devrait, lui aussi, occuper un fauteuil à côté de son frère, le duc de Gloucester, mais il faut se rappeler que, sous le nom d'Edouard VIII, il a régné quelques semaines, et c'est une règle établie qu'aucun roi ou reine ne doit se trouver en face de celui ou de celle qui est couronnée.

Dans le transept sont groupées les paires ; toutes ont à leurs pieds un coussin de velours, sur lequel est déposée la couronne qu'elles poseront sur leur tête, au moment où la reine sera couronnée.

En arrière, mais très près, car ils sont témoins, sont rangés les premiers ministres des pays du Commonwealth ; à leur suite, les représentants officiels des Etats étrangers.

Les femmes, membres de la famille royale, occupent une tribune spéciale, dite tribune royale, à droite de l'autel. La reine-mère est là, souriante comme une mère qui assiste au triomphe de son enfant ; la princesse Margaret sourit aussi, n'est-ce pas sa sœur bien-aimée qui va recevoir la couronne ? Près d'elle la comtesse de Gloucester, au visage fin et racé, la duchesse de Kent, belle et sereine comme une antique statue de la Grèce, son pays natal, la princesse royale, sœur de Georges V, fière et droite, malgré ses quatre-vingt-deux ans, d'autres encore.

Tous les regards sont maintenant tournés vers le tapis bleu où s'avance le cortège. Après les hauts dignitaires ecclésiastiques, après les *poursuivants*, jadis chargés d'écarter les importuns, voici les représentants des ordres de chevalerie qui, de tout temps, ont eu le privilège d'entourer le roi : chevaliers de l'ordre de Victoria au grand manteau blanc, chevaliers de l'ordre du Bain, en manteau cerise, chevaliers de l'ordre écossais du Char-don, en velours sombre ; avant de chausser leurs bottes, ce matin, ils les ont saupoudrées d'un peu de poussière importée d'Ecosse, selon la coutume qui veut qu'un noble écossais ne doive regarder le roi que les deux pieds plantés sur la terre d'Ecosse ; enfin, les chevaliers de l'ordre de la Jarretière, le plus noble d'Angleterre.

Derrière eux, la double file des étendards du royaume et des pays du Commonwealth.

L'archevêque de Westminster, prélat consécrateur, marche lentement, précédé de la double croix primatiale.

Viennent ensuite les insignes de la royauté et les objets du sacre portés par les chapelains de l'abbaye.

Enfin la reine elle-même, toute menue sous la lourde chape aux parements d'écarlate et d'hermine, constellée d'or et de pierreries. Sa tête est ceinte d'un diadème éblouissant ; six demoiselles d'honneur soutiennent sa lourde traîne.

VIII

Les rites sacrés

Trois sièges différents attendent la souveraine : par le côté, un *trône fauteuil* avec un prie-dieu ; elle y viendra prier ou se reposer quelques instants au cours de la cérémonie ; au milieu, face à l'autel, la chaire d'*Edouard le Confesseur* ayant pour siège la pierre de Scone ; c'est assise dans cette chaire que la souveraine sera ointe et couronnée ; enfin, au transept, le *trône impérial* dont elle prendra possession après son couronnement ; c'est de ce trône, placé lui-même sur une estrade de cinq marches, qu'elle recevra l'hommage de ses pairs.

Pour le moment, la reine se dirige vers le trône fauteuil, mais au lieu de s'y asseoir, elle se tient debout, un peu en avant, les mains pendantes, face à l'assistance.

Un silence impressionnant règne dans toute l'abbaye ; il semble que chacun retienne son souffle dans l'attente de ce qui va se passer.

Et voici que l'archevêque s'avance au-devant de l'assemblée ; sa voix claire et forte retentit sous les voûtes.

— *Je vous présente ici Elisabeth II, votre reine incontestable à qui vous êtes venus, en ce jour, rendre hommage. Etes-vous disposés à la reconnaître ?*

Un cri formidable retentit :

— *Dieu sauve la reine Elisabeth II.*



Le moment solennel du couronnement. La reine est assise dans la chaire de saint Edouard ; à droite le fauteuil et le prie-Dieu, en arrière le trône impérial.

L'archevêque a parlé tourné vers le nord. Mais voici que le grand chevalier de l'ordre de la Jarretière prend sa place et, tourné vers le sud, pose la même interrogation. Le même cri enthousiaste lui répond.

C'est maintenant au tour du grand chancelier de l'ordre du Bain ; tourné vers l'est, il interroge lui aussi l'assemblée. Et toujours le même cri retentit.

Enfin voici le roi d'armes ; tourné vers l'ouest, pour la quatrième fois il lance le même appel. Alors c'est une clameur qui remplit la voûte, roule comme un tonnerre et se répercute en échos.

Cette cérémonie, aujourd'hui inutile, puisque la souveraine règne déjà depuis onze mois, rappelle l'antique coutume des rois saxons qui se présentaient au front de leur armée pour se faire reconnaître et recevoir leur serment collectif d'allégeance. Ainsi au temps des Francs, le jeune prince était élevé sur le parvis et promené autour du camp tandis que les guerriers l'acclamaient.

La reine étant acceptée par son peuple, c'est à elle maintenant de jurer qu'elle gouvernera selon les coutumes établies.

C'est tout un dialogue qui va s'engager, l'archevêque présente les demandes et chaque fois, la reine répond :

— *Je le promets.*

C'est d'ailleurs le seul moment de la cérémonie où l'on entendra sa voix. Un frémissement parcourt l'assistance, lorsque ayant répondu à toutes les demandes de l'archevêque, elle résume et confirme son serment, la main étendue sur la bible posée sur l'autel.

— *Les choses que je viens de promettre, je les accomplirai et je les observerai. Ainsi que Dieu me soit en aide.*

Toutes ces demandes ont été consignées sur parchemin ; toujours à l'autel, la reine le signe et baise le livre sur lequel elle vient de prononcer son serment.

Il y avait jadis, dans ce questionnaire, un article injurieux

pour la religion catholique ; Edouard VII refusa d'y répondre et, après lui, Georges V fit savoir qu'il ne signerait le parchemin que si la clause était supprimée, ce qui fut fait.

Le moment de l'onction est maintenant venu.

La reine, qui s'est agenouillée pour quelques instants de prière, se relève et détache elle-même le diadème qui enserre ses cheveux tandis que la duchesse de Devonshire, maîtresse des atours, lui ôte la lourde chape qu'elle a portée jusqu'ici.

Toute menue, dans sa simple robe blanche et or, elle est conduite à la chaire de saint Edouard et s'assoit sur la pierre légendaire. Un drap d'or, brodé d'aigles d'argent, est développé au-dessus d'elle par quatre chevaliers de la Jarretière et tandis que le chœur fait retentir un cantique tiré des livres saints, l'archevêque consécrateur, suivi du doyen de Westminster, s'approche.

Le chœur se tait. Un silence impressionnant envahit la vieille cathédrale. Pour cet instant solennel qui va faire d'elle l'élue de Dieu, Elisabeth a demandé que rien ne vienne troubler le recueillement, radio et télévision cesseront pour un instant, seul le ciel et les assistants seront témoins de ce qui va se passer.

Dans sa main droite, l'archevêque tient une cuillère d'or, le doyen y verse le baume consacré ; de son pouce, le prélat oint la paume des deux mains de la reine, en prononçant les paroles rituelles :

— *Que tes mains soient ointes, dit-il, comme furent ointes les mains des rois et des prophètes.*

Aussitôt les mains encore humides de la reine sont enveloppées d'un linge blanc afin que rien ne vienne les souiller.

L'archevêque répète maintenant la même onction sur la poitrine et sur le front de la reine qui est aussitôt recouverte d'un voile léger en forme de bonnet.

Alors le prélat complète sa bénédiction et l'étend à toute la personne de la reine :

— *Comme Salomon fut consacré roi par le prêtre Zadock et*

le prophète Nathan, ainsi sois-tu ointe, bénie et consacrée reine des peuples que le Seigneur t'a donnés à gouverner. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

La consécration est terminée ; le célébrant s'éloigne à reculons par respect pour celle que ses mains viennent de sanctifier.

C'est alors que s'accomplit un rite prescrit depuis des siècles : la reine se lève, se tient debout quelques instants et se rassoit pour marquer qu'en ce moment, elle prend réellement possession de son trône ; qu'elle est reine par la *grâce de Dieu* ainsi qu'il sera spécifié dans l'énumération de ses titres et gravé sur les monnaies de ses différents royaumes.

— *Elisabeth II, Dei gratia, regina.*

Pour marquer cette prééminence, ses dames d'atours la revêtent de la robe royale, ample, longue, toute tissée de soie d'or et de pierreries.

C'est ainsi revêtue qu'elle prend possession des insignes royaux. On lui touche les pieds avec les éperons pour marquer la chevalerie ; l'une après l'autre, les trois épées lui sont présentées et elle les touche de la main ainsi que les deux sceptres, l'un pour la justice, l'autre pour la clémence.

Il ne lui reste plus qu'à recevoir la couronne, signe extérieur de son éminente dignité, la couronne symbole de puissance et de pérennité, car étant ronde, elle n'a ni commencement ni fin.

Cette couronne, on vient de la placer sur l'autel avec le sceptre et les globes, surmontée d'une croix.

Auparavant, l'archevêque doit accomplir un dernier rite ; il quitte l'autel, ayant dans ses mains deux lourds bracelets d'or qu'il place aux poignets de la reine ; ainsi est-elle attachée à ses peuples en une sorte de mariage que la mort seule pourra rompre.

Nous voici arrivés au sommet de la cérémonie ; l'archevêque est revenu à l'autel ; il se recueille quelques instants, comme s'il hésitait à accomplir ce dernier acte ; soudain, élevant les deux mains, il saisit la couronne dont toutes les pierres rutilent sous



La reine portant le manteau royal, l'orbe, le sceptre et la couronne.

les projecteurs ; il s'avance lentement et, tremblant d'émotion, il la place sur la tête de celle qui est maintenant sa souveraine.

Au même instant, l'univers entier semble faire irruption dans la vaste abbaye, un formidable cri roule sous les voûtes.

— *Dieu sauve la reine !*

Les trompettes éclatent en une fanfare triomphale et le carillon de la tour s'ébranle, imité aussitôt par tous les clochers de Londres, par ceux de toute l'Angleterre et par ceux de tous les pays du Commonwealth ; la terre entière semble crier, de son immense voix :

— *Nous avons une reine : Elisabeth II.*

D'un même geste, tous les princes, pairs, ducs, comtes et barons, ont placé sur leur tête la couronne qui était demeurée, sur un coussin, à leurs pieds, tout au long de la cérémonie.

IX

L'Hommage

La reine n'a gardé que quelques instants, sur sa tête, la couronne de saint Edouard ; elle en porte maintenant une autre, la couronne impériale, plus légère et adaptée à la mesure de sa tête.

En même temps, elle a quitté la chaire, pour venir prendre place au transept, sur le trône impérial, où elle recevra l'hommage de ses pairs.

Le premier à se présenter est l'archevêque consécrateur car sa fonction lui donne le titre de premier pair religieux d'Angleterre. Il s'incline et tandis que la reine tient ses mains dans les siennes, il prononce, à voix basse, la formule du serment d'allégeance. Il est le seul à jouir de ce privilège, les pairs laïcs le prononceront à haute et intelligible voix.

Voici le duc d'Edimbourg ; époux de la reine, il est quand même son sujet et, à ce titre, son serment importe. Il s'avance, tête nue, place ses mains dans celles d'Elisabeth et, à haute voix, il proclame qu'il sera toujours son féal défenseur et son loyal serviteur. La reine sourit, se penche et le duc l'embrasse sur la joue.

Ainsi en sera-t-il pour tous les membres de la famille royale, les autres pairs, après le serment, se contenteront de toucher légèrement la couronne de leur main droite.

Pendant tout ce temps, le chœur fait entendre des alleluia.

Un roulement de tambour annonce que l'hommage est terminé. Aussitôt toute l'assemblée est debout et, dans un serment collectif, clame d'une seule voix :

— *Dieu sauve la reine.*

Il est deux heures. La cérémonie a été épuisante. La reine est à bout de nerfs ; son visage est pâle, ses traits tirés. Elle se lève, descend du trône et se retire pour quelques instants de repos, dans la chapelle de saint Edouard, en arrière de l'autel, tandis que le chœur chante le *Te Deum*.

L'hymne terminé, elle reparait, vêtue du manteau impérial de velours violet et tout ruisselant de pierreries ; d'une main, elle tient le sceptre et de l'autre, l'orbe surmonté de la croix. Entourée de ses dignitaires et de ses dames d'honneur portant la traîne, elle traverse l'allée centrale de l'abbaye pour se rendre au petit salon où elle étant entrée en arrivant.

Là, elle pourra prendre une légère collation.

X

Le retour au palais de Buckingham

Il est deux heures et demie lorsque les portes de l'abbaye sont réouvertes.

La reine apparaît couronne en tête, reposée, souriante, saluée aussitôt par une formidable acclamation.

Elle remonte dans son carrosse et sous les acclamations mille fois répétées, regagne le palais de Buckingham.

Il est trois heures et quarante-cinq lorsque le carrosse royal franchit la grille qui se referme. Mais nul ne bouge. Tous savent que, dans quelques instants, la reine va reparaitre au balcon.

En effet, n'ayant pris que quelques minutes, pour adresser, par radio, un message à tous les peuples du Commonwealth, la voici, avec sa mère, sa sœur, le duc, ses enfants et tous les membres de la famille. C'est désormais la pose traditionnelle après chaque couronnement, celle qui sera photographiée et répandue à des centaines de mille exemplaires à travers tous les pays du Commonwealth.

Les acclamations se prolongent ; la reine se retire ; mais elle doit bientôt reparaitre, souriante, malgré sa fatigue, émue aussi de la dévotion de cette foule qui ne cesse pas de l'acclamer.

Mais voici qu'un grondement vient du ciel ; c'est l'escadre de l'air qui, à son tour, vient parader devant sa souveraine : Météors de la Royal Air Force, Sabres de l'aviation canadienne, Crusers de l'Australie ; en tout, soixante-dix avions qui défilent, en rangs impeccables, par groupes de quatre, en avant du palais, au-dessus de la foule.

Tard dans la nuit, Londres continue de chanter, de danser et de boire à la santé de sa reine.

XI

La célébration du Couronnement au Canada

Toutes les capitales, toutes les grandes villes du pays du Commonwealth ont tenu à marquer de quelque façon, le couronnement de la reine.



La reine couronnée redescend la grande allée centrale pour quitter l'abbaye.

A Halifax, à Québec, à Montréal, à Ottawa, à Toronto, à Winnipeg, aussi bien qu'à Vancouver, des salves royales ont été tirées au moment précis où l'archevêque de Westminster posait la couronne sur la tête de la reine Elisabeth.

Mais c'est naturellement à Ottawa qu'eurent lieu les manifestations les plus impressionnantes. Comme ailleurs, une salve de quarante-deux coups de canon fut tirée au moment même du couronnement ; mais une cérémonie plus solennelle devait avoir lieu un peu plus tard afin de la faire coïncider avec le moment précis où la reine, de retour au palais de Buckingham, adresserait, par la radio, un message à tous ses peuples.

Cette cérémonie fut présidée par le Très Honorable Vincent Massey, gouverneur général du Canada.

Quelques-uns s'étonneront peut-être que le gouverneur général du Canada ne fût pas invité à assister au couronnement de la reine. Cela est pourtant très naturel. Le gouverneur général représente la reine, et la remplace, mais lorsque la reine est présente, ses fonctions cessent automatiquement. A Londres, en face de la reine, il n'aurait plus été qu'un simple particulier.

En 1939, lors de la visite du roi Georges VI, au Canada, le gouverneur général, Lord Tweedsmuir, quitta Ottawa et partit en congé ; il ne reprit ses fonctions qu'au départ du souverain. Le roi Georges VI se rendit au Parlement et, par sa signature, donna la sanction royale à six bills qui venaient d'être votés par les deux Chambres. La même chose se renouvellera si la reine Elisabeth vient nous visiter ; tout le temps qu'elle demeurera au Canada, il n'y aura plus de gouverneur général.

L'Honorable Vincent Massey devait donc demeurer à Ottawa et présider, au lieu et place de la reine, les cérémonies du couronnement.

A cette occasion, on fit revivre plusieurs anciennes coutumes. On sait que Rideau Hall, la résidence du gouverneur général, se trouve en dehors d'Ottawa. Au moment où le carrosse gubernatorial allait franchir les limites d'Ottawa, Monsieur Daniel



*Faisant revivre une antique coutume, le gouverneur général reçoit un
sauf-conduit au moment où il va franchir les limites de la ville d'Ottawa.*

McCann, maire suppléant, fit arrêter le cortège et remit au gouverneur un sauf-conduit lui permettant de traverser la ville en sécurité.

Ainsi en agissait-on autrefois, lorsque le souverain approchait d'une ville ; une délégation d'échevins allait à sa rencontre et lui présentait un sauf-conduit, l'assurant que toutes les précautions avaient été prises pour qu'il pût traverser le territoire sans encombre.¹

En même temps, le greffier de la ville, Monsieur Nelson Ogilvie, remettait au gouverneur un parchemin attestant la loyauté de la ville d'Ottawa envers sa souveraine couronnée, ainsi encore que cela se faisait autrefois, lorsque le souverain traversait l'une des villes de son royaume.

Le gouverneur continua son chemin en grand appareil, dans son landeau tiré par quatre chevaux, escorté d'un détachement de la gendarmerie royale.

Une immense tribune avait été érigée en face du Parlement. De nombreux invités y avaient pris place : ambassadeurs, consuls et hauts fonctionnaires.

Le gouverneur général vint occuper le fauteuil qui lui avait été réservé. Alors, la musique militaire fit entendre ses meilleurs airs jusqu'au moment où il fut annoncé que la reine allait parler.

La voix commença aussitôt, claire et nette ; on aurait dit que la reine même était présente.

Lorsqu'elle eut terminé, un cri immense retentit ; celui même qui avait résonné sous les voûtes de Westminster :

— *Dieu sauve la reine !*

Il y eut ensuite défilé militaire de toutes les armes canadiennes : aviation, armée de terre et marine ; clairons, tambours, trompettes et cornemuses scandèrent la marche. La soirée se termina comme à Londres, par un magnifique feu d'artifice.

1. Cette coutume existe encore, mais elle a été transformée. De nos jours, on offre les clefs de la ville au visiteur que l'on veut honorer. C'est une façon de l'assurer qu'il peut aller et venir en toute liberté et sécurité comme s'il était chez lui.

CHAPITRE CINQUIÈME

LE DUC D'EDIMBOURG

Epoux de la reine d'Angleterre, le duc d'Edimbourg, au regard de la loi, ne retient aucun pouvoir ; c'est un simple sujet et c'est à titre de sujet seulement qu'au jour du sacre, il prête serment, en posant ses mains dans celle de sa royale épouse.

Mais si, officiellement, il ne possède aucun pouvoir, dans la réalité, son influence est très grande ; il est le conseiller aimé et toujours écouté de la jeune reine qui place en lui toute sa confiance.

Ainsi vit-on, au commencement du siècle dernier, le prince Albert transformer sa jeune épouse frivole et préparer ainsi le grand règne de Victoria. Ainsi en sera-t-il pour le duc d'Edimbourg. Déjà nous avons pu constater sa solide influence sur une jeune épouse intelligente, droite, résolue à faire bravement son métier de reine, mais retenue quelquefois, par des accès de timidité, comme l'était déjà le roi son père, Georges VI.

Il était donc tout naturel que nous consacrons un chapitre à ce jeune et noble prince, puisqu'aussi bien nous le trouverons sans cesse aux côtés de son épouse, attentif, discret et toujours prêt à porter secours.

D'ailleurs semblait-il prédestiné à devenir l'époux de cette reine aux multiples royaumes, lui qui allie dans ses veines le sang de plusieurs races royales.

Sa mère, la princesse Alice de Battenberg,¹ était une jeune

1. *Battenberg*, famille comtale allemande ; une branche est devenue anglaise et a traduit son nom en *Mountbatten*. Alexandre I^{er} de Battenberg fut quelque temps prince de Bulgarie.

femme aux traits réguliers et affables. Le sang allemand qui coulait dans ses veines s'était en quelque sorte adouci et affiné au soleil de la Grèce, son pays d'adoption. Déjà on aurait pu discerner en elle cette piété profonde et rêveuse qui allait la conduire au cloître après l'établissement du dernier de ses enfants.

Son père, le prince Andrew de Grèce, tenait avec honneur le rang de généralissime de l'armée grecque, sous l'autorité de son frère aîné, le roi Constantin I^{er}.

Celui-ci, d'abord très populaire, vit peu à peu l'opinion se tourner contre lui grâce aux menées révolutionnaires de quelques conspirateurs et en septembre 1922, il était contraint d'abdiquer en faveur de son fils, proclamé roi sous le titre de Georges II.

Le nouveau souverain eut à peine le temps de monter sur le trône ; ce que voulaient les conspirateurs, c'était la république et ils l'obtinrent.¹

C'est au milieu de cette angoisse et tandis que crépitait la fusillade que le prince Andrew et sa famille quittèrent l'île de Corfoue sous la protection des marins britanniques.

Ainsi donc, à peine conscient de la réalité des choses, Philippe prenait, avec les siens, le chemin de l'exil.

Laissant les fils d'Ulysse se déchirer entre eux, le prince Andrew vint s'établir en France, près de Paris, à Saint-Cloud.

Privé de toute charge, ce soldat qui, en partant, n'avait gardé que son épée, connut des jours difficiles. Cependant, malgré la modicité de ses moyens, il tint à faire donner à son fils et à ses quatre filles une éducation digne de leur rang ; n'appartenait-il pas à plusieurs familles royales ?

1. Cependant, la République n'ayant réussi qu'à semer le désordre, le roi fut rappelé ; Georges II régna quelque temps, puis il abdiqua en faveur de son frère Paul I^{er}.

Sa maison était d'origine danoise, puisque son aïeul, Guillaume de Danemark, était le fils cadet du roi Christian IX et il aurait pu être appelé à lui succéder si le peuple grec ne lui avait offert une autre couronne. Il partit donc pour Athènes et sous le nom de Georges I^{er}, fonda une nouvelle dynastie.

Voilà quelle était l'histoire de son père ; celle de sa tante n'était pas moins glorieuse : ayant épousé le prince de Galles, bientôt Edouard VII, elle était devenue, sous le nom de reine Alexandra, l'idole des Anglais qui l'adoraient pour sa compréhensive bonté.

Ainsi donc, tandis qu'une révolution l'éloignait de la Grèce, son fils Philippe se rapprochait de cette nation qui serait un jour la sienne.

Par sa mère d'ailleurs, le jeune Philippe y comptait aussi des parents bien placés : son grand-père maternel, le marquis Milford-Haven était amiral de la flotte et premier Lord de la mer.

C'est même la mort de cet aïeul qui allait lui ouvrir, pour la première fois, les grilles du palais de Buckingham. La cérémonie funèbre avait groupé, autour du même cercueil, la famille royale d'Angleterre et la maison d'Holstein-Battenberg.

Philippe, trop jeune, avait à peine connu ce célèbre marin, mais il devait entendre célébrer ses mérites par sa grand-mère. Celle-ci, en effet, avait voué à son petit-fils une affection qui ne se démentit jamais et l'une de ses dernières joies, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, fut d'apprendre ses fiançailles avec la future reine d'Angleterre.

Dans le cadre Victorien et quelque peu surané de ses appartements de Kensington-Palace, elle aimait à le recevoir et à se rendre compte de ses études, se montrant très fière de sa précoce intelligence. Et, en été, c'était Lynden Manor avec son charme agreste et ses sites pittoresques.

Ainsi donc, le jeune prince passait en Angleterre tous les moments que lui laissaient ses études, car c'était toujours à Saint-Cloud qu'il se perfectionnait dans l'étude du français et de

BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE

l'anglais ; quant au grec moderne de son pays natal, il ne sut jamais le parler ni l'écrire ; plante exotique, trop vite arrachée, il laissait à l'avenir le soin de lui montrer sa véritable patrie.

Il avait vingt-trois ans, lorsque son père mourut ; sa mère, brisée par la vie, résolut d'entrer au cloître.¹ Mais notre jeune homme allait trouver un nouveau foyer dans la famille de son oncle, Lord Mountbatten.

Celui-ci, qui n'avait que deux filles, désirait un fils adoptif pour perpétuer son nom ; il crut l'avoir trouvé dans ce neveu à l'esprit solide, aux brillantes qualités et qui, comme lui, aimait passionnément la mer.

Philippe accepta donc avec joie de venir demeurer à Elgin, ce paisible et souriant chef-lieu de comté d'Ecosse. Nul lieu d'ailleurs ne pouvait mieux convenir à la formation définitive d'un prince maintenant destiné à devenir anglais.

Elgin plonge ses racines dans le passé. Ses comtes, qui se rattachent aux premiers rois d'Ecosse, jouèrent un rôle proéminent dans l'histoire politique de l'Angleterre ; le huitième comte, devenu Lord Elgin, fut huit ans gouverneur du Canada, et jeta chez nous, les bases du gouvernement responsable. Quand il quitta le pays, en décembre 1854, la Confédération Canadienne était pratiquement décidée. Juste et loyal, il ne craignit pas de braver le chauvinisme étroit de certains Anglais d'alors ; malgré le grondement d'une populace soulevée, il sanctionna, de sa signature, la loi qui indemnisait les Canadiens français des pertes éprouvées au cours de la récolte de 1837-38.

Le gouvernement anglais, qui l'estimait fort, le nomma gouverneur des Indes. Il fut l'un des premiers à occuper ce poste où il mourut. Coïncidence assez curieuse, c'est précisément Lord

1. La princesse Alice de Grèce entra effectivement au couvent de femmes du mont Athos ; elle en est aujourd'hui la supérieure. C'est dans son sévère costume de religieuse qu'elle vint à Londres, en 1947, pour assister au mariage de son fils et de nouveau, en 1951, pour le couronnement de la reine Elisabeth.

3004101.188
309.112-111A2

Mountbatten qui devait être le dernier gouverneur de ce pays, ayant la délicate mission de le faire passer du rang de simple colonie à celui de république indépendante et membre du Commonwealth Britannique.

Non seulement les hommes, mais les choses d'alentour parlent aussi d'histoire et contribuent à faire vivre le jeune Philippe dans une atmosphère purement britannique, le préparant ainsi, sans qu'il s'en doute, à sa future mission.

Dénommée la *Lanterne du Nord*, une splendide cathédrale élevait jadis ses tours majestueuses. Il n'en reste plus que des ruines, mais elles évoquent encore le Loup de Bedenoch, redoutable guerrier-pillard qui, vaincu, fut condamné par le roi, d'assumer, à ses frais, une restauration qui dura vingt-cinq ans ; restauration malgré tout éphémère, d'autres désastres, d'autres luttes ruinèrent à jamais ce trésor architectural du moyen-âge.

Non loin d'Elgin, se dresse aussi le château féodal de Cawdor, avec son pont-levis, ses fossés, ses murs énormes, ses corridors voûtés, ses vieilles murailles du temps des Stuarts.

Dans une chambre, si l'on en croit la légende, se trouve le lit à baldaquin où Macbeth, seigneur de Cawdor, assassina le roi Duncan pour s'emparer de sa couronne.

Légende, en effet, car les érudits, avec leur science impitoyable, ont prouvé qu'au temps où fut commis le meurtre, le château actuel n'existait pas encore. Mais combien de légendes s'imposent autant que la vérité ? N'est-il pas prouvé aujourd'hui qu'Évangéline n'est, tout comme Maria Chapdelaine, que le fruit de l'imagination du poète ? Et pourtant, comment arracher Évangéline à l'histoire de l'Acadie ou Maria Chapdelaine au Saguenay ?

C'était donc toute la tragédie de Shakespeare qui surgissait des murs sombres et ruinés de Cawdor.

Philippe devint l'un des meilleurs élèves de la *Gordon's Town School* que dirigeait Mr. Hahn et, comme ses camarades, il éprouva une vive attirance pour les récits, les contes et lé-

gendes se rapportant à ce pays d'Ecosse qu'il sentait devenir le sien.

On jouait volontiers Shakespeare à l'école et le prince Philippe dut même personnifier une fois l'implacable Macbeth.

Les élèves de Mr. Hahn appartenaient tous à des familles distinguées, mais ce n'était pour lui qu'une raison de plus de les inviter à se mêler aux habitants d'Elgin et des villages environnants, de converser avec eux et de participer à leur existence avec un véritable sentiment d'amicale fraternité. Il professait que rien ne remplace le contact direct, la connaissance des hommes et l'expérience de la vie.

Ainsi donc le passé et le présent contribuaient à sa formation. Combien de fois, aux jours de détente, ne vint-il pas porter ses pas errants sur les rives de la Spray, là même où, en 1650, Charles II, fugitif, débarquait porté sur les épaules d'un pêcheur, tandis que son père, Charles I, était décapité à Londres et que Cromwell établissait la république. Quelle leçon pour le futur prince consort d'Angleterre !

Les sports le passionnaient aussi ; capitaine de l'équipe de criquet en été, de celle de hockey en hiver, il entraînait ses hommes à la victoire.

D'un caractère confiant, simple et toujours d'excellente humeur, il groupait autour de lui de nombreux amis ; il devint rapidement populaire non seulement à l'école mais parmi les habitants d'Elgin et les paysans d'alentour.

Mais par-dessus tout, le jeune Philippe aimait la natation et la navigation, car il voulait être marin comme l'avait été son grand-père, comme l'était son oncle. Pour lui, il n'y avait pas de plaisir comparable à celui de naviguer à l'aventure, le long des côtes de l'Ecosse, sur un voilier ou un petit vapeur.

Avec ses camarades, il avait réussi la construction d'un *cutter* qui fut un moment célèbre parmi la jeune génération d'Elgin.

En 1939, sûr maintenant de sa vocation et avec l'approbation de son oncle, il entra au collège naval de Dartmouth. Là comme

à l'école d'Elgin, il se classa au premier rang. Aux examens de sortie, il obtint le poignard d'honneur ou *King's Dirk*, accordé au meilleur élève de la promotion et disputé chaque fois avec acharnement.

Il est maintenant en service actif ; c'est la guerre et, sans délai, il reçoit son baptême de feu. Chargé des projecteurs, à bord du *Valiant*, en pleine nuit, au large du cap Matapan, il parvient à illuminer avec promptitude l'objectif : deux croiseurs italiens qui sont envoyés par le fond, en moins de cinq minutes. Cet exploit lui vaut une citation à l'ordre du jour et lui gagne l'estime de ses chefs.

La guerre continue ; jusqu'à la fin, il fait preuve de présence d'esprit autant que de bravoure et quand sonne enfin le *Cessez le feu*, sa brillante conduite, sous toutes les mers, lui a valu l'*Atlantic Star*, l'*African Star*, la *Burma Star*, la *Pacific Rosette* et trois décorations grecques, car ne l'oublions pas, il est toujours le prince Philippe de Grèce.

La guerre est terminée, mais sa carrière continue. Septembre 1950 le trouve commandant de la frégate *Magpie*.

Chaque matin, il se lève à six heures et ne néglige aucun détail du service. Comme le lui a appris son ancien maître, Mr. Hahn, il entre en relation directe avec ses hommes, s'occupe de leur bien-être, de leur nourriture, de leur logement et se fait même, au besoin, leur secrétaire bénévole.

Plusieurs voyages au long cours le mènent deux fois autour du monde. Capitaine de corvette, il ne se distingue pas de ses camarades de même grade et bien peu connaissent ses origines royales, pour plus de simplicité, il est Philippe Mountbatten.

Il aime la mer ; cependant, à chaque escale, il est heureux de venir se replonger dans l'atmosphère familiale, sans autre souci de l'avenir.

Mais son oncle, qui a suivi avec intérêt sa carrière, a compris qu'un prince grec, donc étranger, ne saurait aspirer aux premiers grades de la marine britannique. Le moment est venu de

choisir clairement sa nationalité. Son choix est bientôt fait, il porte une âme essentiellement anglaise et le 28 février 1947, le journal officiel annonce sa naturalisation sous le nom de Philippe Mountbatten ; le prince Philippe de Grèce a vécu.

Une autre raison, très naturelle aussi, avait porté le prince Philippe à opter définitivement pour la citoyenneté britannique : depuis quelques mois, une gracieuse idylle s'était nouée entre lui et la jeune princesse royale Elisabeth. Ils s'étaient rencontrés dans l'un de ces châteaux écossais qu'il visitait souvent en compagnie des Mountbatten. Tout de suite, les jeunes gens s'étaient plu et le 9 juillet suivant, le roi Georges VI faisait connaître officiellement l'heureuse conclusion :

C'est avec le plus grand plaisir, disait le communiqué, que le roi et la reine annoncent les fiançailles de leur fille Elisabeth avec le lieutenant Philippe Mountbatten, r.n. (royal navy), fils du prince Andrew de Grèce et de la princesse Andrew (princesse Alice de Battenberg).

Aucun souci politique ne s'était mêlé à ce projet. « La seule raison de leur mariage, écrivent les journaux, est que ces deux jeunes gens s'aimaient ».

Jamais, malgré tout, mariage royal ne sembla mieux assorti et ne se déroula dans une telle atmosphère de sympathie.

Un mémorable et fastueux cortège parcourut, le 20 novembre 1947, les rues de Londres en fête, sur plusieurs milles, au milieu d'une foule enthousiaste.

Désormais, la vie du prince se confondra avec celle de la reine. Toutefois, sa situation lui demandera une abnégation et un tact dont peu seraient capables et auxquels pourtant il n'a jamais manqué. Il est le type du mari parfait et attentif. Elle est la reine et il veille à lui laisser, en toute occasion, la première place, mais il l'assiste de sa présence. Elisabeth sait qu'elle peut compter sur son époux, qu'il sera toujours là pour un conseil discret et qu'en toute occasion, il mettra à son service l'énergie et l'activité dont l'a doté la nature.

CHAPITRE SIXIÈME

LA REINE VICTORIA

I

L'enfance

Tandis qu'au Canada grondait la révolte de 1838, la jeune Victoria était couronnée reine d'Angleterre. L'un de ses premiers actes, à titre de souveraine, fut d'exercer la clémence ; tous les patriotes non encore exécutés virent leur peine remise ou du moins atténuée. En accordant cette amnistie, la jeune reine se rappelait que son père avait aimé le Canada et que, sans doute, s'il avait été là, la révolte n'aurait pas éclaté.

Ce règne, qui commençait ainsi sous de favorables auspices, devait être le plus long et l'un des plus glorieux de l'Angleterre. Il allait présider à la constitution définitive de la Confédération canadienne. C'est Victoria elle-même qui choisit sa capitale, Ottawa, humble petite ville, dont le seul mérite était de se trouver aux confins du Québec et de l'Ontario. Quand elle mourut, le 10 janvier 1901, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, notre pays avait trouvé sa forme définitive et il s'étendait, comme aujourd'hui, jusqu'aux rives de trois océans.

Pendant près de trois quarts de siècle, les Canadiens avaient célébré avec enthousiasme, le 24 mai, qui était l'anniversaire de la reine ; cette fête s'est même continuée après sa mort, tant elle était entrée dans les coutumes ; on l'appelle maintenant la *fête de l'Empire* parce que précisément, cet empire, devenu au-

jourd'hui le *Commonwealth des nations britanniques*, a connu son apogée au cours de son long règne.

Nous avons vu, dans un chapitre précédent, que le duc de Kent, père de la reine Victoria, avait habité le Canada durant plusieurs années et qu'il avait même voulu choisir une Canadienne pour épouse. La cour d'Angleterre s'y était opposée et le prince avait dû quitter le Canada pour retourner dans son pays.

Malgré tout, il demeurait fidèle à son premier amour ; ce ne fut que vingt ans après qu'il se décida enfin à épouser celle que lui destinait la cour, la princesse Marie-Louise-Victoria de Saxe-Cobourg-Gotha.¹ C'est de ce mariage que naquit Victoria, le 24 mai 1819, au Palais de Kensington, près de Londres.

Rien ne laissait prévoir alors qu'elle serait reine un jour. Son père n'était que le quatrième des fils de Georges III.² Pour qu'il pût arriver à la couronne et la laisser à sa fille, il aurait fallu que ses trois frères aînés mourussent sans postérité. Cela était bien peu probable.

Et pourtant, en 1808, alors que le duc de Kent était gouverneur de Gibraltar, une gitane avait lu dans sa main et tiré son horoscope.

— Tu ne seras jamais roi toi-même, avait dit la gitane, mais tu auras une fille qui sera une grande reine.

Et voilà que cette fille venait de naître.

L'heureux père, se rappelant la prédiction, voulut lui imposer, au baptême, un nom prédestiné : Elisabeth. Mais on lui objecta que le tsar Alexandre de Russie, ayant été désigné comme parrain, il fallait nécessairement la nommer Alexandrina, et il était entendu que si c'était une fille, elle porterait le nom de

1. La puissante famille allemande de Saxe-Cobourg-Gotha fut plusieurs fois alliée à la famille royale d'Angleterre. La mère de Georges III était une Saxe-Cobourg-Gotha. En 1816, le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha épousa la princesse Charlotte, fille de Georges IV. Victoria elle-même devait épouser son cousin, le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha.

2. Georges III eut douze enfants, sept garçons et cinq filles.

sa mère : Victoria. La petite princesse fut donc baptisée Alexandrina-Victoria. Dans l'intimité, elle devint *Drina*.

Et voilà que l'année même de son baptême, la prédiction commençait à s'accomplir ; son grand-père, Georges III, mourait après un long règne de soixante ans et son fils aîné, qui depuis dix ans déjà exerçait la régence, lui succédait sous le nom de Georges IV.

Georges IV, il est vrai, avait une fille, la princesse héritière Charlotte qui épousa bientôt le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha. Mais le sort veillait ; deux ans à peine après son mariage, la princesse Charlotte mourait sans laisser d'enfants.¹

Georges IV mourut à son tour, laissant la couronne à son frère cadet Guillaume IV ; le trône se rapprochait décidément de Victoria. En effet, Guillaume IV n'ayant pas d'enfant, le duc de Kent devenait son héritier immédiat, et Victoria pouvait espérer succéder un jour à son père.

Mais la gitane n'avait-elle pas averti le prince qu'il ne serait jamais roi ? Et, en effet, voilà qu'il mourut, laissant à sa fille, le titre d'héritière présomptive. Il ne restait plus à la princesse qu'une marche à gravir pour atteindre le trône ; c'est ce qui arriva le 18 juin 1839, alors que le roi Guillaume IV rendait le dernier soupir au château de Windsor ; Victoria était désormais Victoria I^{ère}, reine d'Angleterre.

Orpheline de bonne heure, la petite princesse avait été élevée par sa mère, femme d'un caractère ferme et d'une haute intelligence et à laquelle on ne peut reprocher qu'une chose, c'est de

1. Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, frère cadet de la duchesse de Kent, mère de Victoria, aurait joué le rôle de *prince consort*, si la princesse Charlotte avait régné ; la mort de celle-ci le laissait sans aucune attache à la couronne d'Angleterre. Par la suite, il fut élu roi des Belges, et régna sous le nom de Léopold 1^{er}. Il avait épousé, en secondes noces, la princesse Marie-Louise, fille du roi de France Louis-Philippe 1^{er}. La reine Victoria eut toujours beaucoup d'amitié pour l'oncle Léopold et fit souvent son profit des conseils qu'il lui prodiguait dans ses lettres. « Quand on écoute le cher oncle, écrivait-elle un jour, il semble qu'on lise un livre du plus vif intérêt ; sa conversation est si claire, si instructive, qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer ».

s'être trop imposée, ne laissant à sa fille aucune initiative, avec l'espérance inavouée qu'elle gouvernerait un jour par son intermédiaire.

L'enfance de la future reine fut simple et laborieuse ; de bonne heure elle montra une disposition particulière pour les langues. Comme sa mère était allemande et se servait couramment de l'allemand, ce fut d'abord cette langue qu'elle parla au cours de sa première enfance ; mais dès que le français et l'anglais lui furent enseignés, elle y fit de si rapides progrès qu'elle ne tarda pas à les parler avec autant de facilité que sa langue maternelle. S'il fallait cependant établir un degré de comparaison, ce serait, chose assez étonnante, l'anglais qui serait en troisième lieu ; sa grammaire, dans cette langue, demeura toujours hésitante.

La vie était fort réglée à Kensington. Drina se levait en tout temps à sept heures ; elle prenait ses leçons au cours de la matinée et l'après-midi était réservé aux travaux proprement féminins. La jeune fille professait un faible pour la peinture et l'on conserve d'elle plusieurs tableaux qui n'ont évidemment d'autres prix que leur valeur historique, mais qui témoignent, tout de même, d'un réel talent.

Drina aimait aussi à coudre, filer et broder et, dans ses loisirs, on la voyait, tout naturellement, prendre son aiguille ou son rouet, habitude qu'elle conserva toute sa vie.

C'était une enfant aimable, d'un caractère enjoué, vive et gracieuse, sans être jolie. Longtemps sa mère voulut qu'on la laissât dans l'ignorance de sa destinée, même lorsqu'il devint évident qu'elle serait un jour l'héritière du trône.

Cependant, lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, Guillaume IV décida que le moment était venu de la proclamer *héritière présomptive* de la couronne. Sa mère, qui voulait la préparer à cette nouvelle, demanda un sursis de quelques jours. Alors, prenant un moyen détourné, elle fit placer dans le manuel d'histoire que la jeune fille consultait chaque jour, une table

généalogique contenant le nom de tous les rois et reines qui s'étaient succédé sur le trône d'Angleterre, depuis Guillaume le Conquérant. Au bas de la table, figurait le nom de Victoria avec le titre qui allait lui être décerné.

— Ah ! s'écria la jeune princesse, en parcourant la liste, je suis beaucoup plus près du trône que je ne le pensais.

Et à partir de ce jour, elle montra encore une plus grande application à ses travaux afin de mieux se préparer à la charge qui serait un jour la sienne.

Cela ne l'empêchait pas de se livrer aux distractions de son âge ; par-dessus tout, elle aimait la danse et la promenade ; elle apparaissait aussi avec beaucoup de grâce et de naturel aux cérémonies de la Cour où sa présence était requise.

Lorsqu'elle eut atteint sa quinzième année, on songea à son futur mariage ; trois partis se présentèrent : le fils du prince d'Orange, le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, son cousin et le duc de Nemours de la famille royale de France. La princesse les vit et dansa avec eux au cours d'un grand bal donné à Londres, mais aucun des candidats ne réussit à faire battre son cœur. Le moment n'était pas encore venu ; elle confia à sa mère qu'elle avait bien le temps de se marier ; que pour le moment, du moins, elle n'en avait nulle envie.

Ce temps devait passer bien vite cependant ; les événements allaient se précipiter et la jeune fille serait bientôt la reine.

II

L'avènement

Le mercredi, 21 juin 1837, anniversaire de la bataille de Waterloo qui avait consacré la suprématie de l'Angleterre, le roi Guillaume IV expirait au château de Windsor ; il était deux heures et demie du matin.

Quand ils eurent fermé les yeux à leur souverain, l'archevêque de Cantorbéry et le marquis de Cunningham, lord chambellan, demandèrent des chevaux. A bride abattue, ils coururent au palais de Kensington où ils arrivèrent à cinq heures du matin.

Tout le monde dormait encore et ils eurent longtemps à frapper avant qu'un domestique tout ensommeillé consentît enfin à leur ouvrir la grille. A l'intérieur, nouvelle difficulté, la dame de service refuse de réveiller la princesse ; elle a des ordres précis : sous aucun prétexte elle ne doit entrer dans la chambre où la jeune fille dort avec sa mère. Il fallut parlementer, invoquer la raison d'Etat, menacer même pour qu'enfin elle accepte de forcer la consigne.

La princesse paraît au bout d'un quart d'heure, enveloppée dans un long peignoir, les cheveux en désordre, les pieds nus dans ses pantoufles.

Alors, avec une profonde révérence, l'archevêque lui annonce que son oncle étant mort, elle est maintenant la reine d'Angleterre.

— Oh ! fait-elle.

Sachant que son oncle était très malade, elle avait d'abord pensé qu'on venait la chercher pour assister à ses derniers instants.

— Pauvre oncle Guillaume ! soupire-t-elle.

Mais sa mort la fait reine. Une contraction crispe tous les traits de son visage ; elle se tourne vers l'archevêque et lui dit avec émotion :

— Je supplie votre Grâce de prier pour moi.

Tous trois se mettent à genoux et unissent leurs prières.

La duchesse paraît en cet instant et vient chercher sa fille ; les deux dignitaires se retirent annonçant que les ministres du gouvernement viendront présenter leurs respects à la nouvelle reine au cours de la matinée.

Les voilà de nouveau seules. Alors Victoria se tourne vers sa mère et lui demande :

— Chère maman, suis-je vraiment la reine d'Angleterre ?

— Sans aucun doute, ma chérie.

— Eh bien ! maman, j'espère que vous m'accorderez la première chose que je vais vous demander à titre de reine : je désire être seule pendant une heure pour me recueillir et penser à mes nouveaux devoirs.

— Mais, je pourrais t'aider.

— Je désire être seule, maman.

Cela est dit d'un ton ferme et sans réplique. La duchesse étonnée se retire.

Etre seule ! Victoria ne l'a jamais été depuis sa plus tendre enfance et elle en a souffert. La vigilance maternelle ne s'est relâchée ni un jour ni une nuit, ni un soir ni un matin ; devenue jeune fille, Victoria a continué à dormir dans la chambre de sa mère ; elle n'a jamais reçu personne sans avoir sa mère ou sa gouvernante à ses côtés ; elle n'a pas descendu une fois l'escalier, sans avoir auprès d'elle quelqu'un pour lui tenir la main. Aujourd'hui, elle est reine et elle agira en reine. Aussi quand, au bout d'une heure, sa mère se présente, c'est pour s'entendre dire que désormais, elle occupera seule sa chambre à coucher et sans attendre, elle donne des ordres pour qu'une nouvelle chambre soit mise à la disposition de sa mère.

La duchesse de Kent était ambitieuse, elle avait espéré gouverner l'Angleterre à travers sa fille ; elle voyait son rêve s'écrouler. Victoria commençait dès le premier jour à montrer cette volonté tenace qui allait la distinguer tout au long de son règne.

A onze heures, tel qu'annoncé, Lord Melbourne, premier ministre, arrive précédant une grande procession de princes du sang, de ministres, de hauts fonctionnaires, de prélats, de généraux et d'amiraux : ce sont les Lords du Conseil qui vont, suivant l'usage, proclamer l'avènement du nouveau règne.

Les voici maintenant réunis dans cette même salle où la jeune fille endormie a appris, quelques heures auparavant, la mort de son oncle et son accession au trône ; un fauteuil lui a été

préparé ; la voici qui paraît, pleine de grâce et de dignité ; plus menue encore dans sa stricte robe de deuil. Elle s'assied et d'une voix grêle, mais musicale qui ne faiblit ni ne tremble, elle lit le bref discours que Lord Melbourne lui a préparé et remis quelques minutes auparavant ; elle appuie sur *la terrible responsabilité qui lui a été si soudainement imposée* et sur *son respect de la Constitution de son pays natal*.

Quand elle a terminé, elle se lève et toute droite, à la fois juvénile et royale, elle sort comme elle était entrée, seule, laissant les Lords du Conseil à la fois étonnés et charmés.

— Je pense que nous avons trouvé quelqu'un pour gouverner l'Angleterre, murmure l'un d'eux en se retirant.

Ainsi commençait un règne qui allait durer soixante-cinq ans et placer l'Angleterre à la tête des nations.

Il fut immédiatement décidé que la reine serait proclamée le jour même.

Devant une foule énorme, elle parut au balcon du palais de Buckingham. Le héraut d'armes, accompagné d'un brillant cortège, vint proclamer l'accession au trône de Sa Majesté Victoria I^{ère} et se rendit ensuite dans les différents quartiers de la ville. Une vague d'enthousiasme passa sur le pays ; il semblait qu'avec l'apparition de ce jeune visage, une ère nouvelle allait s'inscrire dans l'histoire d'Angleterre.

Au Parlement, même unanimité ; la reine vint clôturer la session, le 17 juillet, avec toute la solennité d'usage. Les élections très mouvementées ne changèrent pourtant rien à la force des partis. Le vingt novembre, la reine ouvrit la session du premier Parlement de son règne, par la profession de foi en usage : elle promettait d'observer fidèlement la Constitution.

Le couronnement eut lieu le vingt-huit juin 1838, au milieu d'un déploiement extraordinaire. Les préparatifs s'étaient poursuivis fiévreusement au cours de plusieurs mois. Le mémorialiste Charles Gréville, qui se promenait dans Londres en fête, à la veille du grand jour, écrivait dans son journal :

— Il n'y a jamais eu rien de comparable à l'état de cette ville; il semble que la population ait quintuplé d'un seul coup; le tumulte, la confusion, le bruit sont indescritibles. Cavaliers, piétons, voitures sont tassés, pressés pêle-mêle. La ville entière n'est qu'une cohue de gens qui s'agitent, se pressent, se saluent ou s'injurient. Il semble qu'il y ait trop de monde pour l'espace dont on dispose. Et cependant, routes et chemins de fer continuent à déverser de nouvelles multitudes ».

La reine elle-même était fort calme; elle écrit dans son journal :

— J'ai été éveillée à quatre heures par les canons du parc et je n'ai guère dormi ensuite, à cause du bruit de la foule et de la musique. Je me suis levée à sept heures, me sentant fraîche et reposée. Le parc présentait un curieux spectacle : des hordes de gens, le long du trottoir, des soldats, des fanfares : c'était magnifique ».

Tandis que Victoria achevait de se préparer, le défilé commençait à se mettre en marche. Le cortège des princes du sang et des ambassadeurs offrait un aspect des plus brillants. La France avait envoyé comme représentant, le maréchal Soult, duc de Dalmatie, riche et fastueux soldat de l'empire; le prince de Schwarzenberg, escorté des Magyars, représentait l'Autriche; le comte de Shagonoff, tout ruisselant de dorures et de pierreries, représentait la Russie; d'autres encore.

La reine parut enfin dans son carrosse, traîné par huit chevaux blancs : on aurait dit Cendrillon se rendant au bal. La foule ravie l'acclamait.

A l'abbaye de Westminster, après s'être reposée quelques instants dans le salon qui lui avait été préparé, elle apparut vêtue d'une robe de velours cramoisi doublée d'hermine, portant les colliers de ses ordres et, sur sa tête, un cercle d'or enrichi de diamants.

Elle prêta le serment entre les mains de l'archevêque de Cantorbéry, jura d'observer la constitution et de faire respecter les

lois de Dieu ; puis elle reçut l'onction. Lord Melbourne lui remit alors l'épée royale, le sceptre, l'orbe, le glaive, et l'anneau, symboles de sa puissance. S'étant assise sur l'antique chaise de saint Edouard, elle inclina la tête et l'archevêque y posa la couronne royale.

A ce moment, un cri immense retentit :

— Dieu sauve la reine !

Les trompettes sonnèrent, les tambours battirent aux champs et les canons de la Tour de Londres tirèrent une double salve de quarante et un coups de canon.

Lorsqu'elle sortit enfin, rayonnante, de l'abbaye, le trésorier de la maison royale jeta, parmi la foule, des médailles de bronze, souvenir du couronnement, portant en effigie la tête de la reine avec l'inscription : *Victoria prima regina*.

III

La reine

Et maintenant que les fêtes sont passées, il va falloir gouverner : mais Victoria est prête à se donner tout entière à sa tâche.

Pour la guider dans cette voie difficile, elle trouvera un mentor aussi habile que dévoué : Lord Melbourne, son premier ministre. Tout de suite elle fut remplie d'admiration pour ce grand vieillard et lui donna, avec beaucoup d'amitié, toute sa confiance.

D'ailleurs son métier l'enchantait. Levée à huit heures, elle déjeunait dans sa chambre et occupait sa matinée à lire les dépêches ainsi que les documents que lui soumettaient ses ministres et les chefs des différents services.

A deux heures, elle faisait une promenade à cheval, escortée d'une suite nombreuse, jusqu'à quatre heures ; le reste de



La reine Vistoria à l'époque de son couronnement
(portrait peint par Edouard Chalon)

l'après-midi se passait à faire de la musique, de la peinture ou à quelque jeu divertissant.

Le dîner avait lieu à sept heures et demie et, vers onze heures et demie, après quelques parties de cartes ou l'audition de morceaux joués par l'orchestre royal, la reine se retirait.

Tel était l'emploi de ses journées ; tel sera-t-il, avec les variantes inévitables, tout au long de son règne.

Du simple point de vue matériel, Victoria se trouvait à la tête d'une belle fortune, pour l'époque. Le Parlement lui avait voté une liste civile de \$350,000.00 dont il lui restait \$50,000.00 une fois les frais de sa maison payés ; elle jouissait, en outre, des revenus du duché de Lancaster qui lui rapportaient environ \$25,000.00 par année.

Son premier soin fut de payer les dettes de son père afin que sa mémoire demeurât sans tache. D'ailleurs, dans les questions d'argent comme dans toutes les autres, elle voulait être sans reproche.

— Elle a, remarque un contemporain, les instincts d'un homme d'affaires et ne saurait vivre au milieu de finances en désordre ».¹

Reine du jour au lendemain, il lui restait beaucoup à apprendre ; à vrai dire, son éducation restait à faire. Lord Melbourne s'y employait de son mieux ; ses conversations étaient parfois de véritables cours sur l'histoire ou la politique. Un jour, raconte-t-elle dans son journal, il lui apporta une dépêche envoyée du Canada, par Lord Durham, mais pour que la reine pût la comprendre, il fallait d'abord qu'elle connaisse un peu l'histoire de ce pays. Et Melbourne lui explique que le Canada avait été découvert et colonisé par les Français. Ce n'est qu'en 1760, après l'expédition victorieuse de Wolfe, qu'il avait été cédé à l'Angleterre. Mais le pays était toujours peuplé de Fran-

1. Elle administra si bien que, montée sur le trône avec des dettes, elle laissait, en mourant, une fortune privée de huit millions de dollars, ce qui était énorme pour l'époque.

çais qui continuaient à parler leur langue et à pratiquer leur religion. Malheureusement, l'Angleterre leur avait parfois envoyé des gouverneurs qui ne comprenaient rien à cette situation ; il n'est pas étonnant alors qu'ils se soient révoltés. Des hommes comme Lord Durham gagneront le cœur des Canadiens et les attacheront à l'Angleterre. « Ce n'est qu'après ce petit cours d'histoire, précise la reine, que Lord Melbourne me lut la dépêche, de sa belle voix douce et avec tant d'expression qu'on l'écouterait pendant des heures ».

Avec un tel maître, la royale élève marquait chaque jour de nouveaux progrès.

Cependant le char de l'Etat ne pouvait pas toujours rouler sans heurts et sans cahots. L'horizon s'obscurcit soudain. Lord Melbourne, mis en minorité à la Chambre, dut donner sa démission. Robert Peel fut chargé de former un nouveau ministère.

D'après l'usage de l'époque, lorsqu'un parti arrivait au pouvoir, il faisait table rase et changeait tous les hauts fonctionnaires. La reine devait, en conséquence, congédier ses dames d'honneur pour en prendre d'autres. Elle refusa.

— Vous pouvez changer ceux qui s'occupent de politique, dit-elle à Sir Robert Peel, je me refuse à changer ceux qui me servent personnellement.

C'est en vain que le ministre plaida et discuta ; c'est en vain qu'il parla de constitution, de reines régnant, mais ne gouvernant pas, de l'intérêt public et de beaucoup d'autres choses, la reine demeura inflexible.

— Sir Robert est-il donc si faible qu'il redoute l'opposition de quelques femmes ? remarqua-t-elle ironiquement.

— Il ne me reste plus, dit le ministre en s'inclinant, qu'à faire part à la Chambre du refus de Sa Majesté.

Mais la dispute s'était déjà ébruitée et l'opinion publique se soulevait en faveur de cette jeune reine de dix-neuf ans qui osait tenir tête au vainqueur de Napoléon. Les vieux politiciens étaient enthousiasmés, Sir Robert, si respecté jusqu'ici, était de-

venu subitement ridicule ; tous sentaient qu'il était impossible d'abandonner une petite reine si crâne malgré sa jeunesse.

Lorsque le ministre se présenta devant la chambre, il fut battu et Lord Melbourne reprit les rênes du pouvoir, à la grande joie de Victoria, qui écrivait, quelques jours après, à l'oncle Léopold :

— Ils ont voulu me traiter comme une petite fille, mais je leur ai prouvé que j'étais la reine d'Angleterre.

Et il semble bien que c'était une victoire définitive. Quelques années après, en effet, les Tories¹ reprirent le pouvoir et, cette fois, avec une majorité qui leur permettait d'imposer leur vo-

1. C'est le moment de donner ici l'origine et le nom des deux grands partis politiques de l'Angleterre : les *Torys* et les *Whigs*. *Torys* ou mieux *Tories* désignaient jadis les charretiers irlandais, parce qu'ils avaient la coutume de terminer leurs courses par l'expression : *Toree-me* (payez-moi) ; c'est-à-dire, la course est finie, payez-moi. *Whigs* vient de *Whiggamore*, nom donné aux voituriers écossais qui se servaient d'un aiguillon au lieu du fouet pour exciter leur monture. Ils étaient, dit-on, violemment anti-royalistes et, lorsque Charles II, fugitif, voulut s'emparer d'Edimbourg, en 1648, ils se réunirent pour l'empêcher d'entrer dans cette ville ; c'est ce que l'on appela *The Whiggamore Raid*. Lorsque enfin la révolution fut terminée et que Charles II put monter sur le trône, le parti qui le soutenait voulut lui faire accorder un pouvoir presque absolu. Comme les Irlandais avaient toujours soutenu Charles II au cours de son exil, et que de nombreux Irlandais étaient au nombre de ses partisans, on appela *Torys* ceux qui étaient en faveur du pouvoir royal absolu, tandis qu'en souvenir du *Whiggamore Raid*, on appela *Whigs*, ceux qui voulaient, au contraire, faire dominer le Parlement sur la royauté. Par la suite, les deux partis ont évolué, mais les *Torys* ont toujours été partisans de l'ordre établi ; ce sont aujourd'hui les *Conservateurs* ; les *Whigs* se sont toujours montrés plus remuants et plus disposés à défendre les droits populaires contre l'oligarchie d'un gouvernement trop puissant. Ce sont aujourd'hui les *Libéraux*. Au Canada, les *Torys* ou *Conservateurs* passent pour être plus attachés à la couronne d'Angleterre ; les *Libéraux*, au contraire, sont en faveur d'une indépendance de plus en plus complète pour notre pays, ne gardant avec l'Angleterre que le lien de la couronne. Depuis quelques années, chez nous, les *Conservateurs* se font nommer *Progressistes-Conservateurs* pour marquer que, s'ils demeurent fidèles au passé, ils n'en sont pas moins amis du progrès. Autour de ces deux partis principaux gravitent souvent d'autres coteries moins importantes ; ces dernières années, en Angleterre, le Parti Travailliste a pris beaucoup d'importance ; au Canada, c'est le parti C.C.F. qui joue le rôle de troisième parti.

lonté ; mais Sir Robert Peel eut la délicatesse de ne rien exiger et depuis les divers partis ont abandonné leurs exigences en ce qui regarde les Dames de compagnie de la reine.

D'ailleurs, Victoria ne tarda pas à mieux connaître et à apprécier celui que la faveur populaire venait de mettre à la tête du gouvernement et quand le jeu des partis l'obligea, à son tour, à céder le poste de premier ministre en faveur de son vieil adversaire, Victoria le regretta sincèrement.

Mais une question plus intime allait maintenant occuper la reine.

IV

Le mariage

Victoria avait vingt ans. Il était temps qu'elle songeât à choisir celui qui serait le compagnon de sa vie. Encore toute grisée par l'exercice du pouvoir et s'y donnant corps et âme sous la direction de Lord Melbourne, la jeune reine n'y voulait pas songer.

Mais il appartenait à ses conseillers d'y songer pour elle et de lui présenter un candidat également acceptable au Gouvernement et à son cœur.

Ce candidat, à vrai dire, était depuis longtemps choisi. Lord Melbourne et l'oncle Léopold s'entendaient parfaitement sur ce point, mais il restait à le faire accepter et donner à la reine l'illusion qu'elle l'avait elle-même découvert.

On aurait pu craindre un échec, mais la combinaison réussit au delà des désirs de ceux qui l'avaient formée.

Le 23 novembre 1839, les membres du Conseil Privé étaient convoqués au palais de Buckingham. Quand tout le monde fut installé, la reine entra en toilette du matin, et lut, d'une voix émue, la déclaration annonçant son mariage.

— Messieurs, je vous ai convoqués pour vous faire connaître

ma résolution sur une affaire qui intéresse vivement la prospérité de mon peuple et le bonheur de mon existence.

Mon intention est d'épouser le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha. Profondément convaincue de la gravité de l'engagement que je vais contracter, je n'ai point pris cette résolution sans de mûres réflexions, ni sans avoir la certitude qu'avec la bénédiction du Tout-Puissant, elle assurerait à la fois mon bonheur domestique et serait utile aux intérêts de mon pays. »

— Tandis qu'elle lisait, rapporte un témoin, ses mains tremblaient si fort que je m'étonnais qu'elle pût tenir son papier ».

Le prince, qui était ainsi appelé à partager la vie de la souveraine d'Angleterre, était François-Charles-Auguste-Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, cousin germain de la reine.

Né le 26 août 1819, deux mois après sa future femme, le prince Albert avait reçu une solide instruction, suivant la méthode allemande.

L'oncle Léopold, qui l'aimait beaucoup, avait décidé qu'il épouserait Victoria ; tel était aussi le désir de la duchesse de Kent. Dans le but de préparer les voies et alors que Victoria n'avait encore que quinze ans, le jeune prince fut envoyé à Londres avec d'autres princes susceptibles de devenir son époux. Les deux jeunes gens dansèrent ensemble au cours d'une fête donnée à Windsor ; Victoria se montra aimable et enjouée mais on ne vit en elle aucune émotion.

Non seulement le cousin ne l'avait pas conquise, mais il lui avait même déplu ; elle gardait contre lui une secrète aversion et quand, devenue reine, elle apprit qu'il allait revenir en Angleterre, elle écrivit à son oncle : « Il faut qu'on sache bien qu'il n'y a aucun engagement entre nous et même s'il y en avait, je ne pense pas pouvoir songer à me marier avant deux ou trois ans ».

Mais la présence du prince allait tout changer. Jamais vit-on revirement si subit. Ce fut véritablement le coup de foudre.

La beauté du prince était contestée ; on lui trouvait trop de ressemblance avec ces figurines de cire dont on se sert dans les

vitrines. Quoi qu'il en soit, il plut à la reine qui le trouva d'une beauté incomparable.

Le 13 octobre 1839, au cours d'un bal à Windsor, on avait vu la reine prendre une des fleurs qu'elle portait à son corsage et l'offrir à son cousin. Celui-ci, serré dans son uniforme sans poche, le fendit d'un coup de canif au-dessus du cœur et, triomphant, plaça la fleur dans cette poche improvisée. C'était une déclaration muette mais éclatante, la seule d'ailleurs qu'il pût se permettre. On ne demande pas la main d'une reine ; on attend qu'elle l'offre elle-même.

Heureusement, Victoria avait compris. Le lendemain, elle eut avec lui un entretien décisif.

— Aimez-vous l'Angleterre ? lui demanda-t-elle. Quitteriez-vous votre pays pour moi ?

L'émotion ne lui permit pas d'en dire davantage ; elle fondit en larmes.

Le soir de cette journée, elle écrivait à sa mère : « Albert a complètement gagné mon cœur et tout a été arrangé entre nous ce matin ».

La duchesse, complètement éloignée des affaires, eut au moins cette consolation : voir sa fille épouser l'homme qu'elle lui avait choisi.

Le 20 janvier 1840, la reine vint en grande pompe au Parlement et du haut de son trône, renouvela sa déclaration. Malgré le règlement, la foule massée dans les tribunes la salua de vives acclamations et sur le parquet de la Chambre, Whigs et Torys s'unirent pour féliciter la reine.

Le mariage eut lieu le 10 février suivant et ce fut pour la reine l'entrée dans un monde merveilleux.

Ce bonheur, loin de l'engourdir, semblait lui avoir insufflé une vigueur nouvelle. Jamais n'avait-elle senti davantage la nécessité de faire son devoir. Plus que jamais, elle travaillait avec méthode aux affaires de l'Etat.

Mais cela ne suffisait pas à contenter son besoin d'activité ;

elle écrivait de nombreuses lettres, tenait longuement son journal et, dans un autre ordre, s'occupait de sa ferme, de sa laiterie, de son ménage. On voyait avec étonnement sa petite personne active courir à pas pressés derrière les grandes enjambées d'Albert.

— Une veine de fer parcourt cette extraordinaire nature, remarquait l'une de ses dames d'honneur.

Parfois la délicieuse routine domestique était interrompue. Il fallait quitter Windsor pour le palais de Buckingham, ouvrir le Parlement, recevoir des ambassadeurs et donner en leur honneur des fêtes officielles. La paisible cour revêtait en ces occasions une soudaine magnificence et les souverains étrangers, Louis Philippe I^{er}, le roi de Prusse ou le roi de Saxe, trouvaient à Windsor des fêtes vraiment royales. De l'avis général, peu de spectacles égalaient, en Europe, le faste d'un banquet officiel dans la grande salle à manger du palais de Windsor, toute étincelante de diamants et d'uniformes, les tables pliant sous la lourde vaisselle d'or des rois d'Angleterre.

Mais parmi tant de splendeurs, l'objet le plus imposant était encore la reine. Cette petite femme qui, le jour précédent, avait inspecté ses basses-cours et ses étables, exercé son piano et rempli son journal de descriptions émerveillées, brillait soudain sans art, sans effort, par une transition spontanée et naturelle, comme l'incarnation même de la majesté. Le Tsar de Russie, pourtant habitué au faste d'une magnificence orientale, en avait été impressionné au point qu'il ne pouvait retenir son admiration.

Et quand le moment était venu de rendre ces visites, le couple royal s'embarquait sur son yacht, à la grande joie de Victoria qui avait l'air de partir en vacances. Elle montait aux échelles et en descendait avec une incroyable agilité, plaisantait avec les marins et animait, à elle seule, tout le bateau.

Partout elle était acclamée ; en France, en Belgique, en Allemagne, des foules de princes voisins accouraient pour lui souhaiter la bienvenue et *d'adorables groupes de paysans, vêtus de*

leurs habits de dimanche, se massaient sur son passage pour lui offrir des bouquets de fleurs des champs.

Le mari, malheureusement, était loin d'être aussi heureux que sa femme. Etranger dans un pays étranger, le contentement d'esprit et la paix de l'âme lui étaient à la fois refusés. Victoria l'adorait mais il aurait surtout voulu être compris. Sa situation, en effet, était presque contre nature.¹ Un mari de reine était quelque chose d'inconnu dans la constitution anglaise ; il semblait n'y avoir pas de place pour lui dans les affaires de l'Etat et Victoria trouvait que c'était bien ainsi. Au temps de leurs fiançailles, elle l'avait déjà averti :

— Les Anglais, lui écrivait-elle, ont une grande aversion à voir un étranger intervenir dans leurs affaires. Quelques journaux ont même exprimé la crainte que vous ne voulussiez vous en mêler, mais je sais bien que vous n'y songez pas.

Il y songeait beaucoup, au contraire, et se demandait comment le mari de la reine pouvait être regardé comme un étranger. N'avait-il pas épousé le pays en même temps que sa femme ? Il aurait aimé être au moins consulté quelquefois ; n'avait-il pas étudié toute sa vie dans ce but ? Mais Victoria ne songeait pas à lui réserver la moindre place entre elle et son premier ministre Lord Melbourne.

Elle aimait follement son mari et le croyait amoureux aussi ; ce en quoi elle se faisait illusion. Tempérament plutôt froid, maître de lui, Albert avait vu surtout, dans ce mariage, une occasion unique d'exercer ses talents politiques pour le bien d'un pays. Et voilà qu'on le laissait de côté.

Le prince n'était pas plus heureux dans ses relations mondaines. Etranger, timide, froid et distant, mal à son aise en public, peu expansif et pourtant sûr de lui, il n'était guère destiné

1. Guillaume d'Orange, qui s'était trouvé dans la même situation que le prince Albert, avait fièrement expliqué qu'il n'accepterait jamais d'être simplement le *premier Chambellan de sa femme* ; il avait fallu lui donner le pouvoir tout entier ; il régna au nom de sa femme, la reine Marie, fille de Jacques II.

à avoir des succès. Certes, il savait être aimable et charmant dans l'intimité, mais en public, il perdait tous ses moyens.

Au moins aurait-il voulu inviter des savants, des hommes de lettres et discuter avec eux. Malheureusement, Victoria ne se souciait pas de ces gens-là ; sachant qu'elle ne brillerait pas dans leur compagnie, elle les écartait.

Il était donc inévitable que ce curieux mélange de pouvoir, de passion et d'orgueil produisît plus que de simples accès d'irritation ; les deux protagonistes n'étant habitués ni l'un ni l'autre à jouer le second rôle, l'orage ne devait pas tarder à éclater et déjà les escarmouches devenaient de plus en plus nombreuses.

Le prince Ernest, frère aîné d'Albert, au cours d'une visite qu'il fit en Angleterre, nous rapporte une petite scène qui se passa sous ses yeux.

Le prince, furieux d'avoir été rebuté, s'était enfermé dans sa chambre. La reine furieuse aussi s'en vint frapper à la porte.

— Qui est là ? demande le prince.

— La reine d'Angleterre.

Pas de réponse.

Une nouvelle grêle de coups.

— Qui est là ? demande encore le prince.

— J'ai dit : la reine d'Angleterre.

Silence.

Soudain les coups recommencent mais plus légers.

— Qui est là ? demande inexorablement le prince.

La réponse vint, douce et repentante.

— Votre femme, Albert.

La porte s'ouvrit aussitôt.

Mais ce n'était qu'une accalmie ; Victoria était trop peu psychologue et trop superficielle pour deviner l'immense détresse de son mari.

Peu à peu, cependant, la position du prince changea. Les élections ayant ramené les Torys au pouvoir, la question des Dames d'honneur se posa de nouveau. Mais dans l'intervalle, le prince trouva le moyen de négocier secrètement et habilement avec Sir Robert Peel et la transition se fit sans heurts.

Victoria en fut profondément impressionnée et reconnaissante ; au moment où Lord Melbourne allait lui manquer terriblement, elle s'aperçut tout à coup qu'elle avait, à ses côtés, un conseiller aussi habile que discret. Les désaccords du début furent oubliés ; tout était désormais confondu dans l'harmonie d'une union parfaite.

Le prince avait avancé d'une allure si insensible qu'on s'en aperçut à peine, mais on peut dire qu'à partir du moment où Sir Robert Peel quitta à son tour le pouvoir, Albert était devenu non seulement le *Prince Consort*, titre que le Parlement venait de lui accorder, mais en fait, le roi occulte de l'Angleterre.

Esprit droit, sans ambitions personnelles ni aucun désir de s'ingérer dans les affaires de l'Etat autrement que par des avis éclairés, il était vraiment le conseiller providentiel et qui arrivait à son heure.

Cependant, le peuple anglais fut plus lent à reconnaître ses qualités ; on peut même dire qu'il ne lui rendit jamais justice et le considéra toujours comme un étranger. Mais que lui importait maintenant, il était tout pour son épouse qui ne pensait et n'agissait que par lui.

Et puis des enfants ne tardèrent pas à venir animer leur foyer. Ce fut d'abord une fille baptisée Victoria-Adélaïde-Marie-Louise et qui devait devenir dans la suite l'impératrice d'Allemagne, femme de Frédéric III ; puis un garçon, Albert-Edouard, le futur Edouard VII, d'autres encore, neuf en tout, quatre garçons et cinq filles, de telle façon qu'à sa mort, Victoria était apparentée à toutes les familles régnantes de l'Europe.

Ainsi unis l'un à l'autre, il semblait qu'un long bonheur leur était promis ; il dura vingt ans. Albert qui travaillait beaucoup

s'était épuisé avant l'âge ; il contracta une fièvre typhoïde qui ne tarda pas à devenir fatale.

Le matin du 14 décembre 1861, la reine comprit qu'elle était au bord d'un abîme effroyable. La famille fut appelée et l'un après l'autre, tous les enfants prirent silencieusement congé de leur père.

Vers le soir, un mieux sembla se produire, la reine s'éloigna. Mais soudain elle fut rappelée. Un seul regard lui apprit tout : Albert était mort. Victoria poussa un cri, un seul long cri sauvage qui résonna à travers le château terrifié ; elle comprit qu'elle l'avait perdu et pour toujours.

On conçoit le désespoir de la reine, après vingt ans d'une union sans nuages. Elle prit le deuil et ne devait plus le quitter jusqu'à sa mort.

Les jours qui suivirent la mort du prince, elle les passa dans une réclusion parfaite. Sa santé s'affaiblit ; les larmes et les veilles la laissèrent comme anéantie ; on craignit même un moment pour sa raison.

Un ambassadeur qui la vit plusieurs années après ce douloureux événement écrivait :

— La reine est morte avec le prince Albert.

L'affection des siens lui apporta quelque consolation comme aussi les témoignages de la nation.

Elle fit publier une vie du prince Albert, rappelant son œuvre et pour faire partout revivre l'image du cher défunt, lui éleva des statues en si grand nombre que le ministre Gladstone disait « que la reine en couvrirait le pays ». Celui de Londres, l'*Albert Hall*, coûta à lui seul plus de cinq cent mille dollars de l'époque.

Jusqu'en 1866, la souveraine demeura dans une retraite qui jeta sur la cour un sombre voile de deuil. Cependant, lorsqu'on lui fit remarquer qu'elle n'avait point cessé d'être reine et que la nation se plaignait de la voir éloignée de la vie publique comme si elle avait abdiqué, elle comprit son devoir et se remit bravement à la tâche.

V

L'ère Victorienne

De même que le XVI^e siècle a été un siècle de prépondérance espagnole, que les XVII^e et XVIII^e ont été des siècles de prépondérance française, le XIX^e apparaît comme un siècle de prépondérance britannique.¹ La gloire de Victoria a été d'occuper le trône d'Angleterre pendant la plus grande partie de ce siècle glorieux pour le pays, de 1837 à 1901.

Pour l'aider dans sa tâche, elle eut de bons conseillers : Melbourne, le prince Albert, et après sa mort, Robert Peel, John Russel, Palmerston, Disraeli, Gladstone, Chamberlain.

De grands écrivains firent briller les lettres anglaises : Tennyson, Tackeray, Bulwer-Lytton, Stuart Mill, Carlyle, Ruskin, Dickens, Spencer, les sœurs Brontë, Rudyard Kipling, Oscar Wilde.

Dès le début de son règne, une innovation fut introduite qui allait révolutionner le service de la poste. Jusqu'en 1839, le port d'une lettre était de vingt-cinq sous, somme énorme pour l'époque, seuls les riches pouvaient se permettre une correspondance suivie. De plus, c'était le facteur qui, en remettant la lettre, devait percevoir la somme, d'où perte de temps et souvent refus du récipiendaire. Un fonctionnaire des postes, Rowland Hill, eut l'idée de réduire le port à deux sous, mais de faire payer cette somme au moyen d'un cachet ou d'un timbre par l'expéditeur, ce qui faciliterait grandement la besogne du facteur. Cette innovation eut un succès immense, multiplia le nombre des lettres, apporta un revenu considérable et ne tarda pas à s'étendre au monde entier.

En 1848, une révolution balaya la royauté en France.

L'Angleterre ne fit pas de difficulté pour reconnaître la Ré-

1. Pour continuer l'énumération, disons que le XX^e semble bien être le siècle de la prépondérance des États-Unis.

publique Française, mais prit les mesures nécessaires pour empêcher la Commotion de s'infiltrer dans le pays.

Il y eut néanmoins quelque agitation. Des bandes essayèrent d'exciter le désordre, brisant les vitrines des magasins au cri de : *Vive la République !* Un jeune chef de bande, qui n'avait pour tout insigne que de vastes épaulettes, s'avança avec quelques énergumènes vers le palais de Buckingham où était la reine.

La garde sortit immédiatement et la bande affolée se dispersa.

Cependant, pour parer à tout événement, on organisa des brigades spéciales dans lesquelles pouvait s'enrôler tout citoyen désireux d'empêcher les troubles. On compta parmi ces agents bénévoles le prince Louis-Napoléon, alors en exil dans la capitale anglaise, mais qui, quelques jours plus tard, allait franchir la Manche, se faire élire député, ensuite président et enfin empereur des Français, sous le nom de Napoléon III.

L'agitation se calma peu à peu. Cependant, malgré toutes les précautions, le 16 mai, alors qu'elle sortait de Buckingham pour aller présider l'inauguration d'un hôpital, un fou tira sur elle deux coups de pistolet heureusement sans résultat. L'incident eut même son bon côté, car il souleva la sympathie et fut l'occasion de manifestations enthousiastes qui la touchèrent profondément.

Elle voulut profiter de ces démonstrations loyalistes pour visiter l'Irlande. C'était son premier voyage dans ce malheureux pays troublé par des maux issus de la misère et de la situation difficile faite aux Catholiques.

Le 3 août, l'escadre royale arriva sur les côtes ; la reine descendit à Coves qui, de ce jour, prit le nom de Queenstown. L'accueil des Irlandais fut très chaleureux. A Dublin, la reine fut saluée par l'évêque protestant et par l'archevêque catholique, Mgr Murray, qui fit sur elle une grande impression par son aspect vénérable autant que par ce qu'elle apprit des œuvres d'éducation et de bienfaisance dues à sa science et à son inépuisable charité.

L'année suivante, un autre événement vint soulever l'opinion publique. Le 24 septembre 1849, le pape Pie IX rétablissait la hiérarchie catholique en Angleterre. Bien qu'il s'agît là d'un acte purement spirituel et qui n'atteignait en rien l'autorité royale, le clergé protestant manifesta une vive irritation et s'efforça d'exciter les esprits contre le *papisme*.

Il y eut des réunions violentes ; des adresses envoyées à la reine dénoncèrent le péril des prétentions papales. Victoria eut le bon sens et le courage d'opposer à ces mouvements agressifs une modération pleine de sagesse et de fermeté.

— Je ne consentirai jamais, écrivait-elle, à prononcer un mot qui pût témoigner le moindre esprit d'intolérance. Protestante sincère comme je l'ai toujours été, je regrette infiniment l'esprit antichrétien et intolérant manifesté par un si grand nombre de nos sujets dans les réunions publiques. Je ne puis souffrir d'entendre proférer, contre la religion catholique, des injures qui doivent être si pénibles et si cruelles pour tant d'excellents sujets catholiques romains.

A la suite de la guerre de Crimée, qui avait réuni les armées françaises et anglaises contre les Russes, la reine Victoria fit une visite officielle à Paris. C'était la première fois depuis la guerre de Cent Ans qu'un souverain anglais se montrait dans la capitale française.¹ L'accueil fut enthousiaste.

— Il faisait encore jour quand nous arrivâmes, écrit la reine, et nous vîmes cette magnifique ville avec ses rues larges, ses hautes maisons décorées de drapeaux. Sur notre passage, pendant que nous suivions les boulevards, la Madeleine, la place de la Concorde, l'Arc de Triomphe, on criait : Vive la reine, Vive l'empereur.

Les jours suivants furent employés à des visites aux principaux monuments : Notre-Dame, Palais de Justice, Sainte Cha-

1. Lors de sa première visite, sous le roi Louis-Philippe, la reine n'était pas venue jusqu'à Paris.

pelle, Hôtel de Ville. La reine admirait et prenait de rapides esquisses qu'elle voulait reproduire et agrandir une fois de retour à Londres.

— L'air de Paris, écrivait-elle, est si pur et si léger, si libre de notre pestilentielle fumée de charbon, que même à une grande distance, on aperçoit distinctement les objets.

Elle parla en public chaque fois qu'elle en eut l'occasion et fut vigoureusement applaudie ; on admirait son aisance et sa belle diction.

— On dirait une Française ! s'écriait un auditeur.

Pour récompenser les soldats de Crimée, la reine institua la *Croix Victoria*, demeurée l'une des plus hautes décorations militaires anglaises. Un certain nombre de ces décorations furent réservées aux soldats français les plus méritants.

VI

La Confédération Canadienne

C'est au cours du règne de Victoria que le Canada trouva sa forme définitive et qu'il devint une nation autonome, de simple colonie qu'il était auparavant.

Divisé d'abord en provinces, chacune ayant son gouvernement séparé, il n'aurait jamais pu atteindre le haut degré de prospérité auquel il est arrivé par l'union de toutes ces provinces en un seul pays.

Déjà, le 23 juillet 1840, la reine avait sanctionné l'union du Haut-Canada (Ontario) et du Bas-Canada (Québec) sous le nom de *Provinces unies du Canada*, avec un Conseil législatif de vingt membres nommés par la couronne, une Chambre d'Assemblée de quatre-vingt-quatre membres (quarante-deux pour chaque province). Le Parlement ainsi formé siégea d'abord à Kingston, puis à Montréal et enfin, alternativement à Québec et à Toronto.

La reine était représentée par un gouverneur ; le plus célèbre d'entre eux fut Lord Elgin, choisi par Victoria elle-même.

Esprit ouvert et éclairé, il comprit tout de suite que ce serait une erreur que de chercher à angliciser les Canadiens français et que, d'ailleurs, on n'y arriverait jamais.

— Au contraire, écrivait-il à la reine, si vraiment ils s'aperçoivent que leur religion, leur langue et leurs coutumes sont respectées, ils deviendront les plus fidèles sujets de Votre Majesté.

Et c'est pourquoi, en ouvrant les Chambres, le 18 janvier 1849, Lord Elgin prononça le discours du trône en anglais et en français, coutume qui a toujours été suivie depuis.

Mais son principal mérite fut d'établir solidement, au Canada, le principe qui veut que le roi règne mais ne gouverne pas et que le pouvoir demeure entièrement entre les mains du Parlement, le gouverneur ne faisant que sanctionner les actes de son gouvernement.

Il eut aussi le courage, malgré une populace hurlante, soutenue par les émeutiers en faveur de l'annexion du Canada aux Etats-Unis, de sanctionner la loi qui indemnisait les Canadiens français des pertes subies au cours de la révolte de 1837-38.

A son instigation, l'Angleterre remit au Canada le contrôle du service postal qui, grâce à l'invention du timbre-poste, connut un développement prodigieux.

Sans bruit et sans fracas, Lord Elgin avait accompli, au cours de son mandat, une œuvre durable et qui favorisait le plein épanouissement du Canada.

Cependant les progrès accomplis ne faisaient que mieux comprendre les avantages d'une Confédération de toutes les provinces. Une première réunion eut lieu pour discuter cette question, à Charlottetown, dans l'Île du Prince-Edouard. Une deuxième, beaucoup plus importante, se tint à Québec.

Entre temps, Québec et Toronto se disputaient l'honneur de devenir la capitale du pays ; le fait pour la Chambre de siéger

tantôt à Québec et tantôt à Toronto, était une source d'ennuis et de difficultés.

La question fut référée à la reine elle-même. Celle-ci, ayant bien considéré la carte du Canada, ne choisit ni Québec, ni Toronto, mais Bytown,¹ une petite ville située aux confins des deux provinces, et décida qu'elle porterait le nom d'Ottawa, nom indien qui avait l'avantage de n'être ni anglais, ni français. On commença immédiatement à y élever les édifices du futur Parlement.

Victoria n'avait jamais traversé les mers et ce n'était pas la coutume, pour les souverains, à cette époque, d'entreprendre d'aussi longs voyages ; aussi désigna-t-elle son fils aîné, le prince de Galles, futur Edouard VII, pour poser la première pierre de cet édifice.

Enfin, le 20 mai 1867, la reine Victoria donnait sa sanction à l'*Acte de l'Amérique Britannique du Nord* qui créait la Confédération et consacrait définitivement la constitution nationale du Canada. La reine décidait en même temps que la confédération commencerait à exister légalement le 1^{er} juillet 1867.

Les provinces canadiennes étaient enfin unies, ne formant qu'une seule nation composée de groupes différents, il est vrai, mais tendant à un seul but politique et économique : faire du Canada un grand pays.

Et c'est pourquoi le nom de Victoria sera toujours inscrit au fronton du Canada.

On rapporte qu'au moment de repartir pour le Canada, après l'approbation et la signature de l'*Acte de l'Amérique Britannique du Nord*, Georges-Etienne Cartier ayant chaleureusement remercié la reine de sa bienveillance envers les Canadiens, celle-ci lui répondit :

— C'est tout naturel, Monsieur le ministre, le Canada n'est-il

1. Ainsi nommé du colonel By, son fondateur.

pas l'un des plus beaux fleurons de la couronne britannique ; et puis, songez que ma mère aurait pu être Canadienne.

Parallèlement au Canada, le vaste pays des Indes était réorganisé et en février 1876, Victoria fut solennellement proclamée impératrice des Indes. Depuis ce jour, elle signa et ses pièces de monnaie portèrent *Victoria reine et impératrice*.

VII

L'apothéose d'une fin de règne

Avec les années, bien des événements avaient changé et élargi la vie privée de Victoria ; les plus âgés de ses enfants avaient maintenant leur propre famille ; ainsi la reine pouvait compter de nombreux petits-enfants.

Un tableau du temps représente la famille royale rassemblée dans l'un des grands salons de Windsor ; on y compte plus de cinquante personnes pressées autour de l'aïeule impériale.

Les années si bien remplies fuyaient. Le temps, qui ne ménage pas plus les reines que le plus humble de leurs sujets, avait laissé les traces de son passage ; ses cheveux gris devenaient blancs, ses traits mûris s'adoucissaient, son petit corps solide gagnait de l'embonpoint ; elle marchait à pas lents, à l'aide d'une canne.

Le cinquantenaire de son règne fut célébré avec une pompe incroyable ; tous les peuples de l'empire s'étaient donné rendez-vous à Londres. Entourée des plus hauts dignitaires de son royaume, escortée d'un brillant cortège de rois, elle s'en fut, au milieu de foules enthousiastes, rendre grâce à Dieu, en l'abbaye de Westminster. Partout elle fut saluée comme la mère de son peuple et comme la personnification symbolique de l'impériale grandeur de l'Angleterre.

Elle avait vieilli, mais son cœur ardent était demeuré le mê-

me. Quand, à l'issue de la longue cérémonie, on lui demanda comment elle se trouvait, elle fit la même réponse qui avait jailli spontanément des lèvres de la jeune fille de dix-huit ans, le jour de son couronnement :

— Je suis très lasse, mais si heureuse !

Ainsi après le long labeur s'ouvrait un crépuscule doux et serein, tout doré par la gloire ; une atmosphère jusqu'alors inconnue d'adoration environna les dernières années de la reine Victoria ; l'apogée de tout un peuple était inscrit sur son front ; jamais potentat, jamais souveraine n'incarna son pays comme la reine Victoria sur la fin de son règne.

Ainsi ses dernières années s'écoulèrent dans une sorte d'apothéose ; aux yeux éblouis de ses sujets, elle était devenue une sorte de divinité nimbée de la plus pure gloire. Quand passait la voiture royale, on ne criait plus, on n'acclamait plus, mais toutes les têtes se découvraient et un murmure fervent où la tendresse se mêlait à la vénération, montait vers *la vieille dame en gris*.

Jusqu'au bout, elle continua son métier de reine ; le 10 janvier, elle recevait le maréchal Roberts, vainqueur de la guerre des Boers, et causait avec lui pendant une heure. Elle parut soutenir sans peine cet effort ; mais quand l'audience fut terminée, elle s'évanouit.

Le lendemain, les médecins reconnurent que son état était désespéré et pourtant, pendant deux jours encore, cet esprit indomptable combattit ; pendant deux jours encore, elle accomplit ses devoirs, recevant son premier ministre Chamberlain.

Puis elle cessa de travailler ; il n'y avait plus d'espoir, sa famille s'assembla autour d'elle et le 22 janvier 1901, à six heures et demie du soir, elle mourut ; le dernier mot qu'on entendit sortir de ses lèvres fut : *Albert* ; comme si, après quarante ans d'attente et rendue au seuil de l'éternité, elle donnait rendez-vous à celui qui avait été son fidèle et unique compagnon.

Elle était âgée de quatre-vingt-huit ans et huit mois ; elle



La reine Victoria à l'époque de son jubilé.

avait régné soixante-trois ans, dépassant de trois ans, le plus long règne des rois anglais, celui de Georges III, son aïeul.

Ses funérailles furent ce que l'on pouvait attendre.

Elle était morte en son château d'Osborne, dans l'île de Wight et l'on dut ramener, par mer, à Londres, sur le yacht royal l'*Alberta*, le cercueil de celle qui avait été l'impératrice des mers.

Figés dans une immobilité de statue, un amiral se tient à la proue, quatre autres aux angles du catafalque. Lentement, précédé et suivi d'une escorte de contre-torpilleurs aux coques peintes en noir, l'*Alberta* a glissé entre une double rangée de cuirassés, de croiseurs et de contre-torpilleurs. La *Home Fleet* entière est là et aussi les navires, qu'en un suprême hommage, ont dépêchés la France, l'Allemagne et la Russie.

A Londres, une foule s'écrase le long des rues où doit passer le cortège. Les marchands d'étoffes de deuil ont été dévalisés et tout le monde, jusqu'au dernier clochard des docks, s'est vêtu de sombre ou a mis au moins un crêpe à son bras. Des crêpes pendent aussi des balustrades, des grilles, des hampes, de partout, les journaux ont paru largement encadrés de noir ; les chevaux même portent un flot de crêpe à leurs harnais.

Le cercueil, tout de blanc drapé, seule chose blanche au milieu de tout ce deuil, est hissé sur un affût de canon que doivent traîner six chevaux ; mais ceux-ci, énervés par une trop longue attente, piétinent, piaffent, se cabrent et refusent d'avancer. Sur un signe du nouveau roi, car dès l'instant du dernier soupir de la reine, Edouard VII a été proclamé, on les dételle et ce sont les marins de la garde d'honneur qui, s'agrippant aux traits, halent le long des rues, le cercueil de leur souveraine, créant ainsi une tradition ; le cercueil des rois d'Angleterre, posé sur un affût de canon, sera désormais tiré par une délégation de la marine.

Cependant, ce n'est pas dans la chapelle Saint-Georges, où gisent les rois ses prédécesseurs, que Victoria a voulu être inhu-

mée ; c'est dans le mausolée qu'elle éleva jadis à Frogmore, dans l'enceinte même du parc de Windsor et où repose déjà le prince Albert.¹

Suivi de la seule famille et de quelques vieux serviteurs, son cercueil y est porté le lendemain en longeant l'étang sur lequel, aux jours d'hiver des belles années, elle patinait au bras de ce mari adoré. Quelques prières, une pierre que l'on scelle, et les deux époux sont de nouveau côte à côte, cette fois, pour l'éternité.

Peu de semaines après, dans la brousse du pays Zoulou, un chef indigène, auquel on vient d'apprendre que la reine est morte, s'écrie :

— Une nouvelle étoile s'est sûrement allumée dans le ciel !

VIII

La reine Victoria et la religion catholique

Vers la fin de sa vie, la reine Victoria avait pris l'habitude d'aller chaque année, au printemps, faire une villégiature de quelques semaines, sur la côte de la Méditerranée. Sa petite voiture, traînée par un poney écossais, fit bientôt partie du paysage et a été maintes fois reproduite par les publications illustrées.

Or cette fidélité annuelle n'avait pas tardé à créer une légende. Chaque année, lorsqu'on la voyait arriver ainsi, aux alentours de Pâques, certains journaux bien informés prenaient des airs mystérieux et déclaraient qu'ils connaissaient parfaitement la cause du déplacement de Sa Majesté... la souveraine anglaise avait embrassé la religion catholique et elle venait en France pour... faire ses Pâques.

1. Albert n'étant que prince consort, quelques-uns se demandèrent s'il avait droit à la sépulture royale de la chapelle Saint-Georges. Victoria coupa droit aux critiques en élevant, à la mémoire de son époux, un superbe mausolée qui lui coûta plus de cinq cent mille dollars de l'époque ; par la même occasion, elle y avait marqué sa place.

C'était parfaitement absurde. Ceux qui ont approché de près la reine Victoria savent très bien que ses opinions religieuses n'ont jamais varié. Elevée par une mère allemande, elle penchait vers le luthéranisme ; son mariage avec le prince Albert, Allemand lui-même et luthérien, n'avait fait que fortifier ses convictions dans ce sens.

De par ses hautes fonctions cependant, elle était officiellement le chef de la religion d'Etat, l'anglicanisme, et elle en suivait fidèlement les rites lorsqu'elle se trouvait en Angleterre. Au cours de ses villégiatures en Ecosse, elle se rendait simplement à l'église paroissiale et assistait à l'office presbytérien.

C'est dire que les idées religieuses de la reine étaient fort larges et si elle ne pratiquait pas elle-même le catholicisme, elle a toujours montré, pour les catholiques, une grande bienveillance.

Nous avons vu plus haut sa noble conduite lors de l'agitation populaire et protestante qui accompagna le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre.

Plusieurs causes d'ailleurs contribuèrent à maintenir et même à fortifier cette bienveillance. Au premier rang, il faut mettre la reconnaissance de Sa Majesté pour la courtoisie avec laquelle elle fut reçue par les hauts dignitaires de l'Eglise catholique, à chacune de ses visites en Irlande ; la courtoisie qu'elle rencontra également toutes les fois qu'elle voulut visiter des églises ou des établissements catholiques sur le continent. Sa visite à la Grande Chartreuse est demeurée célèbre.

Mais les excellentes relations personnelles qui existaient entre le pape Léon XIII et la reine exercèrent une influence plus puissante que tout le reste.

Ces relations remontaient à l'année 1846. A cette époque, Mgr Pecci, qui venait de quitter la nonciature de Bruxelles, se rendit en Angleterre, muni d'une lettre de recommandation de Léopold I^{er}, l'oncle Léopold ; il obtint une audience de la reine Victoria. Il conserva de cette entrevue un souvenir ineffaçable.



Edouard VII, fils et successeur de la reine Victoria.

De son côté, le prélat avait produit, sur la souveraine, une impression des plus favorables. Lorsque le cardinal Pecci fut élevé au souverain pontificat, la reine d'Angleterre fut une des premières à le féliciter et fit une gracieuse allusion à leur première entrevue.

A son tour, le Pape saisit l'occasion que lui offrait le cinquantième anniversaire de l'avènement de Sa Majesté pour la complimenter et lui offrir un magnifique présent : une superbe copie en mosaïque de l'*Ecole d'Athènes* de Raphaël dans un cadre d'une richesse inouïe. Pour la première fois depuis la Réforme, un envoyé du Souverain Pontife était reçu publiquement par une souveraine anglaise.

Dix ans après, à l'époque de son jubilé de diamant, ce fut Mgr Sambicetti, archevêque de Corinthe, qui lui apporta les félicitations de Léon XIII.

Victoria ne pouvait donc qu'être bien disposée envers l'Eglise catholique.

Sa Majesté joignait d'ailleurs la sollicitude à la bienveillance ; elle veillait personnellement à ce que tous les catholiques attachés au service de sa personne remplissent leurs devoirs religieux.

Aujourd'hui le catholicisme a solidement repris pied en Angleterre et il ne viendrait à l'idée de personne de lui contester sa place dans la vie publique. Au temps de Victoria, il en était autrement, l'intolérance avait beau jeu et les lois contre les catholiques étaient nombreuses ; elles n'ont été abrégées que peu à peu.

La reine avait donc quelques mérites à soutenir le rétablissement de la hiérarchie catholique dans son royaume. Elle en fut récompensée par la merveilleuse floraison qui suivit ; quelques années après seulement, un illustre converti le Cardinal Manning, l'auteur aimé de *Fabiola*, occupait le siège archiépiscopal de Westminster.

ÉDOUARD VIII, ROI D'ANGLETERRE

I

Le Prince de Galles

Celui qui, après avoir porté plus glorieusement peut-être que tous ses prédécesseurs, héritiers présomptifs de la couronne d'Angleterre, le titre de Prince de Galles, devait devenir, le 21 janvier 1936, pour quelques mois seulement, Edouard VIII, roi d'Angleterre, des Dominions au delà des mers et empereur des Indes, naquit à Richmond Park, dans le comté de Surrey, le 23 juin 1894. Il reçut au baptême, les noms d'Edouard-Albert-Chrétien-Georges-André-Patrick-David. Tous ces noms sont symboliques : Edouard, en l'honneur de son grand-père et parrain Edouard VII ; Albert, en souvenir de son arrière-grand-père, le prince Albert, époux (non régnant) de la reine Victoria ; Chrétien, pour marquer son attachement à la foi anglicane, religion officielle de l'Angleterre ; Georges, en mémoire de saint Georges, patron de l'Angleterre ; André, en mémoire de saint André, patron de l'Ecosse ; Patrick, en l'honneur de saint Patrick, patron de l'Irlande ; David, nom cher aux Gallois et parce qu'il devait être un jour prince de Galles.

Tels étaient les prénoms du nouveau-né que la reine Victoria elle-même avait tenu sur les fonds baptismaux parce qu'elle voyait en lui un futur héritier de sa couronne. Dans l'intimité, on l'appelait David.

La première enfance du jeune prince se passa presque tout entière auprès de son arrière-grand-mère, la reine Victoria, qui se glorifiait d'avoir vu, selon la promesse du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, les enfants de ses enfants, jusqu'à la quatrième génération.

Il devint vite le favori de son grand-père qu'il aimait lui-même beaucoup. Le prince trouvait mille prétextes d'entrer dans la *nursery* pour jouer avec son petit-fils. Un jour, un fournisseur se présenta au palais royal où il avait été mandé afin de prendre mesure de quelques vêtements. On l'avait fait asseoir dans le corridor où il attendait patiemment qu'on le fît entrer dans la *nursery*, quand, tout à coup, la porte s'ouvrit et le petit prince parut sur le seuil.

Il aperçut le tailleur qu'il connaissait déjà un peu.

— C'est vous qui êtes venu pour me voir ? demanda-t-il. Eh bien ! entrez donc vous asseoir.

— Merci bien, répondit celui-ci, mais je crois qu'il vaut mieux que j'attende ici. Je n'ai pas la permission d'entrer sans être appelé par Madame votre Gouvernante.

— Oh ! ça ne fait rien, répondit l'enfant avec assurance, il n'y a personne qui nous dérangerait. Il n'y a que mon grand-père.

Or ce grand-père n'était autre que le prince de Galles, le futur Edouard VII, roi et empereur de tous les vastes territoires britanniques sur lesquels le soleil ne se couche jamais.

Mais bientôt arriva l'âge scolaire ; le petit David passa des mains de ses précepteurs à l'école navale où il conquist ses grades et, à l'Université d'Oxford, où il prit ses degrés.

Quand Edouard VII mourut, il laissa un testament parlé dont sir Francis Bertie, son ambassadeur à Paris, fut le dépositaire fidèle. Ce testament ordonnait qu'aussitôt élu Prince de Galles, son petit-fils serait envoyé en France, en un séjour d'études assez long pour lui permettre de bien apprendre à parler le français. Edouard VII, qui était venu au Canada au cours de sa jeunesse, se souvenait combien sa connaissance du français l'avait rendu

populaire et il voulait assurer le même avantage à son petit-fils.

Du séjour que fit à Paris l'héritier du trône d'Angleterre, les témoins se souviennent d'un beau jeune homme, un peu timide et d'une exquise politesse.

Mais sous ce masque charmant, se cachait déjà une volonté énergique qui étonna ses hôtes.

— Ce qu'il veut, il le veut bien, disaient-ils.

Ainsi, durant les douze mois qu'il passa chez le marquis de Breteuil, jamais on ne l'entendit prononcer un mot d'anglais. Il avait promis que le français serait sa langue durant tout son séjour en France et il tenait parole.

Cette fidélité avait d'autant plus de mérite que la marquise de Breteuil, américaine d'origine, parlait plus facilement l'anglais que le français et que ses enfants eux-mêmes parlaient souvent anglais entre eux. Mais écartant de son esprit toute tentation, le jeune prince leur adressait courageusement la parole en français.

Lorsqu'il quitta cette maison, pour aller étudier l'allemand en Allemagne, une amitié très forte le liait aux enfants du duc. On a même ajouté que si la jeune Agnès de Breteuil avait voulu, elle serait aujourd'hui la reine d'Angleterre, mais elle n'était pas prête à abandonner sa religion même pour l'amour d'un prince et la perspective d'une couronne. Pour son malheur, le prince, devenu Edouard VIII, devait faire un choix moins judicieux et qui allait lui coûter le trône.

Quoi qu'il en soit, il emportait de la maison du duc une connaissance solide de la langue française. Plus tard, en 1919, lors de sa première visite officielle au Canada, à l'occasion du grand banquet que lui offrit la ville de Montréal, le jeune prince se leva, et comme il avait fait dans toutes les occasions où se trouvaient des Canadiens français, il répondit en français à l'adresse qui venait de lui être lue. Mgr Bruchési, alors archevêque de Montréal, qui se trouvait en ce moment à ses côtés, eut la curiosité de jeter un regard furtif sur la feuille du mémo

où le prince avait griffonné à la hâte les quelques idées qu'il allait développer dans son discours. Ces quelques mots étaient en français. Ainsi donc, non seulement il avait parlé mais il avait pensé en français, ce qui montrait combien cette langue lui était familière.

En 1913, à la veille même de la guerre, le Prince de Galles était en Allemagne. Il n'eut que le temps de rentrer en Angleterre avant l'orage.

Aussitôt la guerre déclarée, il se rappelle qu'il a l'âge militaire et demande à partir pour le front de bataille. Les jeunes Anglais de son âge y sont déjà ou se préparent dans les camps d'exercice ; ses jeunes amis, les fils du comte de Breteuil sont aux premiers rangs de l'armée française.

Mais Lord Kitchener, ministre de la guerre, s'y oppose.

— Vous êtes l'héritier présomptif de la couronne et vous n'avez pas le droit de vous exposer !

— *What does it matter if I am shot ? I have four brothers.* (Et, qu'importe, si je suis tué ? J'ai quatre frères.)

Un frisson d'orgueil parcourut les veines du vieux maréchal, vainqueur de Karthoum, à entendre ces fières paroles sortir des lèvres de celui qui pouvait être son roi demain. Mais cachant son admiration, il répondit froidement :

— Si j'étais certain que vous fussiez tué, je ne sais pas si, en effet, j'aurais le droit de vous empêcher de partir. Mais ce que je ne puis permettre, c'est de donner à l'ennemi la chance de vous faire prisonnier.

La chose en resta là pour le moment. Mais le prince n'avait pas perdu tout espoir de convaincre le ministre ; nous l'avons dit, il était tenace et tout alla de façon que le 17 novembre 1914, il était nommé aide de camp du général en chef, Sir John French, dans les Flandres.

Un état-major, ce n'est pas la tranchée, et c'est la tranchée qui est son ambition ; mais tout vaut mieux que de rester en Angleterre.

D'ailleurs, chaque fois qu'il peut en trouver l'occasion, soit pour porter un ordre ou procéder à une inspection, il court aux avant-postes, il se mêle aux troupes combattantes, il descend dans les boyaux qui conduisent aux tranchées. Il prend la relève avec les troupes d'Australie. Les *Anzacs*, qui sont de rudes soldats, l'ont adopté. A la suite de l'une de ses visites, ils ont inscrit sur leur cagna : *Hutte de Galles*.

Bientôt il est nommé capitaine et dès lors il court exactement les mêmes risques que tous les autres officiers de son grade. A Vermelles, durant la bataille de Loods, il venait de descendre de son auto quand un obus la frappe, tue le chauffeur et réduit la machine elle-même en capilotade. A l'automne 1917, alors qu'il procède à une inspection en première ligne, un obus éclate et emporte la jambe du soldat qui vient juste derrière lui. Plus tard, en Italie, alors qu'il était à dîner, plusieurs bombes ennemies frappent les fenêtres, l'une même pénètre à l'intérieur, éclate et renverse tout un pan de mur.

Il parcourt ainsi tous les fronts et connaît toutes les armées alliées. Il donne lui-même la mesure de l'expérience acquise durant ses *quatre ans de France*, dans un discours prononcé à Londres, en 1919.

— La part que j'ai prise à la guerre, dit-il, a été, j'en ai peur, tout à fait insignifiante, mais il est un point sur lequel je n'ai pas sujet de regretter le service que j'ai fait outre-mer. Pendant ces quatre années, je me suis mêlé aux hommes ; pendant ces quatre années, je me suis trouvé moi-même. Quand je pense à l'avenir et aux responsabilités qui peuvent devenir les miennes, je sens que l'expérience ainsi gagnée pourra m'être d'un bon usage.

On le voit, silencieusement et sans forfanterie, le jeune prince se préparait déjà à son futur métier de roi.

Ce vaste empire qu'il gouvernera peut-être un jour, il veut le connaître à fond, l'étudier et pour cela, le parcourir.

Le 18 août 1919, le prince de Galles débarquait à Halifax pour sa première visite officielle au Canada.

Le 22 août, il était à Québec, salué par les autorités civiles et religieuses, au cours d'une réception solennelle qui eut lieu dans la salle du Conseil Législatif. A toutes les adresses qui lui furent présentées, le jeune Prince répondit en français. Et il en fut de même tant qu'il se trouva dans la province de Québec : à Montréal, à Saint-Jean, à Sherbrooke, à Saint-Hyacinthe, donnant ainsi la preuve du soin qu'il avait à marquer notre droit de parler français dans ce pays fondé par nos ancêtres.

Le pont de Québec, la dernière des merveilles du monde, venait d'être terminé, le prince en fit l'inauguration. Ce fut une journée mémorable. Un convoi de luxe découvert avait été préparé, le prince y prit place après avoir dévoilé la première des deux plaques commémoratives de l'entrée. Le pont fut ainsi traversé d'un bout à l'autre. Le superbe panorama qui se déroulait sous ses yeux le ravit ; se penchant vers le Lieutenant-Gouverneur qui l'accompagnait, il s'écria d'une voix concentrée et comme se parlant à lui-même.

— Quel merveilleux pays ! On voudrait y demeurer toujours. Je comprends que mon arrière-grand-père, le duc de Kent, ait tant aimé le Canada... et aussi les Canadiennes.

L'homme d'Etat tourna la tête ; ces quelques paroles avaient été prononcées avec tant de ferveur qu'il comprit que le panorama n'était pas seul en cause.

Et, en effet, pour la deuxième fois, l'héritier du trône d'Angleterre venait de rencontrer l'amour sur son chemin. Le soir précédent, au cours de la soirée donnée en son honneur, au Château Frontenac, parmi toutes celles qui lui avaient été présentées, une jeune Québécoise l'avait profondément impressionné. Élégante, d'une distinction parfaite, d'une conversation vive et enjouée, elle semblait unir en sa personne, tout le charme de la Française avec ce je ne sais quoi d'exotique qui est propre à l'Américaine.



*Le roi Georges V et son fils le prince de Galles, visitant le front franco-anglais
en 1916.*

Le prince s'enquit discrètement : c'était la fille de l'un des plus hauts personnages politiques de la vieille capitale.

Au bout d'une demi-heure, il était décidément conquis ; autant que le lui permettait le protocole, il lui tint compagnie tout au long de la soirée, dansant et causant.

Quand la fête fut sur le point de se terminer, le prince voulut être présenté à sa mère ; c'était pour lui demander d'être présente, avec sa fille, aux fêtes qu'on allait vraisemblablement donner en son honneur, à Montréal.

Et il en fut ainsi tout au long de la visite à travers le Canada ; les deux femmes eurent leur place réservée dans le train royal ; elles furent de toutes les fêtes, assistèrent à toutes les réceptions.

A toutes d'ailleurs, la jeune Québécoise se prêtait avec bonne grâce, aussi à l'aise avec les personnalités des provinces anglaises qu'elle l'avait été dans sa ville natale. Chaque jour, le prince sentait grandir son admiration. Comme jadis son aïeul, il semblait bien déterminé à choisir son épouse au Canada.

Mais il y avait son père, et surtout il y avait le Parlement d'Angleterre, des ministres froidement calculateurs. Que décideraient-ils ? Son idylle aurait-elle plus de chance que celle de son ancêtre ? Il espérait.

La réponse vint, brutale et laconique :

— Impossible.

Georges V opposait son veto. Y eût-il consenti d'ailleurs que la conclusion aurait été la même, car je doute que la jeune Canadienne française eût consenti, même pour un trône, à renier la foi de ses ancêtres.

Et l'on ne peut que regretter que l'opinion anglaise, qui a déjà tant évolué depuis les jours sombres d'Henri VIII, ne permette pas encore à une femme catholique d'occuper le trône d'Angleterre. La chose est d'autant plus regrettable qu'elle eût évité une catastrophe en barrant le chemin à l'Américaine deux fois divorcée.

L'idylle devait donc se dénouer. Au cours d'une soirée

d'adieu, le duc présenta un magnifique collier de diamants à sa fiancée d'un jour. L'aventure avait commencé et se terminait à la manière d'un conte des mille et une nuits.

Le 2 septembre, le Prince de Galles arrivait à Montréal pour une courte visite, se réservant de visiter la métropole à fond à son retour de l'Ouest. Il voulut quand même parcourir les principales rues de Montréal pour connaître la population canadienne-française. Partout la foule se porte à sa rencontre, sa voiture avance à travers une véritable mer humaine.

Les acclamations sont tellement denses que, pour y répondre, le jeune prince adopte une allure tout à fait démocratique : il se tient debout puis s'assied sur la capote repliée de la voiture, saluant des deux mains et agitant son chapeau.

Durant un parcours de quatre milles, à travers les rues de Montréal, le prince eut à peine le temps d'échanger quelques paroles avec le maire de Montréal qui se trouvait à ses côtés et, trait à noter, il avait voulu que toute la conversation se fît en français.

Et le voyage se continua, triomphal, jusqu'à Vancouver. L'aspect des Rocheuses fut, pour le royal visiteur, un enchantement ; la vue des immenses prairies de l'Ouest canadien l'avait également séduit et il prit immédiatement les dispositions nécessaires pour faire l'acquisition d'un *ranch* où il espérait revenir, de temps à autre, passer quelques semaines de vacances ; il en est toujours le propriétaire.

Au moment de quitter le Canada, le Prince avouait modestement :

— Ce n'est pas ma personne que les Canadiens ont acclamée, c'est le représentant du roi, l'héritier du trône !

La vérité, c'est que sa bonne grâce lui avait gagné tous les cœurs.

Ce voyage devait être le prélude de beaucoup d'autres. La vie de ce jeune prince de 27 ans devint désormais un livre d'ima-

ges merveilleux. On peut le voir sous tous les cieux, dans tous les costumes, sous tous les climats qui appartiennent à la couronne d'Angleterre. Le voilà, svelte dans ses habits de toile blanche, sous un parasol d'honneur, recevant les hommages des chefs nègres, à Sierre Leone ; le voici chevauchant un poney de l'Afrique du Sud, à la tête d'une cavalcade venue à sa rencontre. Le voilà faisant son entrée solennelle à Hong Kong, porté en palanquin, dans des rues décorées de milliers de lanternes. Il est reçu par le Mikado du Japon. En compagnie du général commandant les forces américaines, il visite le canal de Panama. Il est maintenant aux Indes, chevauchant sur le cou d'un éléphant blanc puis recevant, dans un pavillon de marbre, une adresse que lui présentent deux étudiants enturbannés. De là, il se rend en Australie, voyage au cours duquel il rencontre les *Anzacs* et décore les officiers du corps australien dont il fut, en France, le camarade d'armée.

Entre temps, il revient au Canada, sur son *ranch* où il aime à se reposer : il y vit en fermier, cultive lui-même sa terre et se lie d'amitié avec les fermiers du voisinage dont plusieurs sont des Canadiens français.

Il veut connaître toutes les parties de son immense empire, il les visitera toutes, de fond en comble, il veut en pénétrer les secrets. Partout il s'informe des hommes et des choses. Il se mêle à tout et à tous sur les cinq continents et quand il revient de ses voyages, au foyer de la vieille Angleterre, on le trouve mûri et changé. Son caractère se dessine, ses tendances s'accusent. Ses yeux sont tristes. Il a vu tous les peuples du monde ahanant sous le poids des suites de cette guerre funeste et il sait à présent qu'en bien des endroits, la terre est vraiment cette vallée de larmes dont parlent les prophètes d'Israël. Il se promet bien d'essayer un jour d'alléger le sort de ses peuples.

En 1925, il est à Sainte-Hélène, la petite île perdue au milieu de l'océan Atlantique où mourut Napoléon I^{er}. De ses mains, il plante un jeune arbre, en signe d'hommage au souvenir du

grand empereur des Français que ses ancêtres traitèrent jadis si durement.

Depuis 1927, le Prince de Galles a moins voyagé ; la santé du roi Georges, son père, décline visiblement.

Quand il peut s'échapper pour quelques jours de vacances, il aime à se rendre en France. Sur la pente des Pyrénées, dans la Basque française, non loin de l'Atlantique, il possède son château, *Fort Belvédère* ; il y a tout ordonné selon ses goûts. Sur une grande terrasse d'où la vue est magnifique, il aime à prendre ses repas en plein air. La cuisine, le linge, le costume des serveurs, tout est français et le Prince lui-même n'y parle que le français. En quelques heures d'avion, il y arrive et repart de même.

Et voilà, tel un coup de foudre, qu'une nouvelle retentit : le roi Georges V est mort !

Mais le pays ne peut demeurer sans roi : le roi est mort, vive le roi !

Dès le matin du 21 janvier, le Prince quitte la chambre mortuaire, monte en avion et se rend à Londres où l'attendent les membres du Conseil Privé et les ministres, en grand appareil. Le nouveau roi apparaît en uniforme de lord-grand amiral de la flotte et annonce qu'il a choisi de régner sous le nom d'Edouard VIII, en souvenir de son grand-père Edouard VII. Aussitôt les membres présents le proclament roi et lui jurent fidélité.

Le lendemain à dix heures du matin, la proclamation de l'avènement d'Edouard VIII est lue au peuple du haut du balcon du palais Saint James. Trois mille hommes de troupes forment la haie, des salves d'artillerie sont tirées et tous les drapeaux qui étaient en berne, pour la mort du souverain, sont relevés et flottent au haut des mâts durant six heures.

L'Angleterre a maintenant son roi, elle peut pleurer en paix la mort de celui qui l'a précédé ; les drapeaux sont remis en

berne et l'on prépare les funérailles auxquelles le roi prendra part avec ses frères au milieu des souverains et chefs d'Etat.

Et aussitôt Edouard VIII a commencé son règne, résolu à se servir de l'expérience qu'il avait acquise au cours de ses nombreux voyages. C'est pourquoi, dans son premier message radio-phonique à tous les pays de l'empire, il pouvait dire :

— *Je suis mieux connu de la plupart d'entre vous, comme le Prince de Galles, comme un homme qui, pendant la guerre et depuis, a eu l'occasion d'apprendre à connaître les peuples de presque tous les pays du monde, au milieu de toutes sortes de circonstances. Et quoique je vous parle aujourd'hui à titre de roi, je suis encore le même homme qui a acquis cette expérience et dont l'effort constant sera de continuer à promouvoir le bien-être de ses contemporains.*

Puisse l'avenir apporter la paix et l'entente au monde, la prospérité et le bonheur aux peuples britanniques. Et puissions-nous être dignes nous-mêmes de l'héritage qui est le nôtre.

Tels étaient les sentiments du nouveau roi...

Rien ne faisait prévoir alors le terrible orage au cours duquel Edouard VIII, ayant à peine un pied sur le trône, allait l'abandonner pour devenir le duc de Windsor.

II

Un drame autour du trône d'Angleterre

« Titus reginam Beronicen, cui etiam nuptias pollicitus fere-latur, statim ab urbe dimisit invitum invitam ».

« Titus, traduit Racine, dans la préface de sa tragédie, Titus qui aimait passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, dès les premiers jours de son empire ».

Ainsi se trouve annoncé, à travers les siècles, le drame de la famille royale d'Angleterre, tel qu'il allait se jouer, ou plutôt,

tel qu'il aurait dû se jouer dans l'intérêt supérieur de la dynastie et de l'empire.

Qui donc n'a pensé au chef-d'œuvre de Racine, à Bérénice, en suivant les péripéties poignantes de ce drame dont le dénouement, d'une foudroyante rapidité, a étonné l'univers entier.

Relisez cette magnifique tragédie, en prenant seulement la peine de substituer le nom d'Edouard VIII à celui de Titus, le vainqueur et destructeur de Jérusalem ; celui de Wallis Simpson à Bérénice ; celui de Baldwin, premier ministre d'Angleterre, à Paulin et dites-moi si, à trois siècles de distance, le poète ne semble pas avoir décrit point par point, les événements d'hier.

Phénice (confidente de Bérénice Simpson) :

Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux...

L'hymen, chez les Romains, n'admet qu'une Romaine...

.....

Titus (à Paulin Baldwin) :

...Hélas ! à quel amour on veut que je renonce !

...Maître de l'univers, je règle sa fortune ;

Je puis faire les rois, je puis les déposer ;

Cependant, de mon cœur, je ne puis disposer.

.....

A Bérénice (Simpson) :

Je sais tous les tourments où ce dessein me livre,

Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,

Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner.

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

.....

Bérénice (Simpson) :

...Voyez-vous les Romains prêts à se soulever ?...

...Quoi ! pour d'injustes lois que vous pouvez changer,

En d'éternels chagrins, vous-même vous plonger ?

Rome a ses droits, Seigneur, n'avez-vous pas les vôtres ?

Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ?

...Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez !

...C'en est fait, vous voulez que je parte demain,

Et moi j'ai résolu de partir tout à l'heure...

.....

Titus (Edouard VIII) :

...Ma gloire inexorable à toute heure me suit,

Sans cesse elle présente, à mon âme étonnée,

L'empire incompatible avec notre hyménée...

Bérénice (Simpson) :

...Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire,
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars,
N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimais, Seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.

Que la Bérénice moderne, en courtisant le Titus anglais, n'ait pas eu au moins un soupir vers la couronne impériale, au moment où, sans raison apparente, elle divorçait son deuxième mari, c'est ce dont plusieurs pourront douter.

Il ne s'agit pas, en effet, comme on a trop l'air de le croire, d'une touchante aventure sentimentale, d'un conte de fée au terme duquel les deux héros... se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. Il s'agit de la dignité d'une couronne et de l'honneur des peuples qu'elle régit.

Certes, je n'ignore pas que son ancêtre, Henri VIII, n'y regardait pas de si près, que l'échafaud lui servit même à dénouer des liens qui avaient cessé de lui plaire. Je n'ignore pas que des ancêtres beaucoup plus rapprochés et qui ont nom Georges I^{er}, II, III et IV ou Guillaume IV, étalèrent au grand jour des mêlées matrimoniales fort disgracieuses. Mais depuis l'ère de la reine Victoria, dont le noble exemple de dévouement et de sacrifice au bonheur de son peuple et au bien du Commonwealth a été religieusement suivi par Edouard VII et Georges V, la demeure royale d'Angleterre était de verre.¹ Encore que quelques carreaux en fussent un peu opaques ou légèrement voilés par les intempéries du climat londonien, le bon peuple, dans sa naïve candeur, s'imaginait voir derrière cette façade transparente qui étincelait au moindre rayon de soleil, sa famille royale, modèle de toutes les familles de l'empire, vivant sa vie quotidienne. Tous les sujets de sa Gracieuse Majesté participaient ainsi, du plus élevé au plus humble, aux travaux et aux jeux, aux joies et

1. Tout juste comme ce *Crystal Palace* édifié par le prince Albert, époux de la reine Victoria, et dont la conflagration totale et presque instantanée a paru à plusieurs comme le symbole de la fin d'une époque.

aux chagrins de la première lady ou du premier gentleman du royaume et de leurs enfants.

Grâce à la dynastie qui a occupé le trône depuis un siècle, la couronne britannique est devenue un principe d'unité soutenue par toutes les forces de la nation, sans distinction d'opinions politiques, religieuses ou sociales.

Mais voilà que des bruits étranges commencent à se propager. Suffirait-il donc d'un geste égoïste pour faire crouler un édifice si patiemment établi, pour rouler dans la boue cette couronne si universellement respectée ?

Quelle humiliation pour cette Angleterre si fière de ses institutions et de son trône !

Et c'est pourquoi la presse anglaise, dont il faut admirer la réserve patriotique, ne parle qu'à mots couverts des événements qui commencent à séparer le roi de ses ministres et des chefs de la Haute-Eglise.¹ Tout au plus apprend-on que le lord-évêque a refusé de paraître à une réception royale où il avait coutume d'être présent, que le programme d'une fête officielle a été changé. Si le peuple se doute de quelque chose, il ne sait rien de précis.

Le nom de Wallis Simpson a paru pour la première fois au Bulletin de la Cour, le 28 mai 1936, à l'occasion d'un dîner que le roi donna au palais de Saint James et auquel elle assistait en compagnie de l'Honorable Baldwin, premier ministre, et de Madame Baldwin.

Le 10 juillet suivant, elle est conviée par le roi à un autre dîner auquel prennent part le duc et la duchesse d'York, M. Winston Churchill et Sir Samuel Hoare.

Pendant l'été, Mme Simpson accompagne le roi, à bord du yacht Nahlin, dans sa croisière en Dalmatie.

Enfin, le Bulletin de la Cour du 26 septembre annonce que

1. En Angleterre où les sectes protestantes sont nombreuses, l'anglicanisme, qui est la religion officielle, a reçu le nom de Haute-Eglise.

Mme Simpson, accompagnée de deux amis américains, M. et Mme Rogers,² est invitée par le roi au château de Balmoral.

Le public commence alors à s'intéresser aux faits et gestes de cette étrangère subitement placée en pleine lumière. Qui est-elle ?

Mme Simpson est de deux ans plus vieille que le roi : elle a 44 ans. Née à Baltimore, elle est la fille de Teakle Wallis Warnfield. Quoi qu'on en ait dit, elle n'a pas de sang juif dans les veines. Elle descend, paraît-il, d'une vieille famille anglaise, émigrée en Amérique vers 1662 et dont la souche remonterait à Guillaume le Conquérant ; un de ses ancêtres, le chevalier Pagan de Warnfield, combattit à Hastings... du moins la presse américaine nous l'assure.

Toujours est-il que la mère de Bessie Wallis se trouva dans une situation si gênée, à la mort de son mari, qu'elle dut prendre des pensionnaires pour vivre.

Mais à l'âge de douze ans, Bessie hérite d'un oncle riche, Davis Warnfield.

Fort jolie et spirituelle, elle épouse, en 1916, à l'âge de 18 ans, un officier d'aviation de la marine américaine, Earl Winfield Spencer. Au bout de dix ans, elle divorce. M. Spencer vit encore, il demeure aux Etats-Unis.

En 1928, la jeune divorcée arrive à Londres et presque aussitôt fait la connaissance d'un ancien officier canadien, M. Ernest Aldrich Simpson, devenu un riche courtier de la cité. Elle l'épouse. Sept ans après, le 27 octobre 1936, elle obtient contre lui un acte intérimaire de divorce ; elle est donc divorcée pour la deuxième fois.

A ce moment, ses relations avec le roi sont connues. Déjà, elle l'avait accompagné, alors qu'il était prince de Galles, aux sports d'hiver, à Cannes et à Salzbourg. Cette intimité chez un

2. C'est chez eux qu'elle vécut, à Cannes, au cours de la campagne de presse soulevée contre Edouard VIII, attendant les événements qui lui permettraient d'épouser l'ex-roi.

prince à qui, jusqu'à ce jour, on n'avait pas connu de liaisons féminines, émeut aussitôt la cour. On donne, comme exemple, la raison pour laquelle, à la suite du mariage du duc de Kent, aucune réception ne fut donnée par les souverains anglais au Palais de Buckingham. Le prince de Galles, en tête de la liste des personnes qui devaient l'accompagner à ce banquet, avait placé le nom de Madame Simpson. La reine Marie, sa mère, lui demanda de supprimer le nom de cette personne, mais le prince opposa un refus catégorique. Plutôt que de paraître accepter la liaison de son fils, en recevant Mme Simpson à sa table, la reine Marie renonça à la réception.

Mais la liaison s'avérait de plus en plus visible et inquiétait le roi. A l'occasion de la réunion de famille traditionnelle de Noël 1935, Georges V crut qu'il était de son devoir d'adresser des remontrances à son fils et futur successeur. L'entretien s'envenima aussitôt :

— Durant vingt-cinq ans, dit le roi, j'ai gardé notre nom intact et je ne permettrai pas qu'il soit traîné dans la boue par une femme.

— Sire, répondit le prince, je vous aime comme mon père et vous respecte comme mon roi, mais je ne permettrai à personne de me dicter ma ligne de conduite, en ce qui regarde la femme que j'épouserai un jour.

— Vous n'ignorez pas que le futur roi d'Angleterre ne saurait choisir une épouse sans le consentement du Parlement.

— C'est là une question que je réglerai moi-même quand le temps sera venu.

Ainsi le prince se rebellait aujourd'hui contre une décision qu'il avait déjà acceptée plusieurs fois, notamment en ce qui regarde Mademoiselle de Breteuil et la jeune Canadienne dont nous avons parlé.

Georges V mourut au cours du mois suivant, et son fils lui succéda sur le trône. Dès ses premiers actes, le nouveau roi laissa deviner ses intentions. Quoique célibataire, il fit inscrire, dans

la liste civile royale, une allocation éventuelle pour la reine.

Pendant ce temps, Madame Simpson pressait, devant les tribunaux, la conclusion de son divorce.

Dès que le divorce intérimaire eut été accordé, le roi fit demander à ses ministres s'il serait possible de faire voter, par le Parlement, une loi qui autoriserait son mariage avec Mme Simpson.

Le 27 novembre, les ministres discutèrent la question et rendirent une réponse négative. M. Baldwin reçut la désagréable mission d'en aviser le roi et de lui apprendre en même temps que les divers pays du Commonwealth, consultés officieusement, avaient tous répondu dans la négative.

Le roi s'écria violemment :

— Alors, dans ce pays de liberté, seul le monarque n'est pas libre ?

C'est là qu'apparaît un des points faibles dans l'armature de la religion officielle d'Angleterre. Dans l'Eglise anglicane, en effet, comme dans toutes les églises protestantes, il est d'usage courant de passer outre au commandement de l'Evangile et de *désunir ce que Dieu a uni* lorsque certaines circonstances l'exigent comme mesure d'humanité.

Bien plus, l'Eglise d'Angleterre elle-même n'est-elle pas fondée sur un divorce ? On n'ignore pas que c'est pour n'avoir pu obtenir du Pape la sanction de son divorce d'avec Catherine d'Aragon, alors qu'il voulait épouser Anne de Boleyn, qu'Henri VIII se jeta dans le schisme et se proclama chef de l'Eglise d'Angleterre.

Catholique, Edouard VIII n'aurait pas même songé à la possibilité d'épouser une divorcée ; protestant, il peut s'étonner que la loi ne lui permette pas ce qu'elle concède au dernier de ses sujets.

Et sans doute Baldwin devait-il penser à toutes ces choses en entendant la protestation de son roi. Après un instant d'hésitation, il répondit :

— Sire, ce n'est pas le monarque qui n'est pas libre, c'est la monarchie qui est soumise à certaines lois fondamentales auxquelles quelques-uns de vos ancêtres ont bien pu se soustraire, mais qu'on ne saurait plus transgresser aujourd'hui, précisément parce que nous sommes devenus un peuple libre et que le Parlement est la suprême autorité à laquelle le roi lui-même doit se soumettre.

Cette réponse dressait pour la première fois, devant le roi, le spectre de l'abdication ; *ou se soumettre, ou se démettre*, tel est l'article qui gouverne les rois modernes.

Les Dominions, officiellement consultés, firent savoir officiellement aussi leur opposition. D'Ottawa, de Sydney, du Cap arrivaient les mêmes commentaires, affirmant leur attachement à la personne du roi mais aussi la conviction que la couronne impériale ne saurait, sans déchoir, reposer sur la tête d'une femme deux fois divorcée.

La partie était jouée. Edouard VIII avait perdu.

Trop bon Anglais pour risquer, même avec Churchill qui lui avait offert son appui, une élection où la couronne serait nécessairement traînée dans la boue ; trop chevaleresque pour abandonner une femme qu'il avait compromise publiquement, il ne lui restait plus qu'à abdiquer.

Dès le 10 décembre, la chose est résolue. Dans la nuit du jeudi au vendredi, après une longue consultation avec le duc d'York qui doit lui succéder, le roi Edouard signe l'acte en présence de ses deux plus jeunes frères, les ducs de Gloucester et de Kent. Dès le matin du 11 décembre, elle est portée à la Chambre où elle est acceptée sans discussion.

Ainsi se termine, au bout de 324 jours, un règne qui avait fait naître tant d'espoir.

Le soir même, après un repas d'adieu en famille, l'ex-roi parle à la radio. Il adresse son adieu à l'Empire et son salut au nouveau roi qu'il reconnaît formellement.

Alors, il quitte le palais. Une auto l'emporte vers le port.

Trois navires sont là, sous vapeur. Ils partent. Lequel a pris l'ex-roi à son bord ? Mystère.

Au matin, l'un d'eux, le *Fury*, aborde au quai de Dieppe, en France. Un homme en descend et se promène à grandes enjambées durant quelques minutes. Un train spécial vient se ranger qui le conduira en Autriche, au château de son ami, le baron de Rothschild, où il va se reposer et faire l'essai de sa vie privée.

Le jour même, malgré la pluie et le brouillard, malgré la *fin de semaine* si chère aux Anglais, le peuple a fait, à son nouveau souverain, l'accueil officiel.

En voiture, le duc d'York a quitté son palais personnel, 145 Piccadilly, pour se rendre à Saint James Palace.

Il a été conduit par le grand escalier et la galerie centrale à la salle du trône, où étaient rassemblés les ministres, et les lords du royaume, en manteau d'hermine.

Le roi a pris place sur le trône, laissant vide à côté de lui celui que l'on avait dressé pour sa femme qu'une indisposition retient à sa chambre,¹ et les assistants, l'un après l'autre, lui ont prêté le serment d'allégeance.

Puis le cortège des hérauts d'armes s'est rendu aux quatre points de la ville qui étaient autrefois les quatre coins de Londres: Saint James, Charing-Cross, Fleet Street et Stock Exchange. A chaque point, au son des trompettes, face à la foule assemblée, on a lu la proclamation du nouveau roi.

C'en était fait : un règne était fini, un autre commençait.

Et le lendemain, Georges VI inaugurait sa vie officielle de roi, en signant plusieurs décisions qui toutes marquaient un caractère de tradition avec celles qu'aurait pu signer Georges V. L'une cependant avait un caractère particulier, c'était celle qui accordait, à son frère et prédécesseur sur le trône, le titre de duc de Windsor qu'il portera désormais.

1. On a avoué, dans la suite, que par délicatesse, la reine Elisabeth n'avait pas voulu se montrer, au moment où le sort d'une autre... aspirante venait à peine d'être décidé.

CHAPITRE HUITIÈME

GEORGES VI

Lorsque Jacques VI d'Ecosse succéda à sa cousine Elisabeth sur le trône d'Angleterre, il prit le nom de Jacques I^{er}, mais il demeura Jacques VI pour l'Ecosse.

A cette époque, l'Angleterre et l'Ecosse formaient deux royaumes indépendants l'un de l'autre, chacun ayant son Parlement et ses ministres. Le roi était le même pour les deux pays, mais quand il s'agissait d'apposer sa signature sur un document officiel, le roi signait Jacques I^{er} ou Jacques VI, suivant qu'il s'agissait de l'Ecosse ou de l'Angleterre.

De même Georges VI, tout en gardant ce nom pour l'Angleterre, aurait pu devenir Georges I^{er} pour le Canada, car il fut le premier souverain à être couronné roi de notre pays et à recevoir le titre officiel de *Georges VI, par la grâce de Dieu, roi du Royaume uni de Grande-Bretagne, roi du Canada...*

Cependant cette coutume, de nos jours, serait une source de difficultés et de confusions, à cause de la multiplicité et de la rapidité des communications ; et c'est pourquoi il a été convenu de ne pas s'occuper du chiffre et de dire simplement Georges VI, roi du Canada.

Tout de même, Georges VI a été notre premier roi et, à ce titre, nous devons lui consacrer quelques pages dans ce volume.

Il naquit le 7 décembre 1895, fils cadet du roi Georges V et de la reine Marie. Au baptême, il reçut les noms d'Albert, Frédéric, Arthur, Georges ; mais dans l'intimité on l'appelait Al-

bert,¹ le prince Albert ; la reine Victoria surtout y prenait un grand plaisir, car ce nom lui rappelait son époux, le prince Albert, dont elle pleurait encore la perte après tant d'années.

Bien des gens conservent les illusions qu'ils se sont formées au temps de leur enfance, en écoutant les contes enchantés. Pour eux, la vie des princes est toujours une vie agréable, semée d'aventures magnifiques et de succès merveilleux.

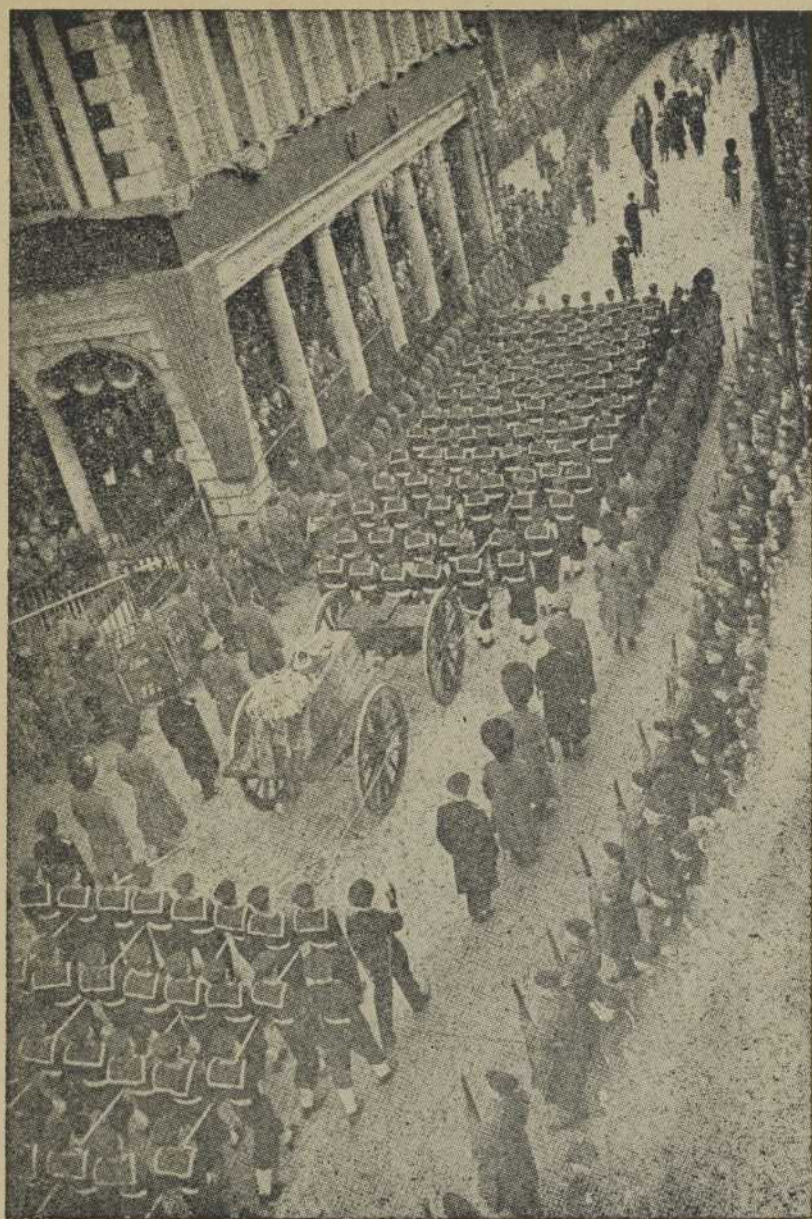
Il n'en est pas toujours ainsi cependant et la jeunesse du prince Albert, en particulier, fut loin d'être facile. Il était handicapé par deux affections : une grande timidité et une forte tendance au bégaiement, affections que même l'atmosphère royale ne pouvait soulager et qu'il dut combattre lui-même.

Dès ses premiers jours à l'école, il eut à souffrir de ce défaut de langue. A maintes reprises, il demeura coit devant ses examinateurs, connaissant très bien la réponse à faire à leur question, mais incapable de l'énoncer ; la timidité et la nervosité collaient la langue à son palais, tandis que d'autres moins travailleurs, moins intelligents aussi, mais plus hardis, remportaient des points et des honneurs qui auraient dû lui revenir.

Une fois entré dans la marine, il ne put jamais être promu à cette partie du navire qui se nomme, en anglais, *quarterdeck* (tillac) simplement parce que ses lèvres se refusaient à prononcer la lettre « q ». Pendant plusieurs années, il ne put jamais prononcer le mot *king*, pour la même raison, et il faisait toujours allusion au roi, son père, en disant : *mon père* ou *Sa Majesté*.

Mais il était résolu à devenir un homme quoi qu'il pût lui en coûter. Luttant contre lui-même, il réussit à surmonter ces difficultés à un point qu'elles devinrent supportables et même insignifiantes. Pendant longtemps, il s'adonna à des exercices

1. Et même Bertie qui était le diminutif qu'avait porté le prince Albert pour sa femme, la reine Victoria.



*Les funérailles de Georges V.
Le cercueil placé sur un affût de canon et traîné
par un détachement de la marine.*

réguliers afin de corriger son bégaiement. Il insista pour paraître en public afin de vaincre sa timidité.

Cependant, le moindre discours était pour lui un supplice. L'épreuve terminée, on le trouvait assis, le regard dans le vague, désespérant de devenir jamais un orateur, qualité cependant si nécessaire à son rang et à sa situation.

On découvrit enfin que sa nervosité avait une cause plutôt physique. Le Dr Lionel Logue, spécialiste de grande réputation, entreprit de guérir le jeune prince. Durant deux ans, il le soumit à des exercices appropriés et lui fit subir des traitements réguliers : le prince les accepta avec autant de courage que de persévérance et le résultat fut merveilleux.

Sans doute le jeune prince demeurerait-il toujours un timide, mais un timide capable de se surmonter chaque fois qu'il serait nécessaire.

Lorsqu'il prit sa place dans les rangs des premiers personnages du royaume, il était prêt à répondre aux inévitables demandes qu'on allait lui faire. Bien plus, le reste de timidité qui demeurerait dans ses gestes et dans son regard le rendait plutôt attachant et sympathique. Il était vainqueur dans un combat dont il avait été le seul héros.

Ayant opté pour la marine, le prince Albert entra comme cadet à l'école navale de Dartmouth. Il y fut un élève consciencieux et travailleur doublé d'un sportif intrépide, aimant particulièrement le cheval et la natation. L'un des officiers supérieurs de l'école rend de lui ce témoignage :

— Il n'a jamais demandé une faveur durant tout son séjour à Dartmouth et ne s'est jamais servi de son rang pour obtenir une exemption de service.

Il est vrai que le roi Georges V surveillait de très près l'éducation de ses fils et voyait personnellement à ce qu'elle fût sans faiblesse. On raconte à ce sujet une anecdote fort typique.

A l'occasion d'une croisière autour du monde, entreprise par le *Cumberland*, croiseur à bord duquel servait le jeune prince,

on fit escale en rade d'Halifax. Le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse en profita pour donner une grande réception aux marins.

Le jeune prince que les réceptions ennuyaient mais qui raffolait du tennis, fila à l'anglaise, c'est le cas de le dire, et se rendit dans un parc de la ville où il commença aussitôt une partie animée. Il était là depuis vingt minutes à peine, que Georges V en était déjà informé et qu'un câblogramme aux termes très précis lui enjoignait d'aller reprendre sa place dans la réception.

Incapable de petitesse, de moquerie ou de rancœur, le jeune prince, comme d'ailleurs beaucoup de jeunes gens pleins de vie, était fort enclin à ce que l'on est convenu d'appeler des mauvais coups. Un jour, avec dix-sept camarades, il fut surpris allumant des pétards dans les lavabos et reçut, comme les autres, une sévère punition.

Le prince Albert demeura deux ans à Darmouth et, en janvier 1913, il embarquait sur le *Cumberland*, croiseur de neuf mille tonnes, pour une croisière dans l'Atlantique.

Simple cadet, il était connu, sur le navire, sous le nom de *Johnston* et personne ne l'appelait autrement ; plusieurs même, jusqu'à la fin de la croisière, ignorèrent son appartenance à la famille royale. Nulle faveur ne lui était faite ; il faisait, comme ses camarades, le ravitaillement de charbon et les autres corvées, lorsque c'était son tour.

Nous avons raconté ci-dessus son arrivée à Halifax ; le *Cumberland* remonta aussi le Saint-Laurent et vint relâcher devant Québec.

Il n'y resta qu'une semaine ; ce court séjour ne permit pas au prince de visiter le pays, ni même d'en apprendre très long sur les diverses conditions d'existence au Canada ; mais ses conversations avec les descendants des colons anglais et français l'aiderent à comprendre le double aspect de notre pays. Plus tard, lorsque, à titre de roi, il reviendra nous visiter, ce sera pour lui

une joie de faire ressortir et de louer cette double civilisation qu'il avait admirée lors de ce premier voyage.

Mais pour l'heure, il était encore un timide jeune homme de dix-sept ans, ayant toutes les peines du monde à se produire en public. Un attelage de chevaux sauvages n'aurait pu le traîner dans une salle de danse. Cette suite d'applaudissements, de caméras, d'autographes, voire même d'interviews, l'affolait.

Un jour pourtant, un incident drolatique vint l'aider à conquérir son aplomb. Lors que le jeune prince sortait du navire pour fréquenter la société, il était toujours accompagné de son gouverneur. Celui-ci s'était mis en devoir de lui présenter les jeunes filles de la haute société de Québec, il s'inclina si profondément devant l'une d'elles, que les deux boutons qui soutenaient, par en arrière, son pantalon, sautèrent.

— C'est affreux ! s'écria le gouverneur.

Et il disparut.

Alors le prince se retrouva le jeune élève espiègle de Darmouth, il éclata de rire comme les autres et dansa... jusqu'au moment où le gouverneur, ayant réparé l'accident, vint le chercher.

Cet incognito n'allait pas sans inconvénients, mais le roi y tenait ; à moins qu'il en eût été décidé autrement, le prince Albert demeurerait le cadet Johnston.

Au retour de cette fameuse croisière, le *Cumberland* entra dans la Méditerranée et vint faire relâche à Toulon. Il fut décidé que l'incognito du prince ne serait pas levé au cours de l'escale.

Et voilà que se présente, parmi les notabilités de la ville, un Français accompagné de sa femme ; l'un et l'autre connaissaient très bien la reine Victoria ; ils avaient même eut l'honneur de la recevoir chez eux, au cours de l'un des nombreux séjours qu'elle avait faits à la *Riviera*. Ils demandèrent aussitôt :

— Pourrions-nous saluer le prince ?

Le prince se trouvait justement à quelques pas. Mais imper-

tuable et ne connaissant que sa consigne, l'officier de bord répondit :

— Je suis désolé, mais le prince n'est pas ici... il est descendu à terre.

— Alors, pourrions-nous visiter le navire ?

— Certainement.

Et se tournant, il appela :

— Johnston, accompagnez ces visiteurs.

La visite commence. A un moment, le Français, fort intéressé par l'explication que lui donne un matelot sur une particularité, remarque, en poussant un soupir :

— C'est dommage, tout de même, que nous n'ayons pu voir le prince Albert, c'est surtout pour ça que nous étions venus.

— Le prince Albert ? fit le matelot étonné. Mais c'est lui qui vous conduit.

Le prince ne broncha pas, s'inclina, sourit et la visite continua ; mais arrivé à quelques pas, il se retourna vers les visiteurs :

— Je vous en prie, dit-il, continuez à m'appeler Johnston, c'est le nom que je porte ici ; et surtout ne dites rien à l'officier ; je dois garder l'incognito et le matelot serait puni.

— Tout au moins, ne pourrions-nous pas avoir votre autographe ? demanda la dame encore tout abasourdie.

Le prince acquiesça avec un sourire et inscrivit sur le carnet qu'on lui présentait : Johnston, cadet du *Cumberland*.

Au retour de cette croisière, le roi Georges V vint faire la revue du navire. Les officiers furent alignés selon leur rang et le prince Albert prit sa place après les sous-lieutenants. Le roi et son fils ne s'étaient pas vus depuis longtemps mais lorsque Georges V passa devant le cadet-aspirant Johnston, celui-ci ne fit aucune manifestation autre qu'un claquement des talons et le salut militaire. Ce ne fut qu'après la revue qu'il put enfin rejoindre son père ; mais celui-ci l'avait suivi tout au long de

sa croisière ; en lui serrant la main, il lui dit avec un sourire mêlé de fierté :

— Je suis content de vous, Bertie.

Quand éclata la première grande guerre, le prince Albert n'avait que dix-neuf ans ; il était élève-officier et rejoignit aussitôt son navire comme l'aurait fait n'importe quel marin atteint par la conscription.

Il servit dans la grande flotte de 1914 à 1916 et participa entre autres au célèbre combat naval du Jutland au cours duquel fut vaincue la flotte allemande.

Il avait charge de l'une des tours de tir et sa vaillance aussi bien que son sang-froid lui valurent l'honneur de recevoir, comme trophée, l'un des oriflammes qui flottaient aux mâts de son navire, le *Collingwood*. Quinze ans plus tard, devenu roi, et au moment de quitter sa maison de Piccadilly pour le palais de Buckingham, il emporta ce drapeau, comme le plus beau souvenir de sa carrière navale.

Versé dans l'aviation en 1917, il termina la guerre dans cette arme et conquist le grade de capitaine-aviateur.

En 1920, il revenait à la marine, avec le grade de commandant. Comme toujours, il prit à cœur sa nouvelle tâche et fit preuve d'une énergie admirable. Il se levait, tous les matins, à six heures, comme le plus humble des marins et se contentait du souper traditionnel fait d'oignons, de pain, de fromage et de bière, bien que son médecin, à cause de son mauvais estomac, lui eût recommandé un régime particulier.

En 1932, il devint contre-amiral de la marine royale. C'était le résultat d'une suite de promotions commencées au temps où il était cadet à Osborn. Pour lui marquer sa satisfaction, le roi son père, le créa duc d'York, titre qui revient de droit au fils cadet du souverain, le fils aîné étant prince de Galles.

En même temps commence la série de ses voyages officiels. Il visite la Nouvelle-Zélande et l'Australie où il préside à l'inau-

guration du Parlement dans la nouvelle ville fédérale de Canberra.

Dans un seul voyage, il parcourut trente-quatre mille milles. Ainsi eut-il l'occasion de coudoyer ses futurs sujets et d'acquérir de bonnes notions économiques sur tous les pays de l'empire.

La rumeur courut, en 1930, qu'il devait être nommé gouverneur général du Canada, mais le bruit était sans fondement.

On a souvent dit qu'à cause de son défaut de langue, le prince Albert fut gardé volontairement à l'arrière-plan. Tel n'est pas le cas, mais il devait garder son rang de cadet et laisser briller celui qui, selon les droits de primogéniture, serait un jour le roi.

Il fut continuellement éclipsé par l'immense popularité de son frère, le prince de Galles. On lui confiait les tâches royales dont celui-ci ne voulait pas et il s'en acquittait avec modestie et sans bruit.

L'histoire de ses fiançailles illustre bien son charme et sa simplicité. Pendant trois ans, il fit la cour à Lady Elisabeth Bowes-Lyon, sa future épouse, et pendant trois ans, il hésita à faire la *grande demande* parce qu'il craignait un refus. Un jour, il s'arma de courage et, acceptant de passer une fin de semaine dans la famille des Strathmore, il en profita pour inviter Lady Elisabeth à faire une promenade avec lui. Durant cette promenade, il voulut faire sa demande, mais son émotion était telle, qu'il craignit que la parole lui manquât. Alors, déchirant une feuille de son calepin, il écrivit dessus : *Voulez-vous être ma femme ?* Lady Elisabeth acquiesça par un sourire.

Tout comme l'aurait fait le moindre de ses sujets, le prince vint, en toute hâte, faire part de cette nouvelle à son père.

— Eh bien ? fit le roi Georges V, voyant qu'il hésitait et feignant de ne pas voir le visage épanoui de son fils.

— Elle a dit oui ! s'exclama le prince tout joyeux.

Alors ses parents lui firent leurs vœux de bonheur, comme tous les parents du monde lorsque leur fils se fiance.

Le mariage fut célébré dans l'abbaye de Westminster et l'événement suscita un enthousiasme délirant.

Elisabeth est la première souveraine anglaise à n'être pas de sang royal, mais elle descend d'une vieille famille qui compte des rois d'Ecosse dans ses ancêtres.

Comme son mari, elle est simple, sérieuse et ne fume pas ; c'est une excellente musicienne, mais elle s'intéresse aussi aux travaux de la maison ainsi qu'à tous les sports. On raconte même qu'un jour, elle fit visiter, à des touristes américains, le château de Glamis, où elle habitait avec ses parents ; elle portait un tablier comme une servante et accepta sans sourciller le pourboire qu'on voulut bien lui donner et qu'elle remit ensuite avec un éclat de rire à celle qui était en charge de ce service.

Lorsque sa fidèle femme de chambre écossaise, Miss MacLean, terrifiée à l'idée de servir une reine, vint humblement lui exposer sa crainte de ne pas être à la hauteur du service royal, la reine se mit à rire gaiement :

— En effet ! Nous aurons toutes les deux à apprendre bien des choses... Mais nous y arriverons !

II

Le roi

Lorsque mourut Georges V et que le prince de Galles lui succéda sous le nom d'Edouard VIII, bien peu de choses semblaient changées dans la vie et les habitudes du prince Albert, duc d'York ; il continuait à servir son pays comme il l'avait fait jusqu'ici sans bruit et sans ostentation.

Mais voilà qu'une nouvelle soudaine ébranle l'Angleterre : Edouard VIII vient d'abdiquer ; il a préféré l'amour au devoir, il vient d'anéantir vingt ans de préparation à la royauté comme prince de Galles.

A l'heure même où l'abdication prenait son effet, le prince



Le roi Georges VI, la reine Elisabeth avec les princesses Elisabeth et Margaret.

Albert, duc d'York, devenait roi sous le nom de Georges VI. Un nouveau règne commençait ; pour Georges VI, de nouveaux devoirs qu'il allait affronter avec le même calme, la même ardeur et le même courage qu'il avait montrés jusqu'ici.

Le caractère de Georges VI rappelle d'une façon si frappante celui de Georges V, son père, qu'un journaliste américain a pu écrire : « En somme, les Anglais n'ont guère changé de roi, ils ont toujours un Georges sur le trône, il n'y a qu'un numéro de plus ».

En effet, la ressemblance morale des deux souverains saute aux yeux. Leur destinée même présente de frappantes analogies. Georges V n'était pas destiné au trône ; il a fallu la mort de son frère aîné pour qu'il devint roi ; de même c'est l'abdication de son frère aîné qui a placé Georges VI sur le trône. Mais l'un et l'autre, ils ont su accepter avec dignité le rôle que le Ciel semblait tout d'abord leur avoir refusé. Tout comme son père, Georges VI était simple, modeste, ennemi de toute pose, homme de famille et animé par le sentiment du devoir.

Sous des apparences réservées et même timides, Georges VI, comme son père encore, cachait un esprit avisé, renseigné et instruit de toutes les questions qui lui étaient soumises. L'ambassadeur des Etats-Unis, Monsieur John Kennedy, après avoir été reçu en audience par le roi, exprimait son étonnement sur la sûreté d'information dont le souverain avait fait preuve pour tout ce qui concernait l'Amérique. Et le lendemain, lorsque Monsieur de Ribbentrop, ambassadeur d'Allemagne, vint prendre congé du roi, il put constater que le souverain anglais avait, sur les affaires de l'Allemagne, la même connaissance qu'il avait montrée, le jour précédent, sur celles des Etats-Unis.

Pour se tenir au courant, le roi lisait beaucoup. Il ne consacrait pas moins de cinq heures par jour à la lecture. Sa bibliothèque privée s'enrichissait constamment ; il aimait surtout les livres de science, la biographie des hommes illustres et les récits de voyage.

Conscientieux et méticuleux en toutes choses, ne se fiant pas à sa mémoire qui était pourtant remarquable, il se faisait préparer, par ses secrétaires, un résumé relatif à chacune des affaires qu'il devait examiner et les consultait attentivement avant chaque audience.

Un souverain est naturellement obligé d'assister à beaucoup de cérémonies officielles, de recevoir beaucoup de personnages diplomatiques, de se prêter, en un mot, à toutes les exigences de représentation que comporte son rang. Dans l'accomplissement de ces rudes besognes, souvent fastidieuses, la patience de Georges VI et sa courtoisie demeuraient parfaites. Sa constante préoccupation était de mettre à l'aise chacun de ses visiteurs, même s'il ne l'était pas toujours lui-même. Autant que le permettait le protocole, il revenait à sa simplicité et à sa bonhomie naturelle.

De son ancienne vie du marin, il avait gardé un goût marqué pour la mécanique ; c'était sa joie de s'y appliquer quelquefois.

Un jour qu'il visitait une fabrique d'automobiles, le roi aperçut dans la cour une antique voiture au rancart.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il au directeur qui l'accompagnait.

— Sire, répond ce haut personnage, cette voiture a été construite, il y a une quarantaine d'années, pour votre grand-père, Sa Majesté Edouard VII.

— Est-ce qu'elle marche encore ? fit le roi.

— Sire, elle en est restée dans l'état où l'avait laissée votre grand-père.

Aussitôt Georges VI examine le mécanisme, demande quelques instruments, resserre, dévisse, replace et a la grande joie de voir partir le moteur.

— Il faut absolument que j'essaie la voiture de grand-père ! déclare-t-il en prenant place au volant. Qui vient avec moi ?

Le directeur de la fabrique et le vicomte Swinton, ministre de l'aéronautique, qui accompagnaient le roi, se crurent obligés

de monter derrière lui. Comme il ne les sentait pas très rassurés, le roi leur lança gaiement :

— Et maintenant, attention ! Nous allons faire de la vitesse !

Et il partit aussi vite... que le permettait une voiture datant de quarante ans.

Naturellement, les ouvriers massés dans la cour de l'établissement l'accueillirent, à son retour, par une ovation.

Engagé dans une carrière qu'il n'avait pas choisie, Georges VI résolut de faire consciencieusement et courageusement son métier de roi.

Chaque matin, il se levait à sept heures et demie ; un déjeuner rapide suffisait à contenter son appétit qui ne fut jamais bien fort.

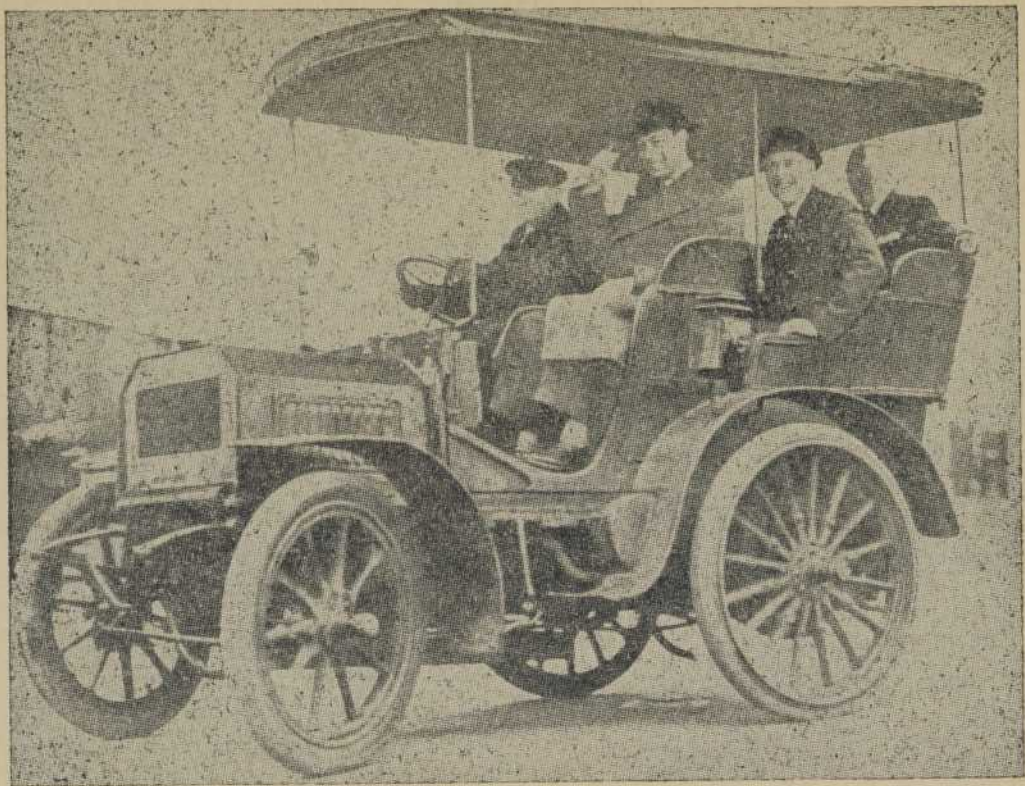
Aussitôt après, son travail commençait ; après avoir parcouru rapidement les journaux, il assumait la rédaction d'une volumineuse correspondance ; puis il compulsait les papiers d'Etat, lourde tâche qui réclamait une singulière tension d'esprit et devenait, en de graves circonstances, particulièrement difficile.

Il accueillait ensuite les diplomates accrédités et les visiteurs de marque ; plus importantes étaient les conversations avec les membres du Cabinet, les représentants de la Chambre des Lords ou de la Chambre des Communes, ainsi qu'avec les hauts fonctionnaires civils et militaires.

Ponctuel à une seconde près, le roi demeurait volontairement soumis à l'horaire quotidien dont jamais il ne changeait volontairement l'ordonnance fixée dès la veille. Jamais il ne se permettait d'être inexact, jamais personne ne l'attendait.

C'était, comme on le voit, une journée bien remplie, harassante même ; elle se poursuivait jusqu'à six heures, coupée simplement, au cours de l'après-midi, par une tasse de thé, après laquelle, si les affaires n'étaient pas trop pressantes, le roi s'octroyait une demi-heure de ping-pong dans une salle qu'il avait fait aménager à cet effet.

Il avait pour partenaire, dans ces occasions, soit un des mem-



Georges VI et la vieille auto d'Edouard VII, son grand-père.

bres de sa suite, soit son secrétaire particulier, et, bien qu'il fût d'une jolie force à ce jeu, le roi ne sortait pas toujours vainqueur de ces matchs dont il tâchait de tirer le plus de profit possible pour se maintenir en bonne forme. Mais si l'un de ses partenaires, confus d'avoir battu Sa Majesté, essayait d'expliquer sa victoire par un hasard particulièrement favorable, le roi l'interrompait avec bonne humeur :

— Pourquoi essayez-vous de me démontrer que le fait de porter la couronne empêche d'être un véritable sportsman qui joue de son mieux et accepte d'une âme parfaitement calme victoire et défaite ?

Le soir, s'il n'y a aucune réception à laquelle ils soient tenus de paraître, les souverains aiment à rester en famille.

Ayant ainsi consciencieusement rempli sa tâche, le roi estime qu'il a bien le droit de s'octroyer ce que ne se refuse pas le dernier de ses sujets, une fin de semaine libre et tranquille à la campagne. Il a fait remettre en état, à cet effet, le château de *Royal Lodge* et, à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles, il s'y rend chaque vendredi soir avec les siens.

III

La guerre

Au cours de la dernière guerre, les souverains britanniques, par leur crânerie et leur participation aux restrictions générales, acquirent une immense popularité.

Leur vie fut bouleversée comme celle de leurs plus humbles sujets. Le roi et la reine apprirent ce que c'est que d'entendre siffler des bombes, de sentir le parquet trembler pendant que les vitres tombent en tintant et que le plâtre s'effondre. Au moins huit bombes sont tombées sur le palais de Buckingham au cours de la guerre, sans compter celles qui s'enfoncèrent sans éclater dans les jardins. Toutes les fenêtres des appartements privés du roi et de la reine furent brisées.

Les jeunes princesses Elisabeth et Margaret furent évacuées au début de la guerre, mais le roi et la reine, estimant qu'ils devaient partager les mêmes périls que leurs sujets, continuèrent à habiter au palais de Buckingham, en plein milieu de Londres. Ainsi ce fléau, parmi tant de calamités, eut l'heureux effet de rapprocher les souverains de leur peuple et leur permit de se livrer à des activités humanitaires dans lesquelles ils excellèrent au plus haut point.

Les bombardements nocturnes surtout bouleversèrent la vie de chaque jour tant chez le peuple que chez les souverains. Chaque matin, les plus récents rapports de chute de bombes étaient rapportés au palais.

Selon ces rapports, le roi et la reine choisissaient les endroits qu'ils iraient visiter au cours de la journée ; inutile d'ajouter que leur choix tombait toujours sur les quartiers les plus affectés.

Les lendemains de bombardements à Londres étaient fort émouvants ; on voyait, surtout dans les quartiers pauvres de l'est, des gens errer tristement à travers les ruines de ce qui avait été leur logement. Mais quelle n'était pas leur surprise de voir apparaître soudain le roi et la reine venant leur apporter le réconfort de leur sympathie et s'enquérir de leurs besoins les plus immédiats. A leur vue, ces pauvres gens oubliaient leur misère pour les acclamer ; le roi enjambait les débris, voulait parler à tout le monde et s'enquérir de tout.

— Nous sommes tous soldats, maintenant, disait-il, c'est comme si nous étions tous sur la première ligne du front.

Ce genre de visites produisait un bien immense ; le peuple, comprenant que leurs souverains étaient avec lui, reprenait confiance.

Le palais de Buckingham était surveillé comme tout autre gros établissement de la capitale. Des guetteurs, sur les toits, se relayaient d'heure en heure, pour scruter le firmament. Le poste était muni, comme ailleurs, de boutons d'alarme qu'ils faisaient agir quand les avions apparaissaient. Dès que le signal se faisait

entendre, tout le monde, dans le palais, y compris le roi et la reine, descendait dans les abris, ne laissant au-dessus que l'escouade de la D.C.A. pour surveiller et répondre.

Les abris du palais n'étaient pas plus sûrs que ceux des demeures ordinaires. Ce n'était en aucune façon des abris profonds, mais simplement l'ancienne salle d'emmagasiner, au sous-sol, renforcée par des étançons et protégée contre les explosions par des sacs de sable. On trouvait des salles semblables dans n'importe quelle maison aisée de Londres.

Le danger des raids aériens ne dérangeait pas le programme des visites. Une fois, au début, le roi et la reine furent surpris par un bombardement éclair et n'eurent que le temps de se rendre à un abri où ils entrèrent au grand étonnement d'une quarantaine de personnes qui s'y étaient entassées. Comme l'alerte se prolongeait, quelqu'un offrit une tasse de thé et le couple royal resta à causer jusqu'au signal de sortie. Ce sont précisément ces choses, si simples en elles-mêmes, qui ont contribué plus que tout autre, à attacher le peuple à la monarchie et ont donné aux souverains une immense popularité.

En temps de guerre, les sorties royales n'étaient pas annoncées à l'avance ; conséquemment, les foules étaient moins nombreuses ; les souverains n'étaient suivis que par un ou deux aides de camp ; tout cela était plus intime et moins cérémonieux qu'en temps de paix et il en résultait une plus grande sympathie.

Au palais de Buckingham, tout le service avait été réduit par les enrôlements et la conscription. Dès le commencement de la guerre, le roi avait insisté pour que la famille royale participe à toutes les restrictions supportées par le peuple. Lorsque le roi recevait à dîner, le menu était fort simple et ne comprenait jamais plus de trois plats.

Ainsi chaque jour sur la brèche, les souverains donnaient l'exemple du courage et de l'endurance ; c'est parce que la population de Londres les savait avec elle qu'elle put garder son sang-froid et son espérance dans la victoire finale.

CHAPITRE NEUVIÈME

LES VISITES ROYALES AU CANADA

Georges VI est le premier souverain qui nous ait visités au cours de son règne, mais plusieurs autres membres de la famille royale sont venus au Canada avant de monter sur le trône.

Le premier fut le prince William-Henri, plus tard Guillaume IV. Il arriva à Québec à bord du *Pégase*, en 1787, et demeura plusieurs années parmi nous à titre de commandant des forces britanniques du pays. Son urbanité, sa parfaite connaissance du français qu'il parlait avec une merveilleuse facilité, lui gagnèrent tous les cœurs.

On raconte de lui une divertissante aventure qui montre à la fois sa bonhomie et sa parfaite connaissance du français.

En 1789, une vingtaine d'années après la conquête, un bel officier de marine se présente un jour dans une ferme de l'île d'Orléans, près de Québec. La fermière, seule avec ses enfants, était fort affairée par les soins du ménage. L'officier lui demande poliment du lait et du pain pour lui et ses compagnons qu'il a laissés au dehors.

— Je veux bien, dit la fermière, mais j'espère que vous serez plus honnêtes que ces fripons d'officiers qui ont passé ici la semaine dernière, se sont invités à ma table et qui, lorsque je leur ai demandé de payer, se sont contentés de baragouiner, en anglais, quelque chose que je n'ai pas compris. Quand on est civilisé, on parle français.

L'officier sourit.

— Vous le voyez, ma bonne dame, je parle français et quant à être payée, soyez sans inquiétude, je réglerai moi-même tout ce que nous prendrons.

La fermière rassurée apporte sur la table une terrinée de lait encore chaud de la traite ; elle sort de sa huche un pain appétissant et y ajoute du fromage frais.

— Voilà, Messieurs, mangez à votre faim et buvez à votre soif ; le fromage est de la semaine, le pain cuit d'hier et quant au lait, il est de la traite de midi.

Les officiers s'asseoient gaiement autour de la table et se régalaient tout en causant entre eux, en anglais.

Enfin, le bel officier se lève et d'une main généreuse laisse tomber sur la table une lourde pièce d'or.

— Voilà, ma bonne dame.

La fermière bondit, rouge d'indignation.

— Ah ! vous êtes bien tous les mêmes, dit-elle ; c'est une nouvelle manière de ne pas me payer, ça. Pensez-vous qu'une pauvre femme puisse trouver dans sa maison assez de monnaie pour cette pièce d'or ?

— Silence ! dit l'un des militaires qui connaissait un peu le français.

— Ah ! pardon ! je suis ici chez moi ; on me vole et puis on me dit : silence ; c'est du joli !

Le bel officier reprend sa pièce, la met dans la main de la femme et lui dit :

— Vous vous trompez, ma bonne dame, il n'est pas question de monnaie, toute la pièce est à vous ; je paye pour nous et aussi pour ceux qui sont venus l'autre jour et qui ne vous ont pas payée.

Et le prince William-Henry, le futur Guillaume IV d'Angleterre, sortit, laissant l'honnête femme tout ébahie.

Quand il quitta le Canada, il laissait d'unanimes regrets.

Deux ans après, son frère, Edouard, duc de Kent, arrivait à

son tour ; il avait été nommé commandant du soixantième régiment d'infanterie cantonné à Québec.

Sa résidence d'été, sur les bords de la chute Montmorency, a gardé son nom, de même que la maison qu'il habita sur la Grande Allée, à Québec ; l'une et l'autre sont connues sous le nom de *Kent House* ; cette dernière a été transformée en musée, car c'est dans ses murs que fut signée la capitulation de Québec.

Le duc de Kent avait juste vingt-cinq ans, lors de son arrivée à Québec, en 1791. Aimable, gai, plein de tact, porté à rendre service et parlant le français aussi bien, sinon mieux, que sa langue maternelle, il fut vite populaire parmi les Canadiens français. Il devint même bientôt visible que le prince fréquentait beaucoup plus souvent et avec beaucoup plus de plaisir, la société canadienne-française, aimable, polie, raffinée, que les familles anglaises dont plusieurs étaient frustes et sans beaucoup d'éducation.

Il fut l'ami de Mgr Hubert, évêque de Québec, dont il avait conquis l'estime et qui le visitait très souvent, ami aussi de l'abbé C.J. Desjardins, supérieur ecclésiastique des Ursulines, homme d'un grand mérite et d'une belle culture, ami encore de l'abbé Renaud, curé de Beauport, et de plusieurs autres parmi le clergé catholique, bien qu'il fût lui-même de religion protestante.

Mais par-dessus tout, il fut l'ami de la famille de Salaberry. Le futur vainqueur de Châteauguay avait été son condisciple, en Angleterre, alors que tous deux faisaient leurs études militaires. Leur amitié persista et c'est pour se rapprocher du manoir seigneurial de Beauport, résidence de la famille de Salaberry, qu'il avait fait l'acquisition de cette villa qui surplombe la chute Montmorency.

La famille de Salaberry excellait à organiser de joyeuses réceptions où se coudoyait toute la noblesse canadienne-française et où se montraient aussi les meilleures familles anglaises de Québec.

Le duc de Kent y arrivait souvent comme un rayon de soleil, courtois et spirituel, distribuant compliments et madrigaux.

C'est là qu'il eut le coup de foudre, lorsqu'on lui présenta Alphonsine-Thérèse-Bernardine-Julie de Montgenet de Saint-Laurent, jeune veuve du colonel de Fortisson. Jamais encore le jeune prince n'avait été attiré par le charme d'une femme ; pour la première fois, il rencontrait l'élue de son cœur et il l'aima profondément.

Madame de Saint-Laurent était une amie intime des Salaberry ; un fils étant né à Madame de Salaberry, le duc en fut le parrain et Madame de Saint-Laurent la marraine.

Après quelques mois d'une cour assidue, le prince comprit qu'il avait définitivement trouvé l'élue de son cœur et il résolut de l'épouser.

Mais le Parlement anglais venait d'adopter *la loi sur les mariages royaux*, selon laquelle une personne de sang royal ne pouvait se marier légalement sans le consentement du souverain, c'est-à-dire des ministres du gouvernement, puisque ceux-ci étaient chargés de conseiller le souverain.

Et le Parlement anglais refusa d'autoriser l'union du duc avec une femme qui n'était pas de sang royal et qui surtout était catholique, car à cette époque encore, un fanatisme étroit régnait dans les hautes sphères politiques anglaises ; nous verrons plus tard le duc, retourné en Angleterre, se faire l'un des champions du *bill d'émancipation* par lequel les catholiques avaient de nouveau accès à toutes les charges politiques du royaume.

Le mariage souhaité devenait donc impossible, mais le prince n'avait pas dit son dernier mot ; pendant vingt ans encore, il attendit, espérant qu'une nouvelle loi viendrait briser les barrières érigées par le fanatisme et lui permettrait d'épouser l'élue de son cœur.

Ce ne fut qu'en 1818, convaincu qu'il n'arriverait jamais à vaincre l'opposition des ministres, qu'il se résolut enfin à épouser une autre veuve, la princesse Victoria de Saxe-Cobourg-

Gotha, veuve du prince Leiningen. C'est de ce mariage que devait naître la future reine Victoria.

Quant à Madame de Saint-Laurent, elle se retira, comme pensionnaire, dans un couvent et ne se maria jamais.

Même après son départ du Canada, le duc de Kent demeura fidèle à ses amitiés canadiennes. En souvenir de la fameuse bataille de Châteauguay où s'était illustré le colonel de Salaberry, il incita le gouvernement anglais à faire frapper une médaille qui fut distribuée aux soldats ayant pris part au combat ; elle fut d'or pour le colonel, d'argent pour les officiers et de bronze pour les simples soldats.

En 1794, il avait été nommé gouverneur de la Nouvelle-Ecosse et c'est alors que le nom de l'île Saint-Jean fut changé en celui d'île du Prince-Edouard. A cette époque, l'île faisait partie du gouvernement de la Nouvelle-Ecosse. En Nouvelle-Ecosse même, Kentville, non loin de Grand-Pré, rappelle le souvenir du prince.

Le duc de Kent mourut avant son frère et ne porta pas la couronne, mais sa fille succéda à son oncle Guillaume IV et, sous le nom de Victoria, connut le plus long règne d'Angleterre.

La reine Victoria ne vint jamais au Canada. Montée sur le trône à 18 ans, elle n'avait pas encore songé aux voyages et une fois couronnée, la coutume de l'époque ne lui permettait pas de s'engager dans de trop lointains déplacements.

Mais son fils aîné, le futur Edouard VII, nous visita alors qu'il n'avait encore que 20 ans. Il venait d'être créé prince de Galles qui, comme on sait, est le titre réservé, en Angleterre, à l'héritier présomptif de la couronne.

C'est donc à titre de prince héritier qu'il entreprit ce voyage. Jeune, aimable, plein d'urbanité, parlant aussi bien le français sinon mieux que sa propre langue maternelle, il connut au Canada une popularité sans précédent.

A Montréal, comme il n'y avait pas de salle assez grande pour contenir les nombreux invités qui devaient participer à la

cérémonie de bienvenue organisée en son honneur, on avait construit une salle temporaire, en bois, au nord de la rue Sainte-Catherine, à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'hôtel Mont-Royal.

C'est lors de ce voyage que fut inauguré le pont Victoria, le premier à franchir le Saint-Laurent.

Accompagné de son gouverneur, le prince demeura plusieurs mois au Canada et visita toutes les villes de quelque importance.

On rapporte qu'à Saint-Jean, il se retira au Saint John's Hotel qui, malgré son nom à consonnance anglaise, était tenu par une bonne Canadienne française, mère de neuf enfants. Elle adopta aussitôt le jeune prince et l'initia aux finesses de la cuisine canadienne-française, y compris les fèves au lard, les crêpes et la soupe aux pois.

Elle s'arrogeait même sur son hôte une autorité toute maternelle. Un jour, au retour d'une excursion à l'Ile-aux-Noix, le prince avait veillé fort tard et il tâchait de se rattraper un peu le lendemain matin. Cependant, comme c'était son dernier jour à Saint-Jean, une foule impatiente de le voir s'était réunie en face de l'hôtel. Le gouverneur n'osait prendre sur lui de réveiller son pupille.

— Craignez pas, dit l'hôtelière, je vais y aller, moi.

Elle monte résolument, frappe à la porte et appelle :

— Mon prince, réveillez-vous, il y a ici des gens qui veulent vous voir.

Et le prince s'exécuta.

Quelques jours après, à Ottawa, il posait la première pierre des futurs édifices fédéraux ; car si la Confédération ne devait être sanctionnée que sept ans plus tard, elle était déjà décidée en principe. En attendant, les édifices serviraient aux réunions du gouvernement de l'Union.

Continuant le voyage en bateau, la prochaine étape du prince était Kingston. Mais apprenant que les Orangistes de cette ville étaient en effervescence et avaient résolu de préparer au royal visiteur une réception qui serait en même temps une manifes-

tation hostile aux Canadiens français et aux catholiques, le prince passa outre sans arrêter.

La leçon porta et la réception offerte par Toronto fut loyale autant que courtoise.

Une deuxième étape menait le prince aux Etats-Unis.

C'était la première fois, depuis la guerre de l'Indépendance, que l'héritier du trône d'Angleterre visitait la République Américaine. L'accueil fut vraiment prodigieux.

A Mount-Vernon, l'arrière-petit-fils de Georges III planta un châtaigner sur la tombe de Washington. Le geste était beau ; il émut les Américains. Par toutes les villes où passa le prince : Chicago, Saint-Louis, Philadelphie, Boston, ce furent des acclamations enthousiastes.

A New-York, ce fut du délire : une foule immense, criant, gesticulant, agitant des drapeaux, lui fit une ovation dont il fut lui-même surpris.

Il avait soulevé un tel enthousiasme qu'au moment où il allait prendre le train pour le retour, un homme du peuple lui cria :

— Si vous revenez dans quatre ans, vous serez notre candidat à la présidence.

Le président Lincoln venait d'être élu et son terme d'office était de quatre ans.

Mais dans l'intervalle, la guerre de Sécession allait éclater, au cours de laquelle les deux nations faillirent en venir aux prises ; sans doute, alors, le prince eût-il été copieusement hué.

Ainsi va la foule, mobile et changeante.

Au cours de cette visite, le prince avait visité et serré la main à tout ce que la jeune république renfermait d'éminent : hommes de loi, savants, littérateurs ; il eut une longue conversation avec l'illustre auteur d'Evangeline : Henri Wadsworth Longfellow.

Edouard VII ne devait pas revenir au Canada, mais son fils,

avant de lui succéder sous le nom de Georges V, nous visita six fois.

Tout d'abord, il ne fit que passer, au cours d'un voyage autour du monde qu'il entreprit avec son frère, le duc de Clarence ; voyage qui dura plus de deux ans, de 1879 à 1882.

Quelques années après, sous le nom de duc de Cornwall, il vint avec son épouse, la future reine Marie, et parcourut le Canada, de l'Atlantique au Pacifique.

L'éphémère Edouard VIII, alors qu'il était prince de Galles, vint lui-même plusieurs fois au Canada. Le pays lui plut à tel point qu'il voulut acheter, dans l'Ouest, un ranch qui est encore sa propriété.

Son premier voyage eut lieu en 1918.

L'auto n'avait pas encore détrôné les cavalcades officielles ; c'est donc à cheval que le jeune prince fit son entrée à Québec.

Il raconte lui-même, dans ses Mémoires, la réception par trop chaleureuse que lui firent les vétérans de la première grande guerre.

— J'avais combattu à leurs côtés, sur le front de la Somme, écrit-il, il me regardaient un peu comme leur camarade ; ils voulurent me le montrer.

Dès que j'apparus, ils rompirent leurs rangs, et avec des vivats et des hurlements, ils se précipitèrent à l'assaut. Au début, ma monture garda son calme, mais bientôt, comme cette masse humaine la submergeait, je la sentis broncher. Heureusement, la foule la maintenait comme dans un étau. Quant à moi, je me sentis soudain arraché de la selle et passé comme un ballon de football par-dessus les têtes. Echevelé, à bout de souffle, je me retrouvai enfin sur l'estrade, serrant dans ma main les notes froissées et déchirées de l'allocution que je devais prononcer.

Le voyage se continua aussi chaleureux, avec le résultat qu'au bout d'une semaine, le jeune prince avait serré tant de mains, que la sienne était toute bleue et enflée ; sur le conseil de son

médecin, il dut présenter la gauche pour permettre à la droite de se reposer.

A l'origine, ce premier voyage officiel devait se limiter au Canada, mais les liens que le prince avait contractés, au cours de la guerre, avec les troupes américaines, incitèrent les autorités de Londres à y ajouter une randonnée rapide aux Etats-Unis. La visite fut un triomphe d'enthousiasme, de bruits et de confettis.

Il raconte lui-même que traversant Wall Street, il crut à une tempête de neige, lorsqu'on lui fit remarquer qu'il s'agissait seulement de papillons de papiers lancés des fenêtres de tous les étages, en signe de bienvenue. New-York venait de trouver un nouveau moyen de saluer ses visiteurs glorieux ; la coutume a été répétée maintes fois depuis.

C'était alors l'époque de la prohibition dans la République voisine, beaucoup d'Américains venaient faire, au Canada, une visite de quarante-huit heures, dans le seul but de s'humecter un peu. Le prince avait été fort amusé de cette pratique et surtout par un couplet burlesque fort populaire dans tous les cafés chantants de la frontière :

*Vingt-quatre Yankees, se sentant très secs,
Vont au Canada se mouiller le bec.
Et chantent en chœur, en dansant le swing,
Vive les U.S.A. mais God save the King.*

En anglais, la chanson était tout aussi cocasse car on y faisait rimer dry avec rye.

Accoutumé aux banquets européens, toujours agrémentés d'un vin de choix, le prince, au cours d'un dîner officiel, contemplait assez mélancoliquement son verre vide, lorsqu'un maître d'hôtel se penchant, lui demanda, d'un air confidentiel :

— Eau simple ou White Rock ?

— White-Rock, souffla le jeune homme, plein d'espoir au souvenir des noms étranges dont les Américains affublaient leurs whiskies : Green-River, Cedar-Brook, Pelle-Ford, etc.

Le maître d'hôtel revenait avec une carafe dont il emplit le verre aux trois quarts.

Le prince y goûta... Horreur ! c'était de l'eau.

Le vice-président Marshall, assis à ses côtés, aperçut la grimace et demanda avec sollicitude :

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, non, tout va très bien, au contraire... A propos, qu'elle est cette liqueur que l'on nomme White Rock sur le menu ?

— De l'eau distillée, oxygénée et refroidie à la glace, lui fut-il répondu.

Tout de même, lorsque la prohibition s'en mêle !

En 1924, nouvelle visite, commencée cette fois par les Etats-Unis où le jeune prince avait été invité à présider un tournoi sportif.

Ses nombreux voyages lui ont maintenant donné beaucoup d'expérience et ce rien de désinvolte qui corrige la raideur officielle. Très à son aise, il donne des conférences de presse au cours desquelles on lui pose les questions les plus saugrenues.

— Si vous tombiez amoureux d'une Américaine, demande un jeune journaliste à voix futée, l'épouseriez-vous ?

— Certainement, répondit le prince, sans se douter, qu'en effet, la chose allait se produire et qu'elle lui coûterait le trône.

En 1927, le Canada célébrait le cinquantième anniversaire de la Confédération. De grandes fêtes furent organisées à Ottawa et le prince fut invité à les présider.

C'était en même temps le centième anniversaire de la paix avec les Etats-Unis. Pour commémorer cette longue amitié, un pont international avait été construit sur les chutes Niagara. Le prince l'inaugura avant de se rendre dans l'Ouest pour quelques jours de repos dans son ranch. Décidément, il devenait Canadien. Il partit en promettant de revenir. Pourtant, ce devait être sa dernière visite au Canada. Bientôt Georges V mourait et le prince de Galles lui succédait sous le nom d'Edouard VIII.

Après un règne éphémère de quelques mois, il abdiquait pour faire place à son frère cadet, Georges VI.

Georges VI est venu plusieurs fois au Canada, mais sa plus importante visite est celle qui eut lieu au cours de son règne en 1939. Retardé plusieurs jours par les glaces aux abords de Terre-Neuve, le vaisseau portant le roi et la reine arriva enfin à Québec le 17 mai.

Cette visite revêtait en quelque sorte un cachet historique par le fait que c'était la première fois qu'un souverain britannique nous visitait au cours de son règne et plus encore parce que Georges VI venait nous visiter, non comme souverain de la Grande-Bretagne, mais à titre du roi du Canada.

Au dîner d'Etat, offert par le gouvernement du Canada, dans la grande salle d'Honneur du château Frontenac, l'Honorable Mackenzie-King fit un discours en anglais et l'Honorable Raoul Dandurand, ministre fédéral, parla en français.

L'Honorable Dandurand s'exprima ainsi :

— *Pour vous souhaiter la bienvenue dans la capitale de la Nouvelle-France, fondée en 1608 par Champlain et ses héroïques compagnons dont vous suivrez les traces jusqu'aux contre-forts des montagnes Rocheuses, la voix de leurs descendants s'impose. La race des découvreurs et des pionniers du Canada vous est d'autant moins inconnue que vous vous réclamez, avec eux, sire, et non sans fierté, d'une commune, bien que lointaine parenté.*

En effet, ils sont directement issus de ce grand duché de Normandie qui donna à son chef, Guillaume, cinquante mille hommes pour vaincre à Hastings et y établir sa domination sur l'Angleterre.¹ Ce sont les fils de ces Anglo-Normands qui sont

1. L'Honorable Dandurand fait ici allusion à Guillaume le Conquérant, duc de Normandie (France). Il avait pris pour devise : « Dieu et mon droit (de conquérir l'Angleterre) — Honni soit qui mal y pense ». Devise qui a été inscrite sur le blason royal d'Angleterre. Georges VI descend de Guillaume le Conquérant comme tous ses ancêtres. Or, parmi les premiers colons du Canada, un grand nombre sont originaires de ce même duché de Normandie. C'est donc à un double titre que Georges VI est le souverain du Canada.

venue guerroyer contre les Franco-Normands, ici même, en 1760.

Ils ne parlaient plus tout à fait la même langue, car dans votre île, la langue avait sensiblement évolué, au cours des siècles. Aussi éprouvèrent-ils, dès l'abord, quelque difficulté à se comprendre, bien que des milliers de vocables français eussent conservé leur forme. En particulier deux mots avaient gardé leur aspect original et leur plein sens, deux mots qui restaient profondément gravés dans leur âme normande et qu'ils ne devaient jamais oublier, deux mots qu'ils retrouvèrent dans votre écusson royal : Dieu et Mon Droit.

Sous l'égide de cette devise, ils ont pu clamer, en changeant d'allégeance, à l'instar des chevaliers du moyen âge : le Roi est mort, Vive le Roi !

Aussi, aujourd'hui, répètent-ils à l'adresse de Votre Majesté, sans aucune réticence et de plein cœur : Vive le Roi !

Le roi se leva alors et, après avoir répondu en anglais à l'adresse de l'Honorable Mackenzie-King, il continua en français :

— Je voudrais aussi apporter mon tribut à la vieille province de Québec et à cette belle cité, dans la langue même de ceux qui ont apporté, les premiers, la civilisation sur les rives du Saint-Laurent. C'est ici que s'ouvre la porte du Canada. C'est ici que la nation canadienne a pris naissance. C'est ici que de grands exploits se sont accomplis, souvenirs à jamais glorieux pour la France et la Grande-Bretagne. C'est ici qu'aujourd'hui deux grandes races vivent harmonieusement côte à côte. L'esprit de Québec est une fusion heureuse d'un vigoureux esprit d'entreprise et de traditions anciennes fièrement gardées.

C'est aussi de cette partie du vieux Canada que sont sortis de nombreux, de très nombreux de ses enfants pour se rendre dans l'Ouest et dans le Nord. Ils se sont joints aux fils britanniques et de l'Europe continentale afin de faire du nouveau Canada, une terre d'hommes libres.

Au dîner d'honneur offert par la ville de Montréal à l'hôtel

Windsor, le chœur des chanteurs entonna le fameux refrain populaire : *Alouette, gentille Alouette*, la reine demanda qu'il fut repris en chœur, car elle l'avait entendu chanter par ses petites filles et cela lui rappelait leur souvenir. Alors toute l'assistance reprit le refrain et les souverains chantèrent avec eux.

Il faudrait parler aussi des magnifiques cérémonies qui se déroulèrent dans la capitale fédérale d'Ottawa, à la Chambre du Sénat, où le roi répondit en anglais et en français aux discours qui lui furent faits, à la cérémonie de la pose de la première pierre de l'édifice de la *Cour Suprême* où la reine parla aussi en anglais et en français.

Dans la dernière partie de son discours, la reine sut aimablement rappeler que le code écossais, comme celui de la province de Québec, est tiré du vieux droit romain.

— *Au Canada, comme en Grande-Bretagne, dit Sa Majesté, la justice s'administre selon deux grandes législations différentes. Dans mon pays natal, en Ecosse, nous avons un droit basé sur le droit romain : il sort de la même source que votre droit civil dans la vieille province de Québec.*

En Angleterre, au contraire, comme dans les autres provinces du Canada, le droit coutumier anglais l'emporte. A Ottawa, comme à Westminster, les deux sont administrés par la Cour Suprême de justice. Cela est, à mes yeux, d'un très heureux augure.

Voir nos deux grandes races avec leurs législations, leurs croyances et leurs traditions différentes, s'unir de plus en plus étroitement, à l'imitation de l'Angleterre et de l'Ecosse, par les liens de l'affection, du respect et d'un idéal commun : tel est mon désir le plus cher.

Et le voyage continua. Chaque jour, à chaque lieu, se retrouvaient, auprès de nos souverains, de nouvelles foules enthousiastes et empressées.

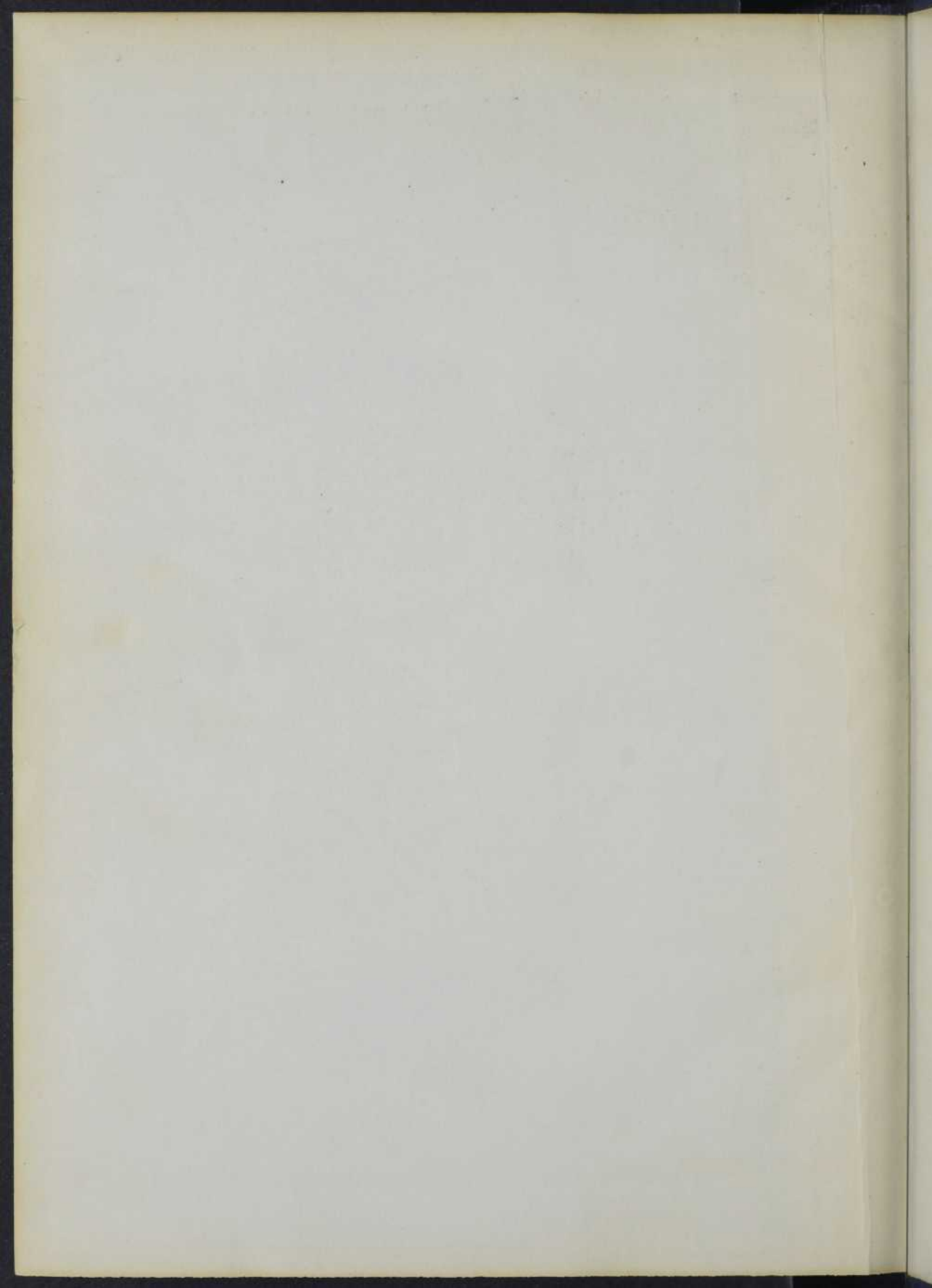
BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

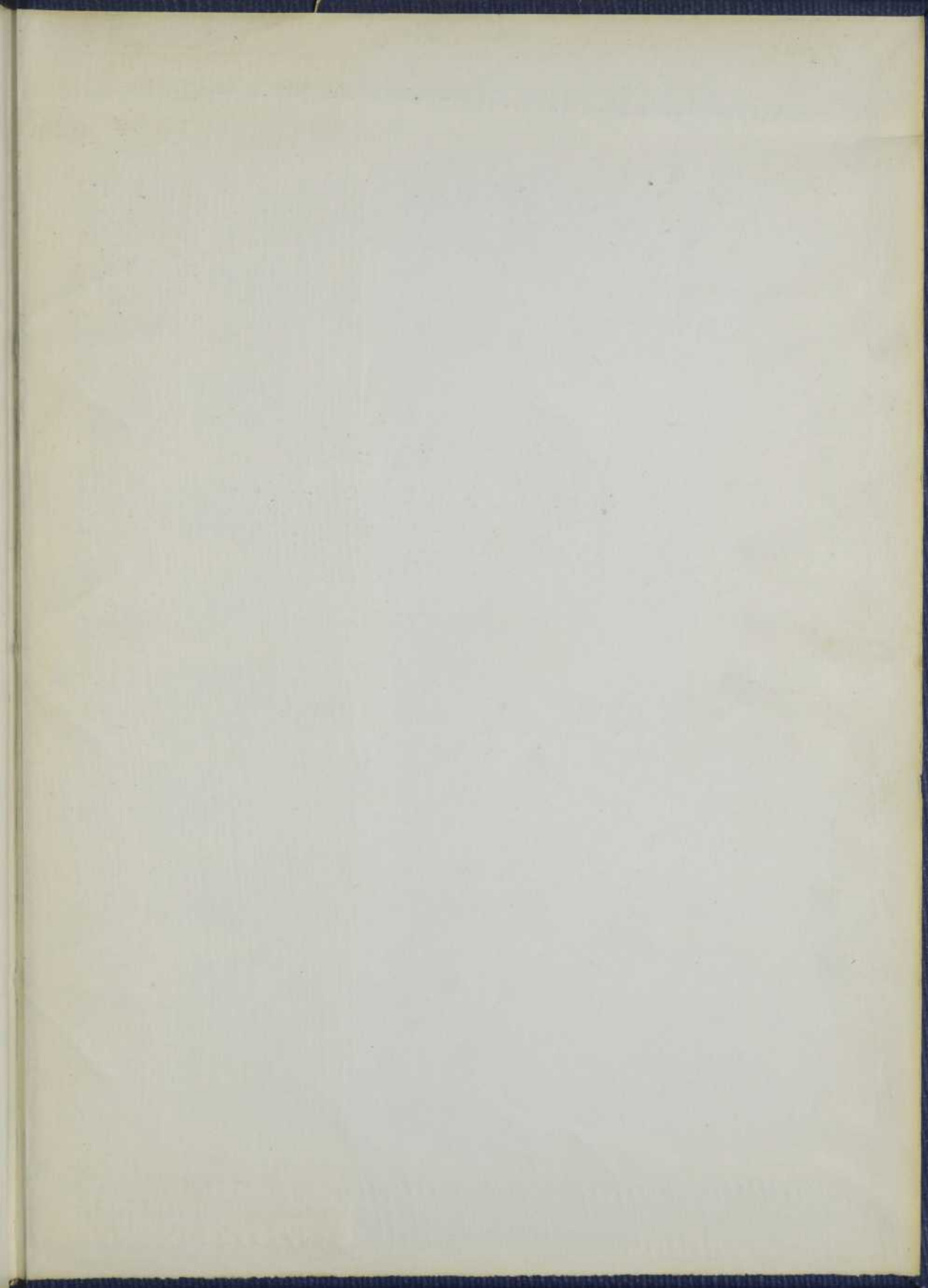
TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
CHAPITRE I — Le Canada pays souverain	5
CHAPITRE II — Elisabeth II	29
CHAPITRE III — Le voyage de la princesse Elisabeth et du duc d'Edimbourg au Canada	45
CHAPITRE IV — Le couronnement	65
CHAPITRE V — Le duc d'Edimbourg	97
CHAPITRE VI — La reine Victoria	105
CHAPITRE VII — Edouard VIII, roi d'Angleterre	141
CHAPITRE VIII — Georges VI	161
CHAPITRE IX — Les visites royales au Canada	179

BIBLIOTHÈQUE
309.12-TMA2

PAGE
.... 5
... 29
et
.. 45
.. 65
97
105
41
11





BNQ



000 382 393